BnF Gallica

Les Ruines d'Ani, capitale de l'Arménie sous les rois Bagratides, aux Xe et XIe s., histoire et description, par M. [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Brosset, Marie-Félicité (1802-1880). Les Ruines d'Ani, capitale de l'Arménie sous les rois Bagratides, aux Xe et XIe s., histoire et description, par M. Brosset.... 1860.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Folio 026
92

LES

RUINES D'ANI,

CAPITALE DE L'ARMÉNIE

SOUS LES ROIS BAGRATIDES, AUX Xe ET XIe S.

HISTOIRE ET DESCRIPTION,

O 2/b
92

LES

RUINES D'ANI,

CAPITALE DE L'ARMÉNIE

SOUS LES ROIS BAGRATIDES, AUX X^E ET XIE S,

HISTOIRE ET DESCRIPTION,

PAR

M. BROSSET.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

ACQUISITION N° 42051

I^RE PARTIE.

DESCRIPTION, AVEC UN ATLAS DE 24 PLANCHES LITHOGRAPHIÉES.

St.-PÉTERSBOURG, 1860.

Commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Pétersbourg MM. Eggers et Cie, à Riga M. Samuel Schmidt, à Leipzig M. Léopold Voss.

Prix: 3 Roubl. arg. = 3 Thlr. 10 Ngr.

Imprimé par ordre de l'Académie.

Septembre 1860.

C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.

SOMMAIRE.

Page.
Plans d'Ani, par MM. Abich, Texier, Boutchougin et Khoudabachef.......... 1
Album de M. Kästner.......... 4
Inscriptions d'Ani, travaux de M. Boré, des PP. Nersès, Sargis.......... 5
Détails de l'Album Kästner, 1re Partie, — appartenant à l'Académie, à S. E. M. Gille.......... 6
Vue d'Alexandrapol.......... —
Quartier arménien d'Alexandrapol.......... —
Croix milliaire.......... 7
Cimetière abandonné.......... —
Ruines d'églises.......... —
Couvent de Khanlidja, l'ancien Marmachen.......... —
Ruine d'église, non loin de Lori.......... —
Suite de l'Album de M. Gille.......... 8
Inscription arabe, de Cars.......... —
Couvent de Harhidj ou Ghphchakha-Vank.......... —
Murailles de Lori.......... —
Zakaré et Ivané, sculpture.......... —
Inscription, à Lori, en 1160.......... 9
Pierre tumulaire, ibid.......... —
Tombeau de Noé, à Nakhtchévan.......... —
Inscription arabe, de Goumri.......... 10
Album Kästner, IIe Partie.......... —
Maison de garde, à Ani, monnaies byzantines.......... —
Pont sur l'Arpa-Tchaï.......... —
Inscription du pont, en 1320 — Sargis Dzilents.......... 12
Château de plaisance, petit monastère de Sourb-Grigor.......... —
Eglise Grecque, près de la rivière.......... 13
Inscriptions frustes, arménienne, grecque et géorgienne.......... 14
Inscription, en 1310 — Chahanchah III.......... 15
Deux tours, à l'est.......... 16
Inscription, en 1206 — Zakaria-Chahanchah.......... —
Porte méridionale.......... 17
Inscription, en 1215 — Zakaré-Chahanchah.......... —
Autre — Padichah-Edats.......... 18
Eglise de S.-Pierre, église Ronde.......... 19
Inscription, en 1034 — Apelgharip.......... 20
— en 1050 — Ter Pétros, catholicos.......... 21

Inscription, en 1291 — Mkhithar 21
La Cathédrale 22
Inscription de la Cathédrale, en 1012 — Cadranidé, Ter Sargis, catholicos 24
Chronologie arménienne, cycle pascal 25, 62
Inscription, en 1225 — Zouhal, de Cars 26
— en 1213 — Tigran 27
— en 1486 — Rhouben .... —
— en 1045, 1059 Aron et Bagrat magistros 28
Eglise du Sauveur .... —
Inscription, en 1036 — Apelkharib .... —
Les PP. Khatchatour et Hovhan, à Ani 29
La Mosquée et son minaret .... —
Inscriptions: — Abou Saïd, après 1319 30
— — Manoutchar, après 1072 .... —
— — Zakaria, en 1237 31
Minaret .... —
Inscription — Keï-Sultan, en 1188, 9 .... —
Eglise près du château 32
Salle dans le château .... —
Bas-relief — S. George et S. Démétrius 33
Ani, vu du château 34
Inscription, en 1224 — Kalakh .... —
Porte fortifiée .... —
Inscription, en 1222 — Sargis Gérantsi 35
Ruines d'églises .... —
Saint guerrier à cheval .... —
Chouchan, épouse de Grigor le Pahlavide 36
Eglise du marché, de Sourb-Grigor .... —
Inscriptions: Chouchan, Apoughamr .... —
— Grigor cathoughicos 37
— en 1040 — Apelgharib .... —
Ecriture secrète, à Sourb-Grigor 38
Gagic-Chahanchah, Ter Sargis 41
Personnages célèbres du règne de Gagic 1er 42
— — Vasac, Vahram 43
— — Cadramit, Tigran 44
— — Asolic 45
Edifice de l'aigle à deux têtes, Palais des Pahlavides 46
Inscription, en 1269, 1276 48
— en 1253 — Aghbough, fils de Chahanchah 49
— en 1031 — Apoughamr 50
— en 1320 — mort de Chahanchah III, sa femme Khovandzé .... —
Inscriptions diverses 51
— en 1352, 3 — Aghboughé 52
— un ermite de Gantzac 53
Généalogie des Pahlavides, d'après Tchamitch 54

Généalogie des Pahlavides, d'après les inscriptions 55
Ruines; Palais des Pahlavides, — porte, site, bains royaux 57
Eglise de S^e-Rhipsime; dans le rocher; habitations troglodytiques .... —
Muraille au lion, inscr. koufique 58
Inscriptions diverses .... —
— en 1160 — Phatl, Ter Barsegh 59
— en 1219 — Mama-Khathoun .... —
Vue des murailles d'Ani .... —
Eglise du Berger 60
Arc de triomphe .... —
Tombe royale 61, 63
Inscription de Ghochavank .... —
Chronologie arménienne 25, 62
Couvent de Marmachen 63
Inscription, en 1029 — Vahram, Chouchic 64
— vers 1045 — Mariam, d'Aphkhazie 65
— en 1225 — Grigor, fils d'Apoughamr 65, 66
Sépulture de Sophie, épouse de Vahram Pahlavide 67
Erémia et Sosthénès, supérieurs de Marmachen .... —
Couvent de Harhidj ou Ghphtchakha-Vank 68
Date de la fondation, Sargis Djon .... —
Réparations successives 71
Supérieurs du couvent, depuis l'origine jusqu'à nos jours 76, 77
Propriétés du couvent 78
Eglises de Harhidj; cathédrale .... —
Extérieur de la cathédrale 80
Portrait des princes Zakaré et Ivané 81
Inscriptions de la cathédrale .... —
— en 1201 — Zakaré 82
— — Artévan; en 1214 le P. Pétros .... —
— — Ter Hamazasp; Eolkhouthlou, en 1334 84
— en 1221 Vatché .... —
Clocher de la Cathédrale .... —
Inscriptions du clocher 85
— — Hidchoub Vahram, sans date .... —
— — Mkhithar, Nrdchis, Arsen 86
— en 1235, Sanasar et Baghdasar .... —
— — Tritour, Hovhannès 87
Ancienne église, de Sourb-Grigor 88
Inscriptions de Sourb-Grigor; Chatagec, Grigor .... —
Inscription, en 1192 — Ter Pétros 89
— en 1196 — Astovadzatour .... —
— — — Grigor, fils de Touta .... —
Clocher de Sourb-Grigor .... —
Constructions, en 1830, 1839 91

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

INTRODUCTION.

L'ouvrage que je présente aujourd'hui au public ne manque peut-être pas d'un certain à-propos, à une époque où la littérature arménienne attire de nouveau l'attention des savants par de nombreuses publications, parmi lesquelles je souhaite que celle-ci soit accueillie favorablement.

Les travaux grammaticaux et étymologiques de MM. Pétermann, Gosche et Böthlicher (Paul de Lagarde), sur la langue arménienne, ont mis pour la première fois en circulation quelques idées neuves et originales sur les affinités de cet important rejeton de la famille indo-européenne; 24 historiens, jusqu'alors inédits en texte ou en traduction, ont vu le jour sous l'une on l'autre forme: 1° Jean-catholicos, IXe s., en deux éditions, dont l'une à Jérusalem, en 1843, par les soins de l'archevêque Zakaria, patriarche arménien de la ville sainte; l'autre à Moscou, en 1853, sous la direction de M. J.-B. Emin, complétant, avec la traduction posthume de S.-Martin, malheureusement trop imparfaite et publiée en 1841, par M. Lajard, les moyens de faire usage de cet historien. 2° La vie d'Alexandre-le-Grand, traduite du grec, à ce que l'on croit, par Moïse de Khoren, Venise, 1842; M. Paul de Lagarde en a également publié une en syriaque, voir Journal asiatique, Janvier 1859, p. 96; 3° Une traduction française de l'Histoire d'Arménie, de Moïse de Khoren, par M. Levaillant de Florival, 2 vol. 8°[1]); une traduction italienne du même ouvrage, par les PP. Mékhitharistes de Venise, revue pour le style par M. Tommaseo, Venise, 1841—50[2]), et en outre, dans les oeuvres complètes de l'historien, Venise, 1843, une réimpression du texte adopté par le traducteur français, qui a été critiqué et comparé à deux manuscrits, dans un grand travail du professeur Hacob Caréniants, Tiflis, 1858; enfin une nouvelle et

---

1) Puisque je fais une revue bibliographique, je dois dire que la traduction de M. Levaillant, éditée avec le texte, porte pour date et lieu d'impression, Venise, 1841, mais que le cahier considérable des Notes, publiées à-part, à Paris, contient une petite carte d'Arménie, datée 1841. Or je trouve dans la Préface de M. Emin, p. 19, que la traduction dont il s'agit a été publiée en 1836, seule; en 1844, avec le texte; dans le Journ. as. janvier 1859 (art. Dulaurier), p. 9, en 1841, Venise; la même année, Paris, d'après le Catalogue de M. Patcanian, Bullet. de l'Ac. t. II, p. 55; enfin, dans le Catalogue de l'Imprimerie arm. de Venise, la trad. fr. de M. Levaillant, avec le texte arm. en regard, in-16, en 1842.

2) Autre difficulté: M. Dulaurier, l'exactitude en personne, nous apprend, dans l'article déjà cité, que la traduction italienne dont il s'agit est due à M. Geronimo Fanti, et M. Patcanian, dans son Catalogue, qu'une autre traduction arménienne, par Cappelletti, a vu le jour en 1841; les journaux de ces derniers temps en annoncent prochainement une seconde édition.

excellente traduction russe, critiquée et annotée, par M. J.-B. Emin, Moscou, 1858. 4° Une traduction italienne, par Cappelletti, Venise 1841, de l'ouvrage du vartabied Elisée, sur les guerres de la Perse contre l'Arménie, au Ve s.; une traduction française du même, par le P. Garabed Kabaragy, imprimée à Paris en 1844; puis une traduction russe, par P. Chanchief, Tiflis, 1853, *complètent* la version anglaise du Dr Neuman, imprimée à Londres, il y a plus de 30 ans, aux frais du feu comité de traductions orientales. 5° Une traduction italienne d'Agathange, revue par Tommaseo, Venise, 1843. 6° L'ouvrage d'Elisée, sur les sectes religieuses, a été publié en français par M. Levaillant de Florival, Paris, 1853. 7° Edition princeps d'une lettre dogmatique, de Lazare de Pharbe, Moscou, 1850, par les soins de M. Emin, ainsi que 8° les chants historiques de l'Arménie, dissertation en arm. qui a suscité une polémique intéressante entre l'auteur et éditeur et M. Dulaurier, Journ. as. 1852, et Revue des deux mondes, avril, même année. 9° Ghévond, historien de la fin du VIIIe s., presque inconnu jusqu'à-présent, qui a retracé l'histoire des khalifes, dans ses rapports avec l'Arménie, a paru en arm. [1]), avec une traduction libre en français, grâce au P. Garabed Chahnazariants, Paris, 1857. Notre Académie en a préparé une traduction russe, due à M. K. Patcanian, qui sera incessamment livrée à la presse. On y remarquera surtout une lettre dogmatique très importante, de l'empereur Léon III, en réponse au khalife ommiade Omar II. 10° L'historien d'Héraclius et des derniers Sassanides, Sébéos, découvert dans la bibliothèque d'Edchmiadzin, par feu le regrettable évêque Jean Chahkhathounof, a vu le jour à C. P. en 1851; une traduction russe en a été également préparée par M. Patcanian. Le texte, copié sur un manuscrit unique, offre malheureusement de très grandes difficultés, et la traduction ne pourra, en bien des cas, être qu'un timide essai, à l'instar des éditions *princeps* de la renaissance, avec critique conjecturale. 11° Sur la même ligne que Sébéos mentionnons Mosé Caghancatovatsi, auteur, au Xe s., d'une histoire des Aghovans [2]), anciens habitants de l'Albanie caucasienne, dont le texte a été publié en

1) L'éd. du texte porte la date, fautive de l'une ou de l'autre part, 1857—1307.

2) Un mot sur la prononciation et l'exacte orthographe de ce nom propre. En arménien il doit s'écrire Աղուանք ou Աղու՛անք, mais on le rencontre sous aussi la forme Աղվանք. La 2e lettre est ce son grasseyé qui, chez les Arméniens, remplace dans beaucoup de mots, comme Աղէքսանդր, Պօղոս, le *L* liquide des langues européennes; la diphtongue *ու*, qui le suit, se prononce de diverses manières quand elle précède, comme ici, une voyelle: les uns disent *ou*, d'autres *ov*; d'autres, élidant le *o*, disent *v*, et conséquemment on transcrit: Aghouank, Aghovank, Aghvank, en russe Ахуанк, chez M. Emin; M. Patcanian préfère Агванк, et le P. Chahnazariants, qui préfère Աղվանք, transcrit aussi Aghvank. Le nom grec Αλβανια Albania ou Alvania, semble militer pour la suppression de l'*o* après *l*; mais il est évident pour moi que le *ւ*, dans la diphthongue *ու*, doit se rendre dans la prononciation, comme lorsqu'il suit un *ա*, dans Պարտաւ, գաւառ; un *ե*, dans Ղեւոնդ; un *ի*, dans պատիւ, դիւան; ainsi l'on dira: Partav, gavarh, Ghévond, Antzévatsik, pativ, divan. M. S.-Martin écrit toujours Aghovank, Tovin, que d'autres écrivent Tevin, Dĕvín, Touïn; en grec Δουβιος, Τεβιον; en arabe, Devin ou Douin, Debil. Quant au nom ethnique de notre Mosé, il provient du village de Caghankaïtouk, dont cet auteur était natif, et s'écrit Կաղանկատուացի, que l'on doit prononcer Caghancatovatsiou Galgandovatsi, suivant l'habitude des Arméniens de Constantinople, d'où les Mékhitharistes et M. E. Boré ont formé Galganduni, Galgandouni; le P. Chahnazariants

1860, à Paris, par le P. G. Chahnazariants, et à Moscou par M. Emin. Une traduction russe, due à M. Patcanian, vient d'être mise en vente par l'Académie. Pour l'histoire politique et religieuse des Albains du Caucase, pour celle des Khazars et pour les rapports des khalifes avec cette contrée septentrionale, c'est une source unique. Malheureusement l'administration d'Edchmiadzin n'a pas trouvé possible de mettre à la disposition de l'Académie, pour la publication du texte, son manuscrit presque de première main et autographe. 12° Asolic, l'élégant et véridique auteur d'une Histoire allant jusqu'en 1004; Aristakès, son élégiaque continuateur, jusqu'en 1071, tous deux inédits, ont vu le jour, l'un à Paris, en 1859, édité par le P. Chahnazariants, l'autre à Venise, en 1844. 13° L'épitomiste Mkhithar, d'Aïrivank, fin du XIIIe s., ne tardera pas à voir le jour, grâce à M. Emin, Moscou 1861. 14° Un autre ouvrage de la dernière année du XIIIe s., l'Histoire de Siounie, par Stéfanos Orbélian, a été publié pour la 1re fois à Paris, en 1859 [1]), et une autre édition se prépare à Moscou; au reste, l'Hist. des Orbélians, que j'ai le premier signalée comme formant le 66e ch. de l'ouvrage précité, a été réimprimée à Moscou, en 1858, par Ter Hovhanésian. 16—18° J'ai encore à mentionner, du même éditeur, l'importante première mise au jour de l'historien Kiracos de Gantzac, XIIIe s., Moscou, 1858, et celle de l'historien Sembat, frère du roi Héthoum 1er, de Cilicie, Moscou, 1856; ce dernier ouvrage, avec une réimpression de la chronique de Cilicie, par Vahram, a paru également à Paris, en 1859 [2]), dans la typographie du P. Chahnazariants. Le laborieux vartabied a terminé, je le dis à regret, la série de ses travaux, par l'édition princeps de Thomas de Medzob [2]), auteur de cette histoire des invasions de Tamerlan, qui a fourni le sujet de deux intéressantes publications à M. Félix Nève, de Louvain, Journ. as. 1855, Bruxelles 1860 (brochure à-part), qui en prépare une traduction complète. 19—21° Et encore l'édition princeps de Thomas Ardzrouni, Xe s., historien des rois de Vaspouracan, Constantin. 1853; puis la traduction française annotée, de Matthieu d'Edesse et de Grigor, son continuateur, XIIe s., Paris 1858, due à M. Ed. Dulaurier. 22° Il ne faut pas non plus omettre l'importante publication de la Bibliothèque d'auteurs arméniens, d'étendue peu considérable, qui se poursuit à Venise et est parvenue maintenant au XXe vol.; car elle a fourni de nombreux et excellents matériaux à un ouvrage chronologique dont je parlerai tout-à-l'heure. 23° et 24°. Traduction française de l'abrégé de l'Histoire de Géorgie, en arm., composé au XIIe s. et très important pour la critique du texte original, S.-Pét. 1851, dans les Addit. et éclairciss., et de l'histoire des invasions des Mongols, par Malakia Abégha, dans le même volume.

---

l'appelle improprement Moïse de Calancaïtouts: je dis *improprement*, parce que de cette manière le nom du village est décliné et mis au génitif pluriel, comme si l'on disait Démosthène d'Athénon. Toutes ces variantes proviennent donc ou d'habitudes locales ou de caprices, systématiques chez les uns, plus ou moins arbitraires chez les autres.

1) La couverture du texte porte les dates 1859—1307, dont l'une est fautive, la seconde probablement; car à l'intérieur on lit 1859—1308.

2) Sur la couverture on lit les dates 1859—1307, et à l'intérieur 1859—1028. Ces remarques minucieuses sont faites non certes dans un esprit de dénigrement, mais dans l'intérêt de la bibliographie.

*

Cette longue série de publications de livres arméniens originaux, inédits, et de traductions nouvelles, dans l'intervalle des derniers 24 ans, indique le réveil d'une littérature puissante et a mis en circulation une masse de faits, facilement accessibles désormais aux méditations et à la critique, mais elle n'a pas épuisé les désidérata de la science; car il reste encore à mettre en lumière plusieurs ouvrages considérables, tels que les mémoires d'Oukhthanès, évêque d'Ourha ou Edesse, Xe s., relatifs à la séparation religieuse des Géorgiens et des Arméniens, en 596. Je dis *mémoires*, ce livre étant composé en grande partie de documents réunis par de simples transitions; 2°. l'abrégé d'histoire universelle, par Vardan-le-Grand, XIIIe s., dont s'occupe maintenant un laborieux Arménien, et 3° le texte et la traduction latine, préparés depuis longtemps par M. Nazariants, professeur à l'institut Lazaref, à Moscou, de l'histoire universelle de Michel le Syrien: des circonstances inconnues en ont suspendu jusqu'à-présent l'impression; 4°. enfin le texte de Matthieu d'Edesse. Tout cela entrait sans doute dans le nombre des huit historiens que le P. Chahnazariants se proposait de publier.

On aura vu dans l'exposé précédent que ce ne sont pas seulement des textes et des traductions de livres arméniens qui ont vu le jour, ce sont aussi des recherches érudites, comme celles de M. Emin sur les chants nationaux de l'Arménie, les notes dont sont munies les éditions du P. Chahnazariants, une Esquisse de l'histoire d'Arménie, par le même, Paris, 1856, et plusieurs petits traités, de la même main, imprimés à Edchmiadzin, puis les nombreuses notes et additions, et la Préface critique de la traduction russe de Mosé Caghancatovatsi; ce sont encore: l'Histoire d'Arménie, par le P. Takédjan, Vienne, 1852, et l'Histoire universelle du P. Katerdjan, Vienne, 1847—1852; des traductions en vers d'ouvrages classiques, tels que les Géorgiques, l'Enéide, le Paradis perdu; quelques romans, poésies et voyages, édités à Tiflis, dans l'Inde et ailleurs; des masses de journaux, imprimés à Moscou, à Paris, à S.-P., à Venise, à Tiflis, à Smyrne, à Théodosie, et trois superbes collections, entreprises simultanément à S.-Pétersbourg et à Paris.

En 1840 j'avais proposé à notre Académie d'autoriser et de prendre sous son patronage une collection d'historiens arméniens, où devaient figurer, suivant mon plan, seulement les auteurs inédits: Jean-Catholicos, Asolic, Aristakès, Ghévond, Kiracos, Oukhthanès, Matthieu d'Edesse, Mosé Caghancatovatsi, Vardan-le-Grand, Etienne de Siounie, Thomas de Medzob, Malakia Abégha, — Sébéos ne fut connu que plus tard — en tout 14 historiens, dont je puis me féliciter d'avoir été le premier à faire usage, pour la vérification des annales géorgiennes. Naturellement une pareille oeuvre demandait des collaborateurs et la coopération de certaines influences. L'un et l'autre m'ayant fait défaut alors, je me réservai pour un meilleur temps. En 1855, quand l'Académie confia les traductions de Ghévond, de Mosé Caghancatovatsi et de Sébéos, à M. Patcanian, élève de l'Institut pédagogique, un projet semblable au mien était formé à Paris par M. Ed. Dulaurier, professeur de langue malaie, connu par de précédents travaux sur les hiéroglyphes égyptiens, et qui alors, avec l'assistance du P. Gabriel Aïvazofski, se livrait à de fortes études sur la langue arménienne.

Son Plan de Bibliothèque historique arménienne parut en 1856; S. M. l'Empereur, sur le Rapport de l'Académie, approuvé par S. E. M. Norof, daigna permettre que Son nom parût sur le frontispice. L'avenir d'une telle entreprise, inexécutable par un seul homme, se fondait sur les travaux antérieurs du promoteur de l'affaire, et que le public savant avait bien accueillis, à savoir: un extrait, savamment commenté, de Michel le Syrien; un autre, de Matth. d'Edesse, relatif à la première croisade (des recherches sur l'histoire des Mongols, au moyen des sources arméniennes, ont paru depuis, en 1858 et 1861), et enfin l'Histoire de l'église arménienne orientale, qui a eu deux éditions, l'une anonyme, Paris 1855, l'autre avec le nom de l'auteur, Paris 1857, mais qui ne comporte pas le degré d'exactitude auquel les autres ouvrages du même savant nous ont habitués.

De la collection projetée à S.-Pétersbourg un seul ouvrage, l'Histoire des Aghovans, a paru, et le public de ce pays peut déjà l'apprécier. Le traducteur, maintenant présenté pour la chaire d'Arménien à l'Université de S.-Pétersbourg, y trouvera l'occasion de prouver son aptitude aux travaux de l'érudition. Celle de Paris a produit: 1° la traduction mentionnée de Matth. d'Edesse; 2° la Numismatique générale de l'Arménie, par M. V. Langlois, Paris 1859: qu'il me soit permis de saisir cette occasion pour parler des travaux de ce savant. La numismatique arménienne a été élaborée, dans l'intervalle de temps dont j'ai parlé, d'abord par moi, en 1839, dans le t. VI du Bulletin scientifique, puis par M. Kraft, en 1843, p. 103 du Wiener Jahrbücher der Litter.; par le P. Cl. Sibillian, en 1852, dans le t. VII des Sitzungsberichte der Ak. der Wissensch., à Vienne, et par le même, en 1860, dans le cahier de 7bre de la Revue de l'orient. Mais la personne qui s'est vouée à ce sujet de prédilection, c'est M. Langlois, dont la Revue archéologique a imprimé plusieurs articles depuis 1850, et a publié à diverses reprises des ouvrages à part: la numismatique de l'Arménie au moyen-âge, la même, dans l'antiquité, et enfin l'ouvrage mentionné au commencement de ce §, tous accompagnés de très belles Planches. Outre plusieurs autres travaux considérables du même genre sur les numismatiques de l'Arabie, de l'Egypte, des grands-maîtres de Rhodes, de la Géorgie, M. Langlois a encore enrichi le Journal asiatique et la Revue d'archéologie et de numismatique de recherches consciencieuses et variées sur la Cilicie arménienne, visitée par lui en 1852, et vient de les réunir dans un beau volume intitulé: Voyage dans la Cilicie, Paris 1861; enfin notre Académie a publié, à la fin de 1860, un excellent Mémoire de M. Langlois sur l'état social des Arméniens en Cilicie, et imprimé dans le présent t. III de son Bulletin un Examen critique des sources de Moïse de Khoren: ces travaux érudits assurent à l'auteur une place très honorable parmi les arménistes.

Ecrivain distingué et d'une vaste lecture, M. Dulaurier, je me plais à le dire, s'est fait également remarquer dans la même phalange. Ses articles sur les chants nationaux de l'Arménie, Journ. as. J^{er} 1852, et Revue des deux mondes, avril de la même année; sur la société arménienne au XIXe s., Revue de deux mondes, avril 1854, et traduction en russe dans le journal Кавказъ de la même année, p. 209; sur la Russie dans le Caucase, Revue des deux m., juin 1860, trad. du russe de Daragan; — ces articles ne sont point

des produits sans consistance de la presse périodique ordinaire, mais bien des indices de travaux sérieux et suivis dans le cabinet. C'est en effet dans le silence et dans le recueillement que notre auteur a préparé, pendant de longues années, et refait à plusieurs reprises l'ouvrage le plus considérable parmi les publications relatives à l'Arménie, depuis les Mémoires de S.-Martin, à savoir, ses Recherches sur la chronologie technique et historique de l'Arménie, Paris, 1859, livre qui témoigne d'une patience de fourmi, mais malheureusement trop souvent acerbe et tranchant dans la forme, et singulier par le résultat final; car il ne change point essentiellement les données connues jusqu'à-présent pour l'usage de l'ère arménienne, telles que Daunou les a exposées dans le t. III de ses Etudes historiques, mais auquel on ne peut refuser de sincères applaudissements pour la clarté et exactitude des détails. Le public ne sera pas surpris d'apprendre que les travaux de M. Dulaurier lui ont valu plusieurs distinctions honorifiques de la part du gouvernement russe, et l'honneur d'être choisi par l'Institut de France pour surveiller l'édition des textes arméniens des historiens relatifs aux croisades; toutefois il est à craindre que la Bibliothèque historique arménienne ne souffre de la division des forces de celui qui l'a fondée.

Au même temps que les précédentes collections marchaient d'un pas plus ou moins lent, un prêtre arménien d'Edchmiadzin, le P. Chahnazariants, ci-dessus nommé, publiait coup sur coup à Paris, entre 1857 et 1860, sept historiens, la plupart inédits, soutenu seulement par les souscriptions de ses nationaux, dont trois portraits figurent: Abraham Abro, au frontispice de Ghévond; Grigor Constant, sur celui de Stéf. Orbélian, et le *comte* Christ. Lazaref sur celui d'Asolic. Il s'est arrêté là, faute de fonds pour des publications ultérieures.

Je crois n'avoir omis, dans cette esquisse rapide, aucun des ouvrages importants ayant enrichi dans ces derniers temps la littérature arménienne, à laquelle j'apporte aujourd'hui ma modeste contribution.

Royaume autrefois puissant, trois fois anéanti, aux Ve, XIe et XIVe s., deux fois relevé, par les Bagratides et par les Rhoubéniens, l'Arménie a légué à la postérité sa langue, aujourd'hui presque tombée en désuétude comme celle d'Homère, ses monuments littéraires, dépôt de la pensée nationale, et ses monuments artistiques, qui en sont la manifestation sensible. Mais d'une part, engendrée à la vie civilisée par la religion, qui l'a dotée d'un alphabet, d'une bibliothèque complète de traductions d'ouvrages en grande partie théologiques, d'histoires, écrites en majorité par des moines, du point de vue providentiel, la littérature arménienne n'attirait guère, jusqu'à ce jour, que les esprits s'intéressant aux études religieuses. De l'autre part, l'influence cléricale avait tellement dominé la pensée nationale que des ruines d'églises, des couvents et des cimetières, sont les seuls débris qui attestent ici un sentiment esthétique. Pas un palais, pas un élégant édifice civil, n'a survécu entier jusqu'à nous aux magnificences de la monarchie Arsacide; à-peine les ruines d'Ani offrent-elles à notre admiration quelque reste du luxe des arts sous les Bagratides. Les quelques millions d'Arméniens dispersés pour leurs affaires dans l'ancien monde, et

surtout en Asie, ne se reconnaissent plus qu'à leur langue, à leurs dogmes et à leurs rites religieux, ainsi qu'à la hiérarchie objet de leurs respects traditionnels.

L'Arménie occupait sur la carte environ six degrés en latitude, de la rivière Khram aux plaines de l'Assyrie et de la Mésopotamie, et neuf en longitude, de l'Euphrate à la limite du Gilan et du Mazandéran. Elle était divisée, sous la dynastie Arsacide, en 15 provinces et 193 cantons, dont 64 ou environ un tiers portent des noms pluriels, ceux des familles ou tribus maîtresses du sol. A l'exception peut-être de l'Aghovanie [1]), elle a de toute antiquité parlé une seule langue, celle fixée par les livres que nous connaissons, et qui est un rameau de la souche indo-européenne, langue qui, par sa flexibilité, se prête à l'expression de toutes les idées nouvelles ou abstraites, et, par la régularité de ses formes, peut fournir au linguiste ou de nouvelles lois ou la confirmation de celles connues, en tout cas un riche fonds d'observations. Ses affinités immédiates sont: par en haut, la branche iranienne antique, le zend et le pehlevi; par en bas, le grec, le latin et le géorgien. Politiquement l'Arménie, et toujours par contre-coup la Géorgie fut dépendante ou vassale des dynasties qui se sont succédé en Perse, et a subi le sort de ce dernier pays.

Au point de vue des arts, et par-là je suis forcé d'entendre seulement l'architecture et la sculpture religieuse, car nous n'avons aucun spécimen des temps antérieurs au christianisme, les églises arméniennes ont, comme cela doit être, une apparence fortement byzantine, tant pour la structure et l'ornementation extérieure, que pour la distribution intérieure des édifices: ici je dois réclamer l'indulgence du lecteur, pour les détails que je vais exposer. Le vaisseau est un quadrangle, ordinairement un peu plus long que large, de dimensions peu considérables, où rien ne rappelle, ni au-dedans, ni au-dehors, la forme de la croix, terminé à l'E. par un autel et par deux sacristies latérales, avec ou sans saillie extérieure. Au-dehors, s'il y a coupole, des niches aigües, aux contours plus ou moins ornés, s'enfoncent, en les rendant moins massifs, dans les murs qui en soutiennent les piliers et dans ceux, sémicirculaires à l'intérieur, formant la façade orientale, celle de l'autel. Les parois extérieures sont divisées en fausses arcades, légèrement saillantes et surmontées d'une corniche élégamment fouillée. Les fenêtres sont souvent bordées de fines ciselures, à entrelacs mille fois variés, d'un effet saisissant, ne pouvant être bien compris par ceux qui n'en ont vu que les dessins. Il est rare que les architectes aient ainsi décoré les églises sans coupoles, dites, je crois, sagachen սագաշէն: j'exprime un doute, parce que le grand dictionnaire n'explique pas suffisamment ce mot, tandis que le P. S. Dchalaliants l'emploie toujours par opposition aux églises à coupole կաթուղիկէիւ. Les coupoles sont toujours un cône, plus ou moins aigu on aplati, à facettes ou côtes, reposant sur un cylindre. Des dômes hémisphériques ne se rencontrent jamais, que je sache.

1) Je dis peut-être, parce que l'on croit trouver les restes de la langue des Aghovans dans un idiome particulier, encore usité par la faible population des deux villages de Vardachen, district de Khatchmaz, et Nich ou Nidj, district de Kabala, gouvernement de Chamakhi; ces Outiens, ainsi qu'on les appelle, sans raison solide, passent pour les descendants des Aghovans: leur idiome est aujourd'hui à l'étude.

Si l'on veut se faire une idée des beaux spécimens des églises arméniennes, il faut consulter les Памятники византійской архитектуры, de M. D. Grimm, dont 7 livraisons ont paru, sous la date uniforme 1859; les 11 Planches consacrées à Ani par M. Texier, mentionnées p. 2 de notre Description, et, pour le surplus, lire entre autres la description des églises du canton de Vaïots-Tzor, t. II du Voyage du P. Dchalaliants, p. 130 sqq., enfin les Plans d'églises contenus dans l'Atlas de M. Dubois de Montpéreux et dans celui de mon Voyage archéologique. Les artistes y trouveront, j'en suis sûr, un vrai plaisir.

L'église chrétienne primitive, ainsi que le font voir les Plans nombreux réunis dans l'Antiquité expliquée, de Montfaucon, t. III, Pl. XX et suiv., et dans le bel ouvrage de M. Schultz dont il sera question ailleurs, dérive, soit du temple païen, soit de la basilique romaine; l'autel occupe la place du trône ou tribunal, et forme saillie sur la façade orientale; suivant Montfaucon, ad Pl. XX, la statue du Dieu était ordinairement placée à l'E. et la porte d'entrée à l'O. On y ajouta bientôt deux autres saillies latérales, à l'exemple de certains temples et basiliques, ou tout au moins deux retraits, qui aujourd'hui, dans les églises grecques, fidèles à l'ancien plan, forment deux sacristies, communiquant ordinairement avec l'apside par des portes ou passages. Pourtant, dans plusieurs églises géorgiennes et arméniennes, ces sacristies ne communiquent qu'avec les latéraux, sans que l'on puisse se rendre compte de cette fantaisie, qui leur enlève toute leur utilité pour le clergé. A S^e-Rhipsime et à Aïrivank, deux retraits parallèles à ceux-là se voient même aux côtés de la porte occidentale; Grimm, 7e livr., Pl. XXI; l'église de Dranda, dans mon Atlas, Pl. XXXI, offre une disposition semblable.

Plus tard le transsept ou la partie mitoyenne de l'église chrétienne forma, d'abord à l'intérieur seulement, une croix à bras égaux, avec la nef et l'apside; puis la tête se sépara, en conservant souvent la saillie ou même les trois saillies sémicirculaires; les bras s'allongèrent au-dehors; la nef, précédée du porche, devint le corps d'une croix longue, tandis que la croix à bras égaux, seulement à l'intérieur, restait celle du rit grec oriental. C'est cette forme, avec une très légère modification, que nous voyons reproduite dans la magnifique cathédrale de S.-Isaac. L'église de Bidchwinta, VIe s., Pl. XXXVII de mon Atlas, la cathédrale de Kouthaïs, ib. Pl. XXXII, et celle de Soouk-Sou, en Aphkhazie, par l'addition de trois porches, au N., au S. et à l'O., atteignent complètement à la forme de la croix latine. Si l'on veut voir toutes les fantaisies imaginées par les artistes pour introduire quelques variétés dans ces conditions fondamentales, posées par les architectes grecs et latins, on peut consulter, outre les ouvrages déjà cités, celui de Luigi Canina, Ricerche sull'architectura più propria dei tempji christiani, 2e éd. Rome, 1846; H. W. Schultz, Denkmäler der Kunst des Mittelalters, in Unteritalien, Dresden, 1860, et comparer leurs plans avec ceux, si variés, des temples païens, donnés par Montfaucon, dont quelques-uns approchent étonnamment de la forme chrétienne; voir Antiq. expl. t. III, Pl. XX, temple de la Paix, en croix à l'intérieur, avec porche; Pl. XXVI, XXXIV, temple presque semblable, à l'intérieur, à l'église de Manglis, en Géorgie; Pl. VIII, temple à Nimes, avec les deux chambres latérales;

Pl. XXXVII, temple en forme de croix à bras égaux; Pl. XXXIV, croix longue. Outre ces particularités, les Plans de M. Schultz nous montrent les églises italiennes ornées de fausses arcades, quelquefois doubles, avec des têtes d'hommes pour pendentifs et toute sorte d'animaux sculptés dans les corniches et dans les chapiteaux des colonnes. Ce ne sont pas seulement les églises arméniennes et italiennes qui rentrent dans les catégories indiquées, les Monuments de Neufchâtel, ouvrage posthume de M. Dubois de Montperreux (sic), Zurich, 1852, donnent le plan et les détails d'une belle église de cette ville, devenue collégiale au XIIe s., mais bâtie au Xe, offrant les trois saillies de la façade de l'autel; des oiseaux, des quadrupèdes, dans les chapiteaux des colonnes, une Vierge assise sur un trône, comme à Akhtala, Pl. XII—XX; cf. le Münster de Zurich, église du Xe s., ibid. Je n'ai pas lu, mais je dois également citer un Mémoire de M. Alb. Lenoir, couronné par l'Institut, sur les phases de l'architecture byzantine, et un Mémoire de M. Texier, sur les monuments des premiers siècles du christianisme; Institut, 1859, IIe P^{ie}, p. 134.

En Géorgie, comme en Arménie, on trouve des églises à vaisseau simple, nommées sion dans un pays et sagachen dans l'autre. La majorité des grandes églises, qui ne sont pas de simples chapelles, donne l'idée de trois nefs, ou divisions longitudinales: la nef centrale, avec la coupole au centre, et deux latéraux, quelquefois avec des toits particuliers, formés par les murs capitaux et par la ligne des piliers de la coupole. L'église d'Alawerd, dans le Cakheth (Grimm, 1re livraison), en fournit un bel exemple. Mais quelques-unes, comme celle de Mtzkhétha, avec ses préstructions, Choua-Mtha (mon Voy. Pl. III) avec sès additions, et Mokwi (Pl. XXXV de mon Atlas), type du genre, d'après son plan primitif, développent véritablement cinq nefs: aussi Mokwi, construite au Xe s. par Bagrat III, est-elle la plus haute expression, en ce genre, de la hardiesse de conception des architectes géorgiens, comme l'église de l'Assomption à Chio-Mghwimé (1er Rapp. sur mon Voyage archéologique, p. 41), de la plus large portée d'un simple toit voûté, en briques, et la mosquée d'Akhal-Tzikhé, du XVIIe s., aujourd'hui convertie en église orthodoxe, d'un dôme hémisphérique en pierre, d'un vaste diamètre.

Le porche, imaginé jadis pour contenir le surplus des fidèles qui ne pouvaient pénétrer dans le temple pour assister à la célébration des saints mystères, puis approprié aux cathécumènes et aux pénitents, est souvent, dans les églises arméniennes et géorgiennes, plus large que le vaisseau auquel il se rattache; souvent aussi il la dépasse en longueur comme en largeur et forme alors une seconde église, comme à Kétcharous (Pl. XXII de mon Atlas); ou encore, comme à Choua-Mtha, il est devenu le motif d'une seconde église, enveloppant entièrement la première, excepté du côté de l'E.; l'église d'Ouzounlar (Grimm, 5e livr.), a été primitivement distribuée de la même manière, et forme réellement cinq nefs longitudinales, dont les deux extérieures, deux vrais couloirs, n'ont de communication avec le reste de l'édifice que par trois portes, qui permettent à-peine aux fidèles de se tenir au courant des cérémonies liturgiques. Le nec-plus ultrà d'irrégularité en ce genre est offert par l'église principale d'Akhpat, dont le bâtiment primitif, parfaitement régulier, est comme

perdu dans une quantité de chapelles, grandes et petites, construites sur toutes ses faces, excepté au sud. L'église de la laure Ibérienne, au mont Athos, est composée en réalité de deux, dont l'une, renfermant l'autel avec ses deux sacristies, faisant saillie sémicirculaire, plus étroite que l'autre, où se trouve la coupole, et qui est construite en avant, avec trois larges nefs.

On conçoit bien que l'affluence des fidèles a dû faire désirer d'étendre l'espace destiné à les recevoir, et que les architectes, ne pouvant élargir la nef centrale, aux dépens de la solidité des arches et de la coupole, ont dû recourir à des constructions latérales. Delà cette ceinture de bas-côtés dont sont flanquées, dans l'occident, les vastes églises gothiques, et qui enveloppent jusqu'à l'autel principal. Les églises grecques et arméniennes n'admettaient, dans l'origine, qu'un seul autel, où une seule messe pouvait être célébrée chaque jour. Plus tard, chez les latins, l'obligation pour chaque prêtre de célébrer journellement le saint sacrifice nécessita un plus grand nombre d'autels. Les Arméniens grégoriens ont admis la même chose: ainsi, pour ne donner que quelques exemples, l'église principale d'Edchmiadzin ne renferme pas moins de dix autels pour la célébration du saint sacrifice, et le P. Dchalaliants, dans son Voyage, cite de nombreux couvents dont les églises en comptent jusqu'à cinq et plus. Le bas-côtés ont encore l'avantage de soutenir la nef centrale, qui a pu delà s'élever en hauteur, appuyée sur les latéraux et sur cette forêt de contreforts que l'on admire à Paris, à Amiens, à Orléans et ailleurs, autour des cathédrales.

Outre les fausses arcades, les belles niches de dégagement, les corniches et frontons sculptés des grandes églises arméniennes et géorgiennes, on voit par les dessins de M. Texier et de M. Grimm, que les portails principaux, moins massifs certainement que ceux des églises gothiques, ne sont pas pourtant sans profondeur et sans ornements. Ils sont ordinairement décorés de groupes de colonnes, posées sur des boules et supportant d'autres boules qui, sans frapper l'oeil par la régularité ou par la richesse des chapiteaux classiques des cinq ordres, ou par la profusion de statues, ne manquent pourtant pas d'originalité ni d'élégance. A l'intérieur, les piliers des coupoles sont tantôt carrés, en maçonnerie ou monolithes, ou formés de faces saillantes à plusieurs retraits, approchant de la colonne, ou de nervures délicates, comme dans la cathédrale d'Ani, ou de fûts ronds et bas, simples ou accouplés, comme à Sanahin (Grimm, 5e livr.), et comme les colonnes romanes, basses et lourdes, de la mosquée d'Ani, qui est du XIe s., analogues aux gros piliers ronds de N.-D. de Paris. Les chapiteaux ne sont souvent que les pans coupés du coussinet, qu'un auteur moderne a eu la fantaisie de comparer à l'aspect intérieur d'un arbouse avec ses pepins, coupé horizontalement ou dans le sens de la longueur du fruit [1]). Ce genre d'ornement, très commun à Ani et dans les églises dessinées par M. Grimm, se retrouve aussi dans certains édifices turcs anciens, retracés par M. Texier dans les Planches du 1er vol. de son Voyage en Arménie.

---

1) A. Salzmann, dans le texte de son ouvrage sur Jérusalem, Paris, in-fo. 1856, p. 86 sqq.

Pour les formes extérieures du vaisseau, depuis le rectangle jusqu'à l'icosagone ou baptistère à 20 angles, je renvoie le lecteur aux Pl. du présent Atlas et de mon Voyage archéologique; pour l'ornementation en Géorgie, aux beaux dessins de M. Mouslof; en Arménie, à ceux si finement tracés de M. Grimm, qui paraît avoir principalement tourné son attention sur la partie décorative de son art, car ses Planches contiennent peu de plans proprement dits; pour les proportions, au même M. Grimm, qui croit en avoir découvert le principe générateur dans le rapport exact de toutes les parties de l'édifice avec le diamètre intérieur du cylindre de la coupole, dont la 12e partie sert d'unité pour chaque mesure. Ce principe est exposé dans la belle édition du Caucase pittoresque, par le Pr. Gagarin, XIe livraison.

On sait que, pour la décoration des chapiteaux et des voussoirs, les anciennes églises de l'Europe renferment souvent des hommes ou de simples têtes, des animaux, des aigles, des griffons, etc.; le même genre d'ornements se retrouve dans la grande église de Kouthaïs, chez M. Dubois de Montpéreux; dans les voussoirs d'une petite église d'Ani, Pl. XXXV du présent Atlas et dans les Pl. de M. Grimm, 1re livr.; on en voit de pareils dans plusieurs des églises italiennes du moyen-âge, dessinées par M. Schultz, et qui remontent aux mêmes époques que les beaux spécimens de l'architecture orientale dont je parle maintenant. M. J. Gailhabaud, dans son livre: L'art dans ses div. branches, XIIe et XIIIe livr., donne le dessin d'un chapiteau étrusque, trouvé à Vulci, dans un tombeau, portant entre deux volutes une magnifique tête de femme: ce qui prouve l'antiquité de ce motif. M. Langois a vu la même chose dans les chapiteaux de l'église de Pompéiopolis, en Cilicie; Voy. en Cil., 1861, p. 248. Les animaux, boeufs, aigles, chevaux, lions et autres, sculptés à Aïrivank, ne sont pas remarquables, tant s'en faut, d'élégance et de réalisme, et je soupçonne l'aigle représenté sur une Pl. de la 7e livr. de M. Grimm, à Ani, d'être trop finement traité pour une production du ciseau oriental.

Les natures vivantes paraissent encore sur les frontons des églises arméniennes; si le spécimen qu'en a donné M. Grimm, dans le tympan de la porte occidentale de l'église d'Hohannavank, à Ani, livr. 3e, est exact, il ne donne pas une haute idée du sculpteur; les personnages représentés sur l'église de Ghphtchaghavank, Pl. XXXII de notre Atlas d'Ani, et de Sanahin (Grimm, livr. 4e), sont trop mal conservés pour qu'on puisse en juger; les sculptures de la porte O. et de l'iconostase de l'église de S.-Jean-Baptiste, à Chio-Mghwimé (v. mon 1er Rapp. p. 43), sont mal conservées mais plus que médiocres, très remarquables toutefois par la composition et par la place qu'elles occupent à l'intérieur de l'édifice. D'autre part, le P. S. Dchalaliants décrit, entre autres, dans le t. II de son Voyage, p. 148, 153, 156, 159, 171, des sculptures qui lui paraissent admirables, mais qui, si l'on doit se prononcer d'après ce que l'on connaît d'ailleurs, ne sont sans doute merveilleuses que pour le temps — presque tout est du XIIIe s., — et pour le lieu, le Vaïotzor, au S. du lac Gokhtchaï.

Les Grecs du Bas-Empire n'étaient pas de fins artistes. A partir du Ve s., leurs monnaies, médailles, pierres gravées et autres oeuvres offrent des dessins lourds, executés de

*

parti pris et par à-peu-près, avec un laisser-aller arrivant enfin à une décadence complète. Leurs peintures sont meilleures, sans doute, mais raides, sans vie et d'un genre conventionnel. Ce que j'ai vu de mieux à cet égard, en Géorgie, ce sont les peintures si bien conservées de l'église de Soouk-Sou (Aphkhazie), et de beaux restes à Mtzkhétha, à Aténi. Pour des temps plus modernes, au XVIe s., ce sont les fresques de l'église de l'Assomption, dans la plaine d'Alon ou d'Alvan, 1er Rapp. p. 82, et celles un peu plus anciennes de Saphara, 2e Rapp. p. 123, suiv. J'ai vu quelques spécimens passables de sculptures, par ex. des Vierges, avec l'enfant Jésus dans leurs bras, dont une à Dchoulébi, 2e Rapp. p. 13; il y en a une bonne à Akhtala, Grimm, 4e livr.; un S. Georges à cheval, sur l'église de Camaanthi, à Tiflis, 5e Rapp. p. 11; un S. Théodoré, également à cheval, à Akhachen, 2e Rapp., p. 150; cf. Atlas d'Ani, Pl. XXXV et XXXVII. Mais tout cela accuse un art dans l'enfance.

Une autre particularité des églises géorgiennes, c'est le soubassement sur lequel elles sont construites, ordinairement de plusieurs degrés, comme à Zéda-Thmogwi, à S^e-Rhipsime, près d'Edchmiadzin etc., analogue à celui qui supporte la cathédrale de S.-Isaac, à S.-Pétersbourg, et qui a été imaginé, soit pour la solidité de l'édifice, soit pour lui donner un aspect plus grandiose, en l'élevant au-dessus du terrain environnant. Le soubassement se retrouve souvent dans les anciens temples grecs et romains, et notamment dans l'église de Stylo (Schultz, Pl. LXXXVIII), où il est formé d'un assemblage cyclopéen, comme à Tsounda, en Géorgie (Pl. XIII de mon Voyage arch.).

Le motif le plus fréquent d'ornementation, en Arménie, c'est la croix, toujours longue, excessivement décorée et de formes très variées, dont l'Atlas de mon Voyage, surtout Pl. VII et X, et spécialement celui d'Ani, offrent de nombreux spécimens. La façade orientale de chaque belle église géorgienne porte ordinairement une grande et magnifique croix enrichie de broderies à profusion, comme à Atsqour, à Samthawis, à Caben, à Ertha-Tsmida. Celles des Arméniens se reconnaissent à un genre particulier, et M. Langlois, dans sa Numismatique de l'Arménie au moyen-âge, p. 40, en donne une qu'il croit représenter les armes de la maison Roubéno-Lusignan, de Cilicie. La plupart de ces croix portent le nom et sont consacrées directement au souvenir pieux de celui qui les a fait sculpter.

On remarque dans les murailles d'Ani, et surtout dans celles du Palais aux croix, une sorte de mosaïque, exécutée en grand et formant sur de vastes surfaces une sorte d'ouvrage réticulé, en pierres de deux couleurs, symétriquement disposées, fort agréable à l'oeil. Un bel exemple de ce genre se voit encore à l'abbaye de Lorsch, Hesse-Darmstadt, qui date de l'an 775 de l'ère chrétienne: c'est donc à-peu-près l'époque des belles constructions d'Ani; v. Magas. Pittor. 1861, p. 101.

Les couvents et églises d'Arménie, décrits dans les quatre volumes des PP. Chahkhathounof et Dchalaliants, se comptent par centaines, et les inscriptions qui les couvrent, par milliers. Quant aux noms des personnages qui figurent dans ces textes, le nombre en est immense, et les détails intéressants pour la chronologie, pour l'histoire politique, pour la vie intime du peuple arménien, qui en résultent, ne pourront être appréciés qu'après

un dépouillement complet et systématique. Ce que j'ai déjà extrait des inscriptions de Sanahin et de Haghbat, pour les familles Mkhargrdzélidzé, Orbélians, Vatchoutants, Khaghbaciants et autres, prouve tout le parti que l'on en pourra tirer. Les Arméniens, comme les Romains et les Grecs, consignaient sur la pierre les événements dont ils voulaient perpétuer le souvenir. Peuple calculateur, jusque dans l'accomplissement des actes de piété, ils voulaient en avoir le mérite, payé du prix de leurs aumônes, aux yeux des hommes comme à ceux de Dieu, et ce, suivant les termes de leur contrat. Ils voulaient donc préserver leurs donations de l'incurie possible des moines, de la rapacité de leurs semblables, et, au lieu d'un parchemin altérable, ils préféraient ces matériaux durs, que la dent du temps a peine à entamer, y retraçaient leur titre avec sa date et ses témoins, la somme payée *de leurs deniers légitimes*, pour la vigne, pour la terre, pour le village, et l'engagement pris par le couvent, de s'acquitter en messes à échéance, en quarantaines, si l'offrande était considérable, quotidiennes en cas de libéralité excessive [1]). Ce calcul de prières étant fait en vue surtout du salut éternel, le donateur en laissait souvent l'usufruit, sa vie durant, à ses parents défunts, et se réservait le haut domaine pour après sa propre mort. Le tout était mis sous la sauvegarde des malédictions des 318 pères du concile de Nicée ou *des trois saints conciles;* car depuis celui de Chalcédoine, l'Arménie s'était séparée des Grecs. Les musulmans eux-mêmes, qui pouvaient devenir maîtres du couvent, ne sont pas épargnés dans les anathèmes, et, pour le cas où ils s'empareraient de la propriété gage des prières promises, Mahomet et tous les *envoyés* devaient mille fois maudire le spoliateur. Le nombre considérable de fonds de terre et de droits utiles, contenus dans les inscriptions, assurait au clergé régulier arménien une immense richesse. Ces biens terrestres, récompense d'abord d'une vie sainte, firent fleurir en Arménie les asyles cénobitiques, qui se remplirent d'hommes éminents, de ceux auxquels le pays dut le développement d'une haute moralité et la culture des sciences, tant profanes que religieuses, telle qu'elle était possible au moyen-âge. Plus tard arriva la décadence morale, suite inévitable de la richesse, et la ruine matérielle, causée par la cupidité des envahisseurs mongols, au XIIIe s., osmanlis et autres aux siècles suivants. Mais sans entrer ici dans de plus grands détails, je reviens à mon sujet: recueillir les inscriptions d'Ani et en mettre en lumière les résultats historiques, tel était le but du présent travail.

P. S. Ajoutez aux ouvrages énumérés p. I sqq. les Lettres de S. Ignace, publiées à Leipzic, en 1849, par M. Pétermann, avec des trad. syriaque, arménienne, latine.

Ad. P. IV. Le dernier Compte-Rendu de M. Guiguiaut, secr. perp. de l'Acad. des Inscr. et B.-L., nous apprend que le texte de Matthieu d'Edesse et de son continuateur vient d'être publié dans la collection des Hist. or. relatifs aux croisades.

---

1) Un pareil usage existait en Géorgie, mais moins répandu, les inscriptions des églises ne contenant guère que le noms des fondateurs ou constructeurs; mais les chartes et livres d'agapes commémoratives tenaient lieu du reste.

TABLE DE LA 2E LIVRAISON.

		Page
	Introduction	93
§ I.	Rois d'Ani	95
	I. Achot 1er, dit Medz, le Grand	96
	II. Sembat 1er, dit Nahatac, le Martyr	98
	III. Achot II, dit Ercath, Fer	99
	IV. Abas	100
	V. Achot III, Chahi-Armen, dit Oghormadz, le Miséricordieux	100
	VI. Sembat II, Chahin-Chah-Armen ou Tiézéracal, le Dominateur	102
	VII. Gagic 1er, Chahin-Chah	105
	VIII. Hohannès	107
§ II.	Première aliénation d'Ani	110
	IX. Gagic II	112
§ III.	Le roi Gagic est trahi et livré	115
§ IV.	Seconde aliénation d'Ani	117
§ V.	Première prise d'Ani et mort du roi Gagic	119
§ VI.	Seconde prise d'Ani	122
§ VII.	Troisième prise d'Ani	126
§ VIII.	Quatrième prise d'Ani	128
§ IX.	Cinquième prise d'Ani	130
§ X.	Sixième prise d'Ani	132
§ XI.	Dernière catastrophe d'Ani	135
§ XII.	Ce qui reste d'Ani et de la province de Chirac	136
§ XIII.	Dispersion des habitants d'Ani	138
	Note A, pour la page 139	141
	Additions et rectifications	145
	Inscription de l'an 1215, à l'église Grecque	149
	Autre inscription, de l'an 1225, à Marmachen	151
	Appendice. Description du couvent d'Aïrivank et notice sur Mkhithar Aïrivantsi, auteur arménien du XIIIe s.	152

CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE D'ANI.

La province de Chirac est donnée à Chara, petit fils d'Haïc; au VIIIe s. cette province est achetée par les Bagratides; les Bagratides, au VIIe s. avant J.-C.

Achot Msaker achète Ani, au milieu du VIIIe s. de notre ère.

Achot 1er, le Grand, règne 856—889.

Sembat 1er, le Martyre, règne 890—914, réside à Erazghavors ou Chiracavan; mis à mort par l'ostican musulman Housouph, sous le khalife Motadhed.

Achot II † 928.

Abas, † 951; restaurateur de Dprévank.

Achot III, le Miséricordieux, † 977; sa femme Khosrovanoïch, restaure les couvents de Haghpat et de Sanahin; il construit le mur intérieur d'Ani, et fixe sa résidence dans cette ville.

Sembat II, le Dominateur, † 989; construit la grande muraille d'Ani; Vasac et Vahram, Pahlavides, illustrent son règne; le catholicos arménien est installé à Ani.

Gagic 1er, Chahin-Chah, marié à Cadramité, princesse de Siounie, construit Sourb-Grigor, à Ani; concile d'Ani, en 992; cathédrale, bâtie en 1010; † de Gagic en 1020.

Hohannès, cède Ani à l'empereur Basile II, en 1022; ses guerres contre Giorgi 1er, roi d'Aphkhazie; miracle de la croix, à Trébisonde, opéré par le catholicos Pétros; † 1039.

Concile d'Ani, en 1036.

Michel le Paphlagonien veut occuper Ani, et s'entend à ce sujet avec Sargis-le-Vestiaire.

Gagic II, règne 1042—1045; ses combats contre les Seldjoukides; Constantin Monomaque envoie Iasitas à Ani, en 1043; Aboulsévar le Cheddadien et Sargis-le-Vestiaire, coopèrent à ses entreprises; Gagic est attiré à C. P. et détrôné, 1045.

Ani occupé par les Grecs, en 1046.

Mort de Vahram le Pahlavide, en 1058.

Mort de Gagic II, en 1079.

Alpaslan prend Ani, en 1064.

Emigration des habitants d'Ani en Pologne, en 1062.

Phatloun le Cheddadien achète Ani, en 1072.

Manoutché ou Manoutchar, maître d'Ani, après Phatloun.

Les Tathars attaquent Ani, en 1094; croix de S.-Nouné à Ani.

Barsegh, catholicos à Ani; Apelsouar, succède à Manoutché, en 1110.

David II, roi de Géorgie, s'empare d'Ani, en 1124.

Démétré 1er, roi de Géorgie, rend Ani à Phatloun, fils d'Apelsouar, en 1126; origine probable des Charwachidzé, p. 129.

Phatloun, émir d'Ani, meurt chrétien, p. 130; ses successeurs, p. 131.

Tremblement de terre à Ani, en 1131.

Giorgi III, roi de Géorgie, prend Ani, en 1161, et confie la ville à Sadoun.

Eldigouz reprend Ani, 1165; Amirchah devient émir.

Giorgi reprend Ani, en 1174, et confie la ville à Ivané Orbélian.

L'émir Kharatchaï s'empare de Dzarhakar, en 1185; brise la croix de Goroz.

Dzarhakar est pris et repris plusieurs fois par les musulmans.

Ani est conquis par les Mkhargrdzélidzé, à la fin du XIIe s.

Concile d'Ani, en 1207.

Chahanchah, fils de Zakaré, maître d'Ani, après 1211.

Ani est pris par les Mongols, en 1239.

Les habitants d'Ani de dispersent à Trébisonde, en Crimée, à Astrakhan, en Pologne.

Prétendue ruine d'Ani par un tremblement de terre, en 1319; or on a des pièces de Nouchirwan Houlaguide, frappées à Ani en 745—1344, et du Djélaïride Houséin, en 777 ou 779=1375—1377, etc.: ainsi l'abandon de la ville ne fut ni complet ni définitif, même après le tremblement, non connu positivement, de l'an 1319.

Eglise du Berger, à Ani, p. 136; cf. p. 30.

Hohannavank, à Carbi, p. 137.

Pech-Kilisa, p. 138.

Emigrés d'Ani à Akh-Séraï, p. 138; en Pologne, ou plutôt en Gallicie, p. 139, leur histoire, depuis l'an 1062; privilége qui leur est donné par le grand-duc Téodor Dimitrovitch; archevêché à Lvof, en 1364.

BIBLIOTHECA ... IMPR.

LES RUINES D'ANI.

Ire PARTIE.

DESCRIPTION.

J'ai à ma disposition quatre Plans topographiques d'Ani.

1° Celui levé par M. Abich, en 1844, communiqué alors par lui à l'Académie [1]), et que j'ai publié, avec l'autorisation de l'auteur, en 1849, sous le N. XXII de l'Atlas accompagnant mon Voyage archéologique dans la Transcaucasie.

Ce Plan, presque orienté N. et S., nous présente la ville arrosée au S. par le cours capricieux de l'Arpa-Tchaï, l'ancien Akhourian, qui reçoit du côté de l'E., mais par sa rive droite, un ruisseau insignifiant; du côté de l'O., également par sa rive droite, la très sinueuse rivière Aladja-Tchaï, le Rhah des anciens auteurs, descendant du N. E. Entre les deux rivières, dans une direction N. O. — S. E. se voit la double muraille défendant la ville du seul côté ouvert, quoique légèrement raviné, d'après le Plan.

Quant aux deux vallées dont la jonction forme la pointe du triangle où est construite la ville, elles sont tellement tourmentées et hérissées de rochers et de précipices, qu'à-peine en quelques endroits y a-t-on construit des fortifications. La vallée de l'Aladja est couronnée d'un simple mur, au bas duquel, de l'autre côté de la rivière, les roches molasses sont percées de demeures troglodytiques, formant un véritable faubourg. Au côté S. de la ville on remarque également, dans quelques endroits, un simple mur couronnant les pentes de l'Arpa-Tchaï et, cette fois dans l'intérieur du mur, d'autres habitations troglodytiques.

Ainsi disposé dans son triangle, Ani occupe une circonférence d'un peu plus de 5 verstes, où M. Abich a relevé la position de 19 églises et d'une mosquée, d'un palais et de deux ponts, sans compter les tours, les portes fortifiées. S'il y a loin de là à l'exagération orientale des 1001 églises [2]), dont parle la tradition, l'on peut cependant convenir,

---

1) Bull. Hist.-Philol. t. II, p. 373.

2) Le chiffre 1001 est un terme vague, pour un nombre inconnu. Abou-'l-Féda, dans sa Géographie, dit que «l'Itil ou Volga se jette dans la mer par 1001 embouchures;» Grigorief, De la position de Séraï (en russe).

en voyant les beaux dessins de MM. Texier et Kästner, qu'ici la qualité, vraiment admirable, l'emporte sur la quantité [1]).

Quant aux maisons et édifices particuliers, comme nul voyageur ni album n'en fait mention, on peut croire que, hormis les demeures troglodytiques, le reste se composait de ces misérables sakhlis, devenues aujourd'hui des trous dangereux, repaires de reptiles, dont parle le P. Loucas Indjidjan, dans son Arménie moderne, p. 122. V. Pl. XXX, le Plan de M. Abich, réduit au quart de l'original.

2° Un second Plan, orienté comme le précédent et dressé par M. Texier, en septembre 1839, est d'une dimension pareille au nôtre, mais sans échelle. Il forme la Pl. 14 de l'Atlas de son Voyage en Arménie, Paris, 1842, 3 vol. in-fo. Les simples murailles couronnant les ravins des deux rivières n'y sont pas relevées; mais le ruisseau qui, au S. E., se jette dans l'Arpa-Tchaï et protége l'accès de l'enceinte, est très bien marqué, ainsi que 31 tours du mur intérieur oriental et 11 tours du double mur. Ici le Plan de M. Abich n'arrive pas à la même précision. Les trois grandes portes de cette muraille, celles au bas de la butte du château, sur l'Aladja-Tchaï et sur l'Arpa-Tchaï, sont tracées comme chez M. Abich. Mais la rivière Aladja est nommée simplement Ani-Tchaï, par oubli, à ce que je crois; car à la manière dont l'auteur parle de l'Aladja, p. 118 de son Voyage, t. I, il m'a semblé que ces deux noms se rapportent au même cours d'eau. M. Khanykof croit que le nom vulgaire d'Alaza, donné à la rivière coulant à l'O. d'Ani, doit être l'abréviation de Al-Azar-Tchaï «rivière des fleurs,» qui répond à la dénomination arménienne Dzaghcotza-Tzor «Vallée du jardin de fleurs.» Quant a celui d'Aladja, M. Texier dit qu'il provient d'un village considérable, que l'on aperçoit dans la vallée.

M. Texier a placé sur son Plan 3 églises, 2 baptistères ou églises octogones, ainsi qu'il les appelle, 1 coupole, 2 monuments, qui sont aussi des églises, 1 mosquée et 1 minaret, outre un édifice, celui des Bains, N° 18 de M. Abich: il est donc moins riche en détails que son prédécesseur, mais il a ajouté au N. O. le village turk de Yéni-Ani «Anile-Neuf,» peut-être celui dont parle le P. Sargis, t. II, p. 5 de son Voyage dans la Grande-Arménie, et qu'il place au S. de la ville.

Au Plan de M. Texier se rattachent les Planches suivantes de son Atlas: N° 15, la porte principale et centrale du double mur; N° 16, les murs du côté de l'O. (sic), ou comme le dit plus exactement la légende des Planches, p. 148, l'angle N. O. de la muraille [2]),

---

1) Des voyageurs, témoins oculaires, ont raconté au P. Loucas Indjidjian qu'ils ont vu à Ani les ruines de 40 églises à coupole, construites en marbre, dont on trouve beaucoup sur les rives de l'Akhourian, et lui ont dit que les murs, en partie écroulés, sont percés de portes ayant leur cadre en marbre. De l'une des tours, ajoute-t-il, on descend par un chemin souterrain, allant par-dessous l'Akhourian, à l'autre côté de la rivière. Parmi les nombreuses inscriptions, notamment aux tombeaux des rois, on en trouve en caractères inconnus, indéchiffrables; Arm. Anc. p. 422. Or on verra en différents endroits de notre description ce qu'il faut entendre par le mot *marbre*, une espèce de tuf volcanique, tantôt jaune, tantôt noirâtre, tantôt tirant sur le rouge ou sur le vert: կճեայ lapideus, marmorinus; Grand dictionnaire des Mékhitharistes, Ven. 1836. Quant aux inscriptions en caractères inconnus, il n'en existe pas d'autres renseignements.

2) Sans cette explication, on pourrait bien croire que ce sont les fortifications qui se voient au bas de la

là où les bâtiments sont le mieux conservés; N° 17 — 20, la Cathédrale et ses détails; N° 21, 22, 24, l'Eglise près de la rivière; N° 23, une chapelle sépulcrale; N° 25 — 28, une église à Dighouri, à cinq heures de marche d'Ani, vers le S. L'auteur dit, *d'après une inscription*, que cet édifice est du VIIIe s.; p. 150, au contraire, il la dit terminée en 1242, et postérieure d'un siècle à la cathédrale. Le fait est que deux des quatre inscriptions relevées par le P. Sargis, t. II, p. 30, sont des années 971 et 989, par conséquent antérieures de 41 et 23 ans à l'achèvement de l'église principale d'Ani. Ce sont donc en tout dix grandes et belles Planches, consacrées par M. Texier aux édifices de la capitale des Bagratides arméniens.

Auprès de ces Plans, rédigés par des hommes du métier et riches en indications, ceux dont il me reste à parler paraîtront peu importants. C'est d'abord un Plan relevé et dessiné par le topographe Boutchougin, de moitié moindre que celui de M. Abich, à l'échelle, s'il fallait en croire le titre, d'une verste au pouce anglais, qui donnerait 32 verstes de circonférence à la ville. Mais je crois qu'il y a erreur, et qu'on doit lire: «échelle de 100 sajènes au pouce anglais;» ce qui ferait encore six verstes et demie pour l'enceinte entière. Faute de légende, je dois me restreindre à dire qu'on y voit 19 † indiquant des églises, que toute la double muraille y est omise, et que l'Arpa-Tchaï est seul nommé.

Enfin, parmi les Planches mises à la fin de l'ouvrage de M. Khoudabachef, Обозрѣніе Арменіи, on trouve un Plan de fantaisie de la ville d'Ani, levé sans doute par une main inexpérimentée. Les deux rivières y sont nommées Арпачай (Ахурсанъ) et Ручей Джала (Дзаггоцъ), cette dernière dénomination répondant à celle de Дзагкоцацоръ ծաղկոցաձոր donnée à l'Aladja-Tchaï par le P. Sargis Dchalaliants seul; car si M. Kästner, comme on le verra plus bas, nomme la vallée occidentale d'Ani «Blühendes Thal», traduction du mot arménien que je viens de citer, du moins il se garde bien d'appeler ainsi la rivière même. Les murailles de l'E. sont, en outre, tracées ici comme un ruban ondulé, continu, sans ouvertures; le Palais, N° 17 de M. Abich, est nommé За́мокъ; une Колокольня ou clocher est indiquée à la place de la Butte de M. Texier; la Cathédrale s'appelle, on ne sait pas pourquoi, Соборъ Кашеванъ, «Cathédrale de Kachévan;» enfin à la place du N° 29 de M. Abich, on trouve avec juste raison Церковъ съ подземнымъ ходомъ «Eglise avec un chemin souterrain:» ce sont, avec les deux minarets, les seules bonnes indications fournies par ce travail.

Maintenant ce n'est pas une petite difficulté que de découvrir les véritables nom et destination de chacun des édifices religieux ou civils disséminés sur les Plans ou mentionnés dans les descriptions. Dans un lieu abandonné, comme celui-ci, depuis des siècles, mais fréquemment visité par des voyageurs, chaque guide ou cicerone a sans doute son

---

forteresse, à droite et à gauche, sur le Plan de M. Abich, d'autant plus qu'on aperçoit à droite, dans le lointain, le grand minaret et une grosse ruine. Du reste, sur aucun des dessins de M. Kästner on ne reconnaît les tours représentées ici par M. Texier.

système d'appellations et d'explications, et toutes ces variantes ont dû se répéter dans les récits de chaque touriste. M. Texier n'a adopté que des dénominations vagues, pour la plupart, et d'ailleurs il ne donne que quatre Plans détaillés d'édifices, non toutefois tels qu'ils sont aujourd'hui, mais restitués: la Cathédrale, l'Eglise près de la rivière, les églises Grecque et Sépulcrale. M. Abich caractérise pour l'ordinaire les monuments par leur forme extérieure, reproduite sur les beaux dessins de M. Kästner; enfin le P. Sargis donne des noms propres, qui sont peut-être aussi de fantaisie, mais qui, dans leur entourage d'inscriptions et de détails topographiques, comparés avec le Plan, avec les inscriptions et les noms de M. Abich, d'une part, de l'autre avec les dessins, avec les inscriptions et les noms consignés par M. Kästner dans son Album, nous permettront probablement d'arriver dans la plupart des cas, à une nomenclature exacte. Les récits de M. Mouravief et ceux de M. Khanykof lèveront encore quelques doutes, et j'espère qu'à la fin la topographie d'Ani se trouvera notablement éclaircie. On peut voir, du reste, l'analyse des voyages exécutés jusqu'à ce jour à Ani à la suite de mon 3e Rapport, p. 121 — 152, notamment les excursions de MM. Mouravief et Khanykof, racontées en détail par le dernier, dans un travail du plus haut intérêt, rédigé à mon intention en 1849.

Afin de mettre quelque ordre au milieu de matériaux discordant au moins dans la nomenclature, je prendrai pour base, avec le Plan de M. Abich réduit ici au quart, Pl. XXX, et qui offre une excellente base, l'Album de M. Kästner, tout à la fois pittoresque, topographique et archéologique, et je tâcherai de les ramener aux déterminations du P. Sargis. Si mes appréciations sont exactes, les descriptions données par ces trois autorités devront coïncider, et le tout sera contrôlé par les itinéraires de MM. Mouravief et Khanykof. M. Texier fournira les explications et appréciations artistiques et techniques.

Un mot d'abord, sur l'Album pittoresque. En 1850 un officier russe, doué d'une merveilleuse habileté comme dessinateur, fut chargé par S. A. le prince Vorontsof, sur la proposition de M. Khanykof, de relever les monuments et les belles ruines d'Ani, et de copier avec tout le soin possible les nombreuses inscriptions dont, pour le profit de la science historique et pour l'éternel honneur de la nation arménienne, elles sont abondamment décorées. M. le lieutenant Julius Kästner passa 44 jours, du 6 août au 17 septembre, à explorer la cité déserte, revenant chaque soir au poste d'Ani, situé à peu de distance, sur le territoire russe. Le résultat de ses travaux, outre le bel Album dont je me propose de faire connaître le contenu, fut une collection d'une cinquantaine d'inscriptions, dont l'ensemble et les principaux faits ont déjà été communiqués par moi au public, dans le Journal Кавказъ de 1853, N° 18 — 21, dans l'ordre chronologique et sans distinction de localités. Depuis, j'en ai examiné spécialement quelques-unes, intéressantes pour la chronologie technique, dans le Bull. de l'Ac. des sciences, I, 399. J'ai reçu durant l'impression de cette Note de très utiles communications des PP. Nersès et Léon Alichan, de St.-Lazare, qui ont confirmé mes aperçus. Les copies de ces inscriptions, mises au net d'après le brouillon de l'artiste, et bientôt l'original lui-même, m'avaient été généreusement livrés grâce à

l'obligeance du savant promoteur de cette entreprise. Quant à l'Album lui-même, aujourd'hui entre mes mains, M. Khanykof en a fait hommage au Musée asiatique de l'Académie.

Simple philologue, n'ayant point visité moi-même les ruines d'Ani[1]), je n'ai ni le droit ni la prétention d'exprimer une opinion de quelque valeur sur la beauté et sur l'exactitude des dessins de M. Kästner. Toutefois je n'ai rien omis pour connaître à cet égard le jugement de personnes compétentes. L'Album de M. Kästner ayant été examiné avec soin par des juges sévères, je me suis assuré qu'à l'exception de quelques incorrections, échappées à la fougue du dessinateur et faciles à rectifier, le tout était digne d'être mis sous les yeux d'un public éclairé, et que le caractère de l'architecture locale avait été très bien rendu. D'après ces indications M. l'architecte Grimm, qui a lui-même vu Ani et dessiné beaucoup de ses monuments, presque à la même époque que M. Kästner, fit une révision rigoureuse de toutes les Planches et marqua celles qu'il serait utile de retoucher. Enfin le Secrétaire perpétuel de notre Académie, qui aime et cultive les arts du dessin et de la peinture, s'intéressa directement par ses conseils aux préliminaires de notre édition et découvrit un jeune artiste, M. I. I. Okerblom, élève de l'Académie des Beaux-arts, qui nous a prêté l'aide de son crayon pour les Planches I, VI, VII, IX, XI, XXVII de notre Atlas; le reste a été livré à la plume de l'excellent lithographe R. Mellin, qui a déjà si heureusement reproduit plusieurs édifices religieux du Caucase, dans les publications de l'Académie; v. église de Sawané, Bull. Hist.-Phil. t. XIV, p. 161; de Djouari-Patiosani et de Manglis, Lettres num. et archéol. du Gén. Bartholomaei, Pl. III, IV, et une foule d'inscriptions, disséminées dans nos recueils. M. Kästner avait trouvé bon, pour animer ses paysages, d'y placer soit des hommes, soit des animaux, soit même une cavalcade entière, N. LVII de son Album. Ces accessoires, inutiles pour notre but, ont été éliminés.

A l'égard des inscriptions arméniennes d'Ani, M. Eug. Boré en avait fait des copies, en 1838, qui se sont perdues; Corresp. et Mém. d'Eugène Boré, t. II, p. 2. Le P. Nersès Nersésian, de S.-Lazare, a visité Ani et copié les inscriptions, en 1847. Je dirai, dans le cours de cet écrit, le profit que j'ai tiré de ses communications. Il faut que ces inscriptions d'Ani soient, en général, bien dégradées; car ni les copies de M. Kästner, dessinées par une personne habile, mais qui ne connaissait pas la langue, ni celles du P. Sargis, qui ne peuvent avoir été transcrites que par des Arméniens, ne donnent des résultats entièrement satisfaisants. Le P. Sargis en a réuni jusqu'à cent cinquante dans le t. II de son Voyage dans la Grande-Arménie, p. 5 — 52, dont 42 nommément appartiennent à la ville d'Ani, et le reste aux couvents de Ghochavank, Horhomos et autres localités voisines. Quelques-unes sont complètement inintelligibles, sans qu'aucun soin ait été pris pour les expliquer; d'autres, par suite d'une confusion que l'on dit avoir eu lieu dans ses notes de voyage, ne se rapportent pas aux localités auxquelles elles sont attribuées. Je n'entrerai

1) En février 1848, me trouvant à Edchmiadzin, je reçus de M. von Voïoutski, chef du canton de Sardar-Abad, la proposition de faire le voyage d'Ani; j'ai exposé dans mon IIIe Rapp., p. 48, les raisons qui, malheureusement, ne me permettaient pas alors un tel emploi de mon temps.

pas ici même dans les détails, qui trouveront place chacun en son lieu, mais on verra, par la discussion des textes, que ceux qui proviennent des deux dernières sources ne permettent pas, trop fréquemment, d'arriver à une intelligence complète. Ce n'est que par divination que l'on peut les restituer et les comprendre, métier souvent dangereux et toujours délicat. Les empreintes obtenues par le procédé de l'estampage, pour une vingtaine de textes, que nous devons à M. Abich, et que j'ai déjà publiés dans mon 3e Rapport, ont l'avantage incontestable de fournir d'excellents matériaux paléographiques, mais font voir que bon nombre de pierres à inscriptions, d'Ani, sont dans un état déplorable. Le procédé Millin est parfait quand les pierres sont bien polies et de petites surfaces, mais peu commode à employer à de grandes hauteurs, sur de vastes parois, comme celles des églises d'Ani; quand les pierres ont été très avariées par le temps, les empreintes deviennent facilement illisibles. Copier à l'oeil n'est pas moins chanceux. J'essaierai pourtant de reproduire quelques pièces d'après les dessins de M. Kästner, je donnerai aussi des calques fidèles des lettres de quelques-uns des estampages de M. Abich, et, pour le sens, je contrôlerai le tout par la comparaison avec les textes du P. Sargis, qui m'ont puissamment aidé dans le déchiffrement: dans beaucoup de cas, je m'abstiendrai et me contenterai de signaler les choses à l'attention des futurs archéologues.

Voici la marche que je me propose de suivre à cet égard: si je possède plusieurs copies d'une inscription qui ait été publiée par le P. Sargis, j'en donnerai un texte critiqué, avec la traduction. Si je n'ai que la copie de M. Kästner, sans empreinte de M. Abich, je ferai connaître le texte ou la partie du texte qui m'a paru intelligible; donner le reste, ce serait souvent mettre sous les yeux du lecteur des lettres impossibles, des débris sans aucune valeur quelconque. Enfin si j'ai déjà publié une inscription dans mon Voyage, et que je n'aie pas de renseignements nouveaux, pour la critique du texte et pour la traduction, je me contenterai de renvoyer le lecteur à mes Rapports, en indiquant sommairement les traits principaux du contenu.

Pour achever ce qui concerne l'Album Kästner, je dois dire qu'il se compose: 1° de 9 Planches pittoresques, à la mine de plomb, et de 4 grandes feuilles d'inscriptions, sous le titre: Environs d'Alexandrapol ou Goumri. En voici le détail.

Pl. I, 1853. Vue de la ville d'Alexandrapol, consistant en sakhlis à toit plat, pour la plupart; une grande croix dans le milieu.

Pl. II, 1852. Quartier arménien d'Alexandrapol; sakhlis[1]) en pierres, carrées et sans fenêtres, surmontées de darbaz ou coupoles et de guérites abritant l'escalier qui conduit à la terrasse, légèrement bombée. Dans le fond une église arménienne, de construction moderne.

---

1) Sakhli, en géorgien «maison,» est le mot qui désigne les habitations des Géorgiens, Arméniens et autres peuples de la Transcaucasie, construites d'après le système du pays; creusées, quand il se peut, dans la terre, avec des murs en cailloux roulés, sans fenêtre, avec une seule ouverture dans le toit, plat pour l'ordinaire. Si ce toit porte un dôme rond, on l'appelle «darbaz.»

Pl. III, 1852. Une belle croix, en pierre, à quatre verstes d'Alexandrapol, de caractère arménien.

Un autre dessin de la même croix, exécuté à l'intention de S. E. M. Gille, la nomme «pierre indiquant la route,» et est accompagnée de la notice suivante, en allemand:

«Ancien indicateur arménien de la route, ou pierre milliaire, comme il s'en trouve fréquemment dans les villages, dans les plaines et sur les chemins. On en rencontre souvent dans des lieux qui ne sont plus habités et sur les routes depuis longtemps abandonnées. Elles sont posées de façon qu'on les aperçoit de l'une à l'autre et garnies de grandes croix sculptées, avec inscription et date. En certains endroits on les a tirées de ruines considérables. C'est ainsi que la croix représentée ici (N. 1) n'est pas loin de l'ancienne ville déserte d'Ani; elle est sur la route entre le couvent de Ghanlidja et la plaine de Goumri, non loin d'Alexandrapol,» qui s'aperçoit dans le fond du dessin.

Là même, sur le dessin N. 2 de l'Album appartenant à M. Gille, on voit l'église de la forteresse et le poste d'ordonnance d'Alexandrapol. V. Pl. XXXI du présent Atlas.

Pl. IV, 1852. Cimetière abandonné, dont la situation n'est pas indiquée. «J'ai trouvé ici, dit le dessinateur, parmi beaucoup de pierres, les lettres ci-jointes (ce sont les lettres arméniennes ՉԺԴ formant la date 714 — 1265), que j'ai transcrites, pour plus de sûreté.»

Des tombes, les unes plates, les autres se dressant au milieu des rochers, ornées de croix, sont dispersées dans un lieu très âpre et sauvage.

Pl. V, 1852. Ruine d'église, à cinq verstes d'Alexandrapol.

Pl. VI, 1852. Grande ruine d'une église, au couvent de Ghanlidja. On voit à gauche, i. e. à l'O., dans le lointain, les trois églises du couvent de même nom. Suit l'inscription Շնորհիւն Այ... Chahkhathounof, Descript. d'Edchmiadzin, t. II, p. 272, au nom de Mariam, reine d'Aphkhazie, tout près d'une croix sculptée sur le mur occidental de l'église. V. l'inscription elle-même dans nos fac-similés, Pl. XLIII.

Pl. VII, 1852. Dessin représentant les trois églises de Ghanlidja ou Marmachen, suivi de l'inscription, en 21 très longues lignes, Ի ժամանակս .... պատրոնաց, Chahkhath. ib., 273 — 275, tracée auprès d'une autre croix sculptée; puis l'inscription Շնորհիւ Այ ես Վահրամ, Chahkhath. p. 271, en 18 très longues lignes.

Le même dessin, beaucoup plus achevé, se trouve dans l'Album de M. Gille, N° 4, et est suivi des pages 5 — 10, contenant un beau dessin de l'inscription Ի ժամանակս .... պատրոնաց, qui se termine par le mot Ի մարմին, déjà mentionnée. Je n'ai pas cru devoir reproduire ces inscriptions, qui sont très longues, et dont les lettres ne me paraissent pas avoir été facsimilées par le copiste. V. Pl. XXXII de notre Atlas.

Pl. VIII, 1852. Autre ruine d'église, à Ghanlidja.

Suivent les épitaphes «d'Apoughamr, fils de Magistros,» sans date; de .... Khatoun 791 — 1342, et une autre petite inscription: «En 670 — 1221, moi Matathé, j'ai dressé ....;» rien de plus.

Pl. IX. Ruine d'église, non loin de la ville abandonnée de Lori.

M. Gille ayant bien voulu me permettre de faire usage de l'Album dessiné pour lui j'en achève ici la description.

N° 3. Inscription arabe, tracée sur une pierre placée autrefois au-dessus de la porte de la citadelle de Cars. En 1855, lors de la prise de la ville, l'ingénieur en chef M. Paskant, l'a fait transporter à Alexandropol, où l'on peut la voir au 7ᵉ bastion, au-dessus de la porte de Kompania. M. Véliaminof, qui se propose d'en rendre compte, m'en a communiqué le sens général: «La citadelle de Cars a été restaurée sous le règne de Sultan-Sélim et sous le gouvernement d'un certain Mahmoud-Pacha. La date, en chronogramme, est l'an 1083 (?) de l'Hégyre, commençant le vendredi 29 avril 1672 de J.-C.»

N° 11. Monastère de Ghphtchakh, aujourd'hui Harhidjavank. V. la Pl. XXXIII de notre Atlas. «Le couvent de Ghphtchakh ou Harhidjavank est sur la pente du mont Alagez, à 25 verstes d'Alexandrapol. Abandonné depuis des centaines d'années, il s'est parfaitement conservé, à l'intérieur comme à l'extérieur, jusqu'en 1828. L'architecte qui l'a construit est enterré au voisinage, sur un rocher qui a été poussé par un tremblement à deux toises du couvent, et y reste isolé avec sa tombe.

«Le climat est très âpre, et les moines du lieu m'ont raconté qu'en hiver il arrive souvent de voir des ours sauvages descendre de la montagne pour s'abreuver ici. A un certain jour de l'année, ce lieu est visité par les habitants de diverses contrées, parce qu'il possède une image de la Mère de Dieu, qui doit avoir été peinte par l'apôtre S. Luc [1]). Dans l'église, sur une pierre au-dessus de la porte, on trouve l'inscription suivante.»

N° 12. Շնորհիւ Այ ես Զաքարէ . . . . . Chahkhath. II, 263.
Կամաւն Այ մեք հառիճեցիք . . . . ibid.

N° 13. Une sculpture qui est censée représenter le généralissime Zakaré et son frère Ivané.

N° 14. Vue des murailles de Lori. V. Pl. XXXIV de notre Atlas.

«Ancienne citadelle, bâtie par le roi bagratide David Anhogh, en 1250 [2]), ainsi que je l'ai appris d'un digne prêtre. Elle est à 75 verstes d'Alexandrapol, sur la rivière Kamenka, l'ancienne Débéda ou Berdoudj; elle a une muraille en pierres, épaisse de 2 ou 3 toises, et des tours vers l'E. Au S. elle est encore défendue par un précipice à pic, rejoignant à l'O. la Kamenka, de sorte que dans son temps c'était une excellente défense contre les incursions subites.

«Devant la muraille on voit encore un fossé, comblé à moitié; il y a aussi dans le mur une porte, avec un battant dans son gond. En entrant à l'intérieur, on y voit des habitations arméniennes, une église en ruines et un bain du temps ancien, ainsi que la maison où résidait le maître du fort, consistant en une petite chambre carrée, ornée de 3 petites fenêtres. La vieille femme qui me montrait tout s'appelait Zaroun et remplit la place

1) Cette image, des sept plaies de la Vierge, sera mentionnée plusieurs fois dans la description du couvent de Harhidj, à la fin de cette Notice.

2) David-Sans-Terre ayant régné de 989 à 1046, cette indication doit être rectifiée.

d'un maire. Elle m'a raconté, qu'en 1828 un paysan qui demeurait dans le bain, et qui travaillait à rendre son logement plus commode, trouva dans une brèche du mur, au-dessus de la porte, un vase en pierre, contenant de 5 à 6 pouds d'objets d'or et d'argent, de bijoux de femme, des bagues [1]). Ce qui m'a paru le plus important, c'est une pierre à inscription. Au milieu est une croix; sous la croix un fer à cheval, sculpté dans la pierre.»

N° 15. Inscription mentionnée à la fin du N° précédent; la pierre où elle se trouvait, autrefois au-dessus de la porte, a été renversée par un tremblement de terre. Elle forme les 15 courtes lignes suivantes:

1. ԻԹՎ : ՈԹ : ԵՍ ՍՄ-
2. ԲԱՏ ԲԵՇՔԵՆ-
3. ԱՑՈՐԴԻՍ Ի ԼԱԻՌ-
4. Ի ԽԱԶԻՆԱՏԱՐ Ի
5. · ԱԿԿ · ԷՐ Ի ՀՆՈՑ Ի Վ-
6. ԵՐՋԻՆ · ՇՏԱՃԽ · ԹԵՌ
7. ՆԳԵՐ ici ԳԻՌ
8. ԷՐ · Ա: un ՉՈԿՆ
9. ԱԵՍ ·· fleu- Ն : Ա : Խ
10. ԱՐ · ՉԱԿ ron Ա : ՆԱԼԱ
11. · ՄԻՄՄ ԱԻ ՄԻԱՄԷՐԻՍ Վ-
12. ԱՄՆ ՇԱՀՆՇԱՀԻ ՕԱՔ
13. ԱՐԻԱՑ ԵՐԿԱՐ ԿԵՆԱՑ
14. ՈՎԽ † ԱՆԵՆ....ԱՑ
15. ՑԻԻԱ.... V. Pl. XLV.

«En 609 — 1160, moi Sembat, fils de Bechken, trésorier à Laurhi (Lori) .... anciennement, de nouveau .... pour la longévité de Zakaria Chahanchah....»

Or la date 1160 est de beaucoup antérieure à l'époque de Zakaria-Chahanchah, et ne peut être admise. Mais l'inscription nous livre au moins le nom d'un fonctionnaire, le khazinadar ou trésorier de Lori, au commencement du XIIIe s. Le reste attend un Oedipe plus habile que moi. V. Sargis, Voy. dans la Gr.-Arménie, t. I, p. 121. En 680 — 1231.

N° 16. Pierre tumulaire trouvée dans une ruine, auprès de la citadelle de Lori, non loin d'un canal qui se voit près du mur, avec un bassin, représenté au N. 14; Pl. XXXIV de notre Atlas. — Un homme debout, tenant de la gauche un bouclier; derrière lui un cheval sellé, se dressant sur ses pieds de derrière; devant lui deux peignes, dont un plus petit et un grand, à manche; deux sabres. Entre les deux un objet indistinct, semblable à un ruban, ayant à chaque extrémité un objet méconnaissable.

N° 18. Tombeau de Noé à Nakhtchévan, non loin du fleuve Araxe, sur la frontière persane.

---

1) Le fait eut lieu en 1830; M. Fuss en a parlé dans ses Comptes-Rendus pour 1832, p. 13; pour 1833, p. 18. Je me rappelle très bien que M. Frähn me parlait souvent avec satisfaction des monnaies des *Timourides* trouvées dans ce dépôt. Quant aux géorgiennes, dont plusieurs sont entrées dans ma Revue de numismatique géorgienne, en 1846, M. Bartholomaeï les envisage aujourd'hui d'un autre oeil, et les croit de beaucoup postérieures à Rousoudan. Ce sera le sujet d'un examen sérieux, car l'opinion d'un numismate aussi habile que M. Bartholomaeï ne saurait être que fondée sur de graves considérations. V. Dorn, Das as. Museum, p. 62.

N° 19. Inscription arabe, provenant d'une ruine, trouvée dans une batterie de l'ancienne forteresse de Goumri, dont M. Véliaminof, qui se propose d'en rendre compte, m'a communiqué que c'est simplement l'épitaphe d'un certain Babadjan, fils de Bakir, † en 1219 (?) de l'Hégyre, comm. le jeudi 12 avril 1804. Avec la permission du possesseur j'ai fait reproduire seulement les couvents de Ghanlidja et de Kiphtchakh, ainsi que la vue et l'inscription de Lori, et j'ai fait usage des copies d'inscriptions pour l'intelligence des textes qui sont déjà publiés.

2° La seconde partie de l'Album de M. Kästner, entièrement consacrée à Ani, se compose de 36 feuilles pittoresques, des édifices de cette ville, et de 11 feuilles où sont dessinées les principales inscriptions, dans les langues arménienne, arabe, persane et géorgienne, pour l'ordinaire avec l'indication exacte de la place qu'elles occupent sur le monument. Ce sont donc en tout 80 dessins de M. Kästner, parmi lesquels nous avons choisi ceux formant l'objet de la présente publication, que nous accompagnons d'un Plan des ruines, réduction de celui de M. Abich.

Pl. I. Maison de garde, monnaies byzantines trouvées à Ani. — Cette maison n'est indiquée sur aucun Plan ni mentionnée chez aucun voyageur. Comme le dessinateur venait directement du poste d'Ani, situé sur la rive russe de l'Arpa-Tchaï, à une légère distance de la ville, N. 34 du Plan de M. Abich, il faut croire que cette ruine se trouve au voisinage du pont, ibid. N. 27. La niche, ornée de deux croix arméniennes, que présente le dessin, est dans un enfoncement dont l'arcade n'est pas à plein-cintre, mais légèrement aigüe, un peu plus qu'il n'est marqué sur notre Pl. I: il est remarquable que les piliers qui la supportent manquent de symétrie. Quant aux monnaies, ce sont: 1° une pièce en cuivre, de Michel et Théophile, portant au revers la lettre M avec la marque Θ, et les indications verticales encore inexpliquées ✱ XX, NNN, de Saulcy, Monnaies Byz. Pl. XVII, N. 2; 2° une en cuivre, de celles attribuées à J. Zimiscès, contemporain d'Achot-le-Miséricordieux, avec la légende au revers IHSUS XPISTUS BASILEU BASILE; 3° une de Romain Diogène, avec Eudocie Dalassène; 4° une du temps d'Alexis Comnène, portant au revers une croix pattée, avec un besant à chaque extrémité, et la légende IC XC NI KA Enfin un objet indéfini, figuré sur notre Pl. XXXV, 5, qui a quelque analogie avec la soi-disant arbalête représentée sur certaines monnaies en cuivre de Thamar et de Dimitri II. Ainsi ce sont des échantillons du IXe s., 821 — 829; du Xe, 969 — 975; du XIe et du XIIe s. V. Pl. I.

Pl. II. Restes d'un pont sur l'Arpa-Tchaï, au S. d'Ani.

— Ce pont est au fond d'un ravin, d'une seule arche, qui paraît avoir été ogivale, très aigüe. Dans le fond on aperçoit une tour carrée, et sur la droite une petite église, dont il va être question. M. Texier admet la supposition que le pont à dû être brisé lors du siége de la ville par Timour, en 1386 ou 1387 (p. 95, 96). On verra plus bas que le nom impossible de Timour revient souvent dans les récits faits à ce voyageur par son guide. V. Pl. II.

Pl. III. Inscription tracée sur la porte, près du pont.

— Un pont qui donnait accès dans la ville devait avoir ses défenses; de là la maison de garde, Pl. I, et la porte voûtée N. 23 du Plan de M. Abich, à moitié ruinée, qui est au droit du pont. Cette porte semble bien être celle que le P. Sargis, t. II, p. 9, qualifie «Porte d'Erivan;» car elle est la première que l'on rencontre en venant par la route de cette ville. C'est par ici également qu'est entré M. Mouravief, dans l'hiver de 1846.

Ce voyageur dit, Грузія и Арменія, t. II, p. 275, avoir pénétré dans Ani par une arcade faisant partie de la porte conduisant au pont, et y avoir vu une inscription ainsi conçue: «Moi Bagrat, fils de Zoropaï Arcatzouni, j'ai construit cette porte, qui conduit au couvent de St.-Grégoire.» Tout auprès il a vu un couvent de femmes, dédié à ce saint et construit en pierres rouges, sur le modèle d'Edchmiadzin. L'inscription, telle qu'on l'a dictée au voyageur, paraît fabuleuse, car il n'existe aucun nom propre ni de famille, en arménien, semblable à ceux qu'il allègue. Quant au couvent, s'il était de femmes et dédié au saint Illuminateur, c'est ce que rien ne nous apprend d'ailleurs, mais la forme de l'église n'a certainement aucune ressemblance avec celle d'Edchmiadzin, si, comme tout porte à le croire, c'est la même qui est dessinée sur la Pl. suivante de l'Album Kästner.

Le P. Sargis, t. II, p. 9, a copié une inscription «sur le mur de la porte dite d'Erivan [1]), dans le rempart oriental,» ou plutôt sur la paroi orientale du mur de ladite porte. Je dirai une fois pour toutes que les inscriptions d'Ani sont toutes en lettres capitales, que je réserve dans mes transcriptions pour les initiales et pour les nombres.

ԹՎ ՉԿԹ.
Շնորհիւ և ողորմութ̃ն ԱՅ ես Սարգիս Ծ-
իլենց [2]) բաժբարս [3]) Թողի զարջուզձո [4]) Մե̃ Գրի-
գորո [5]) զբաժն մեծ և զփոքր վ̃ն հանգատ-
եան պատրոնին մերոյ Շահնշահի և ա̃մա-
տուր զավակաց Զաքարիայի և եղբարց
նորայ երկարկենդանութե. եթէ ոք զ-
յիշատակս խափանէ նզով եղիցի
յամենակալէն ԱՅ. հաստատուն
պահողք աւրհ-
նին յԱՅ: V. Pl. XXXVIII.

1) Je trouve très probable que c'est l'ancienne «porte de Dzaghcots,» dont parle Matth. d'Ed. § LVIII, la seule par laquelle on pût sortir en franchissant l'Akhourian, coulant au voisinage; car sur le ravin du Rhah ou de l'Aladja-Tchaï, Dzaghcotsa-Tzor, on ne connaît pas de chemin de sortie, surtout pour une armée.

2) Sarg. Ծիմենց.

3) բաժբաս.

4) S. զարջուառձս; ni cette lecture ni celle que fournit la copie de M. Kästner ne sont satisfaisantes; d'ailleurs le mot manque dans les dictionnaires, et la chose qu'il exprime n'est pas connue. Comme il s'agit bien certainement d'un impôt, je voudrais lire quelque chose comme զարջառ վճիռ «le droit sur les bestiaux.»

5) S. Գրիգորի.

*

«En 769 — 1320, par la grâce et la miséricorde de Dieu, moi Sargis Dzilents, ou Dziments, préposé à la douane, j'ai abandonné à Sourb-Grigor *le droit sur les bestiaux*, la douane grande et la petite, pour le repos de mon maître Chahanchah, et pour la longévité de ses fils, donnés de Dieu, Zakaria et ses frères. Celui qui met obstacle à ce mien souvenir soit maudit du Dieu Toutpuissant; ceux qui l'observent fermement sont bénis de Dieu.»

La localité où se trouve l'inscription coïncide bien avec le nom de Sourb-Grigor, donné par M. Mouravief au petit monastère situé au voisinage. Quant à Chahanchah III, prince géorgien de l'illustre famille Mkhargrdzélidzé (Dolgorouki), à son fils Zakaria IV, l'aîné sans doute, et aux frères de celui-ci, v. la Généalogie de la famille, Addit. et éclairciss. à l'Hist. de Géorgie, p. 362, qui doit-être ici rectifiée.

Enfin la date 1320 est encore remarquable, comme étant celle de la mort de Chahanchah, infrà, Pl. LI, et comme immédiatement postérieure à l'année 1319, où arriva, dit-on, le fameux tremblement qui causa l'abandon d'Ani.

Pl. IV. Château de plaisance ou monastère sur l'Arpa-Tchaï, non loin du pont.[1])

— C'est le «Petit monastère,» N° 13 de M. Abich, «l'Eglise sépulcrale,» Pl. 23 de M. Texier, qui en donne le Plan, et qui en loue extrêmement l'architecture, p. 150 de son texte, où il dit que cet édifice réunit, par un tour de force, le cône, le cylindre et la sphère.

En effet le corps de l'église est formé, sur le Plan de ce voyageur, de six hémicycles, au lieu des quatre de M. Kästner, surmontés de petits toits coniques, qui se rattachent au corps de la coupole, ronde et terminée par un cône aigu. Il y a aussi un petit porche. En Géorgie, l'église de Bodchorma, dans le Cakheth, circulaire, mais formée de 12 hémicycles, et construite ou restaurée par Eréclé II, rappelle celle de notre Planche; v. mon 1^{er}Rapp., p. 85.

Il me paraît bien que ce soi-disant château de plaisance est le monastère de femmes, sous le nom de S.-Grégoire, dont il est question au N. précédent, d'après M. Mouravief, et qui, suivant ce voyageur, avait, outre ses cellules creusées dans le roc, une galerie couverte, allant à la rivière (Груз. и Арм., II, 265, 275), cette dernière répondant au «large escalier voûté,» N. 29 du Plan de M. Abich. Le voyageur ajoute, sans doute d'après l'indication de son cicérone, que cette église fut construite en l'année 1000, par le roi Gagic 1er, pour servir de sépulture à sa famille: je regrette de dire qu'aucun témoignage ancien ne confirme une telle opinion[2]). Un peu plus loin, à l'entrée d'une profonde caverne, que le peuple prétend être sans fonds, s'élève, toujours au dire de M. Mouravief, une église que nos Plans n'indiquent pas.

---

1) Cette notice, comme toutes celles placées par nous au commencement de chaque explication, est traduite de l'allemand, de M. Kästner.

2) Il sera question plus bas d'une église de Sourb-Grigor, qui fut en effet construite en l'an 1000, sur le modèle de l'une de celles de Vagarchabad, alors écroulée.

Je possède 7 petites inscriptions arméniennes, recueillies par M. Kästner, dont 3 sur les murs d'une maison au bord de l'eau, 3 sur la porte, au bas et sur l'escalier d'une tour, enfin une sur la pierre tumulaire d'un enfant: toutes sur différents édifices du monastère fortifié, au bord de l'Arpa-Tchaï, dont il est question ici. Ce sont de misérables *graffiti*, dont il est à-peine possible de tirer quelque chose. 1) On y lit le nom d'un Hovhannès, Scrétsi, fils de Chad (Chadaordi), en 759 — 1310. 2) Dans une seconde, on lit le nom Hovann; 3, 4, 5), sur la tour, sont entièrement indéchiffrables; 6) celle-ci offre la date 705 — 1256, et une seule ligne, illisible. 7) «Ceci est le lieu de repos de . . . . . dites un Miserere;» le reste est tellement fruste qu'on ne peut en tirer aucun parti. V. Pl. III.

Pl. VI. Église Grecque, sur la rive de l'Arpa-Tchaï, vers l'E.

— C'est évidemment «l'Eglise près de la rivière, ou église Grecque, à laquelle sont consacrées les Pl. 21, 22, 24, de M. Texier, qui la présente restaurée, et qui dans son texte, p. 98, 115, 149, dit qu'elle paraît avoir été consacrée au rit grec, parce qu'on remarque devant l'entrée le vestibule ou porche, qui ne manque jamais dans les églises de cette communion. P. 149, il ajoute qu'on n'y voit pas de symptôme d'art gothique, qu'au contraire tout s'y rapproche du style byzantin; que la coupole est sur pendentifs; qu'elle a deux stalles latérales ou scévophylacium (sacristie); que le porche est peut-être moderne, pour remplacer l'exonarthex, et que le plein-cintre y domine. V. Pl. IV [1]).

M. Texier la regarde comme l'édifice le mieux conservé d'Ani, et la croit antérieure d'un siècle à la cathédrale. Les peintures y sont nombreuses; on y voit traités divers sujets, comme l'entrée de J.-C. à Jérusalem, et les 12 apôtres, avec leurs noms en arménien. Une petite chapelle y est attenante.

La dernière circonstance me fait croire que c'est bien l'édifice N. 4 du Plan de M. Abich «Église de la Sainte-Vierge,» auprès duquel, au N. 31, est «l'entrée dans des galeries dites ville souterraine.»

Suivant la même direction que notre dessinateur, M. Mouravief, Груз. и Арм. II, 276, voit ici une magnifique église, sur la porte de laquelle on distingue la figure du Sauveur, la descente de croix, la S^{e}-Vierge debout devant un homme endormi. Plus loin, sur une arcade extérieure, des figures de femmes nues, entrelacées de serpents. L'intérieur de l'église et les peintures sont conformes aux règles de l'église grecque. Outre N.-D. de Blaquernes et le Sauveur donnant la communion aux apôtres, on y voit les figures de S. Nicolas, des SS. Léonce et Aristakès, fils de S. Grégoire-l'Illuminateur, avec leurs noms en grec et en géorgien, pas un seul en langue arménienne: peut-être le guide qui a donné ce renseignement à M. Texier aura-t-il fait confusion. Une inscription arménienne, de l'an 700 — 1251, continue M. Mouravief, fait connaître le fondateur du monument, l'atabek-spasalar Chahinchah: il est donc de l'époque géorgienne.

1) Je dois ici relever une imperfection du dessin reproduit sur notre Planche: les quatrième et septième fausses arcades de la façade du S. sont en réalité des niches du genre de celles que l'on verra sur la façade de la Cathédrale, Pl. VIII, et du Palais des Pahlavides, Pl. XIX. Elles auraient donc dû être traitées dans ce sens.

Or, même en admettant avec M. Mouravief que l'église dont il s'agit a été construite par Ivané, converti à la religion grecque[1]), sous l'invocation de N.-D. et au nom de son neveu Chahanchah, fils de Zakaria, la date 1251 serait fausse; car Ivané † en 1227 ou 1229, et sa conversion date au moins de 25 ans avant cela; quant aux raisons artistiques qui font regarder l'église Grecque comme antérieure d'un siècle à la cathédrale, je n'ai pas à les apprécier ni discuter, je constate seulement la contradiction. Enfin la source où M. Mouravief a puisé sa date de 1251, ainsi que l'insription qui la contient, nous sont inconnues.

Voici, du reste, dans leur ordre chronologique, les seules inscriptions de cette église fournies, les deux premières par les seules copies de M. Kästner, et l'autre par le P. Sargis, p. 8.

1) Du côté S. de l'église Grecque, texte de 24 lignes, qui paraît, d'après la copie, être dans un triste état, car je ne puis assurer si la date placée au commencement, est 664 ou 670 = 1215 ou 1221, et je n'y puis saisir que ce membre de phrase caractéristique de l'époque: «. . . (longé) vité de nos familles, de Chahanchah et des fils. . .,» ainsi que le nom du «Couvent de S.-Grégoire.» En outre sont mentionnés par lambeaux les présents en or et en argent faits à l'église, les domaines, les reliques des saints et une parcelle de la S^e^-croix, et à la fin les malédictions contre ceux qui voudraient spolier le saint lieu.

Si l'une des dates placées au commencement est vraie, l'inscription pourrait être d'Ivané, frère de Zakaria, au nom de son neveu et de ses fils.

2) Une autre inscription, du même côté, également en 25 lignes et dans le plus pitoyable état d'altération, ne porte pas l'ombre d'une date. A la troisième ligne je lis très bien le nom du «chef des adjudants Zakaria et le fils. . . . .;» puis la mention de cadeaux faits à l'église, en utensiles, en vêtements sacerdotaux, en domaines. . . . ., et à la fin les formules ordinaires de malédictions et de bénédictions; mais tout cela est trop imparfait pour permettre de hazarder la moindre conjecture.

Là même M. Kästner a copié une inscription en quatre lignes, grecque d'abord, dont les 20 premières lettres m'échappent, mais la suite contient le verset du Psaume XXVI: Κε ηγαπησα ευπρεπηαν οικου σου και τοπον σκηνωματος δοξης σου; puis cette courte phrase géorgienne: ႤႱႤ : ႡႿႱ : ႳႴႤ : ႧႱ : ႣႨ : ႫႠႰႧႠႪႬႨ : ႸႤႥႣႤႬ : ႠႫႠႱ : «Ceci est le portique du Seigneur, où entrent les justes.»

Tout ceci paraît confirmer les assertions de M. Mouravief sur l'origine géorgienne du monument, mais les dates offrent des difficultés, que la lecture complète des inscriptions aiderait probablement à résoudre.

Enfin, telle est la teneur de l'inscription du P. Sargis, tracée «sur le mur du couvent situé au bord de l'Akhourian» et également copié par M. Kästner «sur le mur oriental de l'église Grecque:»

---

1) Hist. de Gé. p. 450.

ԹՎ. ՉԾԹ.[1]
Աթաբագի[2] ամիրսպասալար
Շահնշահի մծիղնաւպարտ ու-
խուցէս[3] Մաթէս և իմ կենակից Աթենի[4]
և իմ եղբէր[5] Մարկոս յայս ժամս որ
պարոն ողորմեցաւ զվանքս մեզ երես
նա զբարերաշտ[6] Տիգրան ջուր ետ բերել
՚ի վանքս[7] որ յանտէրութենէ խաղտեալ էր
ու[8] կորեալ մեք վն արևշատութեան պար-
ոն[9] Շահնշահի և խուանդծին և իւրեանց[10]
որդուն Զաքարի և վն մեր հոգւոյ յիշ-
ատակ բերաք զջուրս և հաստատեցաք.
յիշեցէք ՚ի Քս. V. Pl. XXXIX.

«En 759 — 1310[11]), moi Mathé, chef des secrétaires de l'atabek amir-spasalar Chahanchah, et ma compagne Athéni, ainsi que mon frère Marcos, lorsque notre maître eut la bonté de nous donner ce couvent et chargea le pieux Tigran d'y amener l'eau manquant dans les *canaux* ruinés par suite de l'anarchie, nous, pour la longévité de Chahanchah, de Khovandz (son épouse) et de leur fils Zakar, et en souvenir de notre âme, nous avons amené l'eau et en avons assuré la jouissance. Souvenez-vous de nous près du Christ.»

— Il s'agit donc ici, comme au N° III, sup., de Chahanchah III, de sa femme et de son fils, dont les noms ne nous sont connus que par ces inscriptions, ainsi que par une autre qu'on verra Pl. LI, du Palais aux croix (de l'église du St.-Apôtre, suivant l'indication, que je crois fautive, du P. Sargis, t. II, p. 10). Dans mon IIIe Rapp. p. 102, j'ai nommé Khovandzé femme de Chahanchah 1er, parce que la date manque à la belle copie estampée par M. Abich. Mais cette erreur n'a pas été répétée dans les Add. et écl., p. 362. Toutefois je dois avouer que c'est principalement à cause de la date reculée de la mort de ce personnage, l'an 1320, que je le regarde comme le fils d'Aghbougha et non comme le fils

---

1) S. ՉԾԹ.
2) S. Աթաբէկ.
3) S. մծիղնոբար սալթխուցէս. «Le secrétaire et intendant.»
4) S. Թէնի.
5) S. եղբայր.
6) S. վակ բարեբաշտ.
7) Ces deux mots sont indéchiffrables sur la copie de M. Kästner.
8) S. և.
9) S. omet ce mot.
10) S. իւրոյ.
11) Le P. Sargis lit: en 459 — 1010.

d'Ivané II. Zakaria III, fils de Chahanchah 1er, † ainsi que son père en 1261, Hist. de Gé. p. 568; Chahanchah II, fils d'Ivané II, paraît dans l'histoire jusqu'en 1299, ibid. p. 414; mais son épouse, son fils et la date de sa mort ne sont jamais mentionnés; seulement au couvent de Kober se voit une inscription, au nom de Mkhargrdzel, fils de Chahanchah, moine sous le nom de Giorgi, en 1295, VIe Rapp. p. 139; or ce fils de Chahanchah II était marié à une princesse Wanané: ce n'était donc pas l'époux de Khovandzé et le père de Zakaria. Enfin on trouve un Chanché ou Chahanchah et Zakaria nommés en 1315, Hist. de Gé. p. 642, sans aucune qualification. La question à résoudre est celle-ci: sont-ce les fils et petit-fils d'Ivané II ou d'Aghbougha II? Je tiens pour la seconde solution.

M. Texier, Pl. 21, N. III, donne la figure d'une croix sculptée dans cette église, d'après une inscription en mauvais caractères cursifs, par un certain Hovhan, fils de.... Ivané. Il croit l'une et l'autre très anciennes, p. 149, et la pierre même sépulcrale. C'est tout simplement une croix de souvenir, d'un dessin assez original, qui n'a rien de classique, et les caractères, par leur peu de régularité, me paraissent bien plutôt déceler la main d'un artiste de la décadence d'Ani.

Pl. XIII. Deux tours à l'E. d'Ani, dont l'une porte la trace de l'inscription reproduite au N° suivant.

— Ce sont les deux tours les plus au S. E. de la muraille qui, en cet endroit, d'après le Plan de M. Texier, est protégée par le ravin d'une petite rivière. Cette partie de l'enceinte est bien reconnaissable, parce que la courtine entre les deux tours est ornée d'une croix formée de pierres noires artistement disposées, qui se retrouve dans la vue générale des murailles, notre Pl. XXVIII. D'ailleurs on aperçoit dans le coin au S. l'église en Icosagone N° 6 du Plan de M. Abich, qui sera décrite au N° XIX de l'Album; v. notre Pl. V.

Pl. XIV. Inscription très haut placée, près d'une croix noire, sur la tour N° 2; — manque chez le P. Sargis.

Ի ՈԾԵ ԹՎ շնորհիւն
Քի ես ման(դա)տոր թախ-
ուցէս ամիր սպասալար
Շահնշահ Զաքարիա շ-
ինեցի զարձանս և զպ-
արիսպս վն յիշատա-
կի իմ և ծնողաց մերոց. V. la Pl. XL.

«En 655 — 1206, moi le chef des adjudants et amir-spasalar Chahanchah-Zakaria, j'ai construit cette tour et muraille, en souvenir de moi et de mes parents.»

— Cette inscription montre exactement l'endroit de la muraille d'Ani construit ou *reconstruit* par le généralissime Zakaré, au temps de la reine Thamar, lorsqu'il eut pris possession de la ville; serait-ce celle dont on voit le cadre et les traces sur l'une des deux tours de la Pl. V. de notre Atlas?

Si nous avions des détails positifs, nous saurions également où se trouvait la pierre aujourd'hui déposée au Musée asiatique, où le même personnage nous apprend qu'en cette même année 1206 il a fait construire par l'architecte Djoundic «la porte des Tours-Noires [1]).» Comme M. Kästner ne signale rien de semblable, j'en suis réduit à supposer que cette porte est celle du double mur, destinée à masquer la vraie porte du mur intérieur immédiatement après les deux tours du N° précédent; car les tours formant cette double porte sont représentées sur la Pl. LXVII de M. Kästner, la XXVIIIe de notre Atlas, comme composées d'assises alternativement blanches et noires.

Pl. XVI. Porte de la ville, au N. (des tours précédentes), par où l'on aperçoit l'église de St.-Pierre, dans l'intérieur d'Ani.

— Cette porte est au N. des tours de notre Pl. V. mais en réalité c'est la plus méridionale du mur intérieur. La grosse tour à gauche est ornée de deux croix sculptées au-dessus d'une inscription, que je crois être celle, extrêmement maltraitée et fruste, copiée par M. Kästner, sur la tour N° 3, en 7 courtes lignes, dont on ne peut reconnaître que la date 653 — 1204, sans aucun nom propre, si ce n'est «moi Sar (gis),» à la 9e ligne. V. Pl. VI.

Pl. XVII. Sur la tour de la porte, au N., on lit cette inscription, tracée à gauche d'une croix cantonnée par en bas de 4 petites croix, placées 2 et 2, en hauteur; cf. Sargis, p. 15.

Թվին ՈԿԴ կամաւք ողորմածին [2]) Քի՜ ի պե-
տութեան մանդատոր Թախուցես [3]) ամիր սպա-
սալար Շահնշահ Զաքարիաի որդոյն Շահ-
նշահ Սարգսի ես Սարգիս որդի Սամուէլի [4])
ծառայ Քի՜ յհալալ վաստակոց իմոց [5]) շինեցա զ-
արձանս այս [6]) յիշատակ ինձ և ծնողաց և զաւակ-
աց մերոց. որք կարդայք յիշեցէք զմեզ ի Քս
զՍարգիս յիշեցէք. V. Pl. XLI.

«En 664 — 1215, par la volonté du Christ miséricordieux, sous le commandement du chef des adjudants et amir-spasalar Zakaré-Chahanchah, fils de Sargis-Chahanchah, moi Sargis, fils de Samouel et serviteur du Christ, j'ai construit cette tour *du fruit* de mes travaux légitimes, en souvenir de moi, de mes parents et fils. Vous qui lisez ceci, souvenez-vous de moi auprès du Christ. Souvenez-vous de Sargis.»

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

1) V. 1er Rapp. p. 93; 3e Rapp. p. 96, E.
2) S. և ողորմածութբն.
3) S. մանդատուրթուխուցէս.
4) S. խամուէլի.
5) S. հալալ վաստակաւք իմօք.
6) S. omis; ի.

— C'est cette inscription, datée de même dans nos deux copies, combinée avec plusieurs autres et coïncidant avec une de celles de l'église Grecque, sup. N. VI, qui fait douter si le généralissime Zakaré mourut réellement en 1212 et même en 1214[1]); les témoignages à sujet sont si divers que je n'ose point résoudre la question, d'où dépend intimement celle de la mort de la reine Thamar, après son généralissime.

Je remarquerai ici: 1° la singulière orthographe du titre d'emploi de Zakaré, en géorgien მანდატორთა უხუცესი «le chef des mandators ou adjudants royaux,» que les Arméniens transcrivent, comme s'ils pouvaient en ignorer le sens, *Mandator-Thakhoutzès*, au lieu de Mandatortha khoutzési, ou oukhoutzési. 2° Quant au père de Zakaré, nulle autre part, que je sache, il ne lui est donné le titre de Chahanchah, conquis par son fils, au prix de grands exploits. Au reste, j'ai déjà eu bien des fois l'occasion de signaler de telles inexactitudes, rétroactives ou anticipées, dans les inscriptions de cette époque: c'était toujours une flatterie, s'adressant aux vivants ou aux morts.

Le P. Sargis donne, p. 14, une inscription tracée, suivant lui, sur l'arcade de la porte principale d'Ani, malheureusement sans date, et dont nous n'avons pas d'autre copie. Probablement elle occupe le centre du cadre qui se voit au-dessus de la porte, sur notre Pl. XXVII. En voici la traduction, qu'il ne reste aucun moyen de contrôler:

«Par la miséricorde du Verbe divin, immortel et aimant les hommes, et pour la longévité du roi des rois, Padichah-Edats[2]), désigné de Dieu, intelligent prince des princes, faisant prospérer le pays; sous la royauté en Géorgie de celui qui fut Khasindchou (?) de la métropole d'Ani; sous l'autorité des pieux seigneurs Grigor-Agha et Hohannès-Agha; sous l'évêque Ter Hohannès;

«Le Dieu miséricordieux nous délivre des calamités de cette ville! Elles ont fait naître dans le coeur de nos seigneurs. . . .[3]), la bonne pensée de rebâtir et restaurer notre ville, et de supprimer tous les impôts d'araba, de mulet, de fardeau, de . . . ., de . . .[4]), de ghaphtchioun et d'akhar-thamar.

Le titre Edats serait-il en quelque rapport avec celui de Edout ou Idiqout, que portait le roi des Ouïgours, d'après Rachid-eddin? v. Hist. de Gé. p. 489. Si au contraire Edats signifie «des Ed,» au génitif pluriel, ce serait donc un nom des Mongols; sur quoi je remarque que généralement les auteurs arméniens nomment les mongols *Thathars*; pourtant dans une des inscriptions d'Ani on trouve le mot *մուղալուէն*, qui paraît bien signifier *Mongol*, et sur des monnaies d'Alouch-Bek, publiées par M. Bartholomaeï, dans les Изв. археолог. общ. t. II, p. 237, on lit les mots الغ منقل, qui semblent avoir le sens de «Grand-Mongol.»

---

1) V. Bull. de l'Acad. t. I, p. 408; Add. et éclairciss. p. 275 et 276.

2) Եդաց.

3) La lacune est indiquée par le P. Sargis.

4) Թաղես . . . Հեծել. . . d'enterrement, de lamentation?

Je n'ai pas la prétention de tout expliquer ici, mais je conjecture que cette restauration de la ville par les deux seigneurs ici nommés pourrait bien faire allusion aux calamités causées par le tremblement de terre de 1319, sous Abou-Saïd Béhadour-Khan, au temps de Giorgi V, le Brillant, roi de Géorgie. Trois autres inscriptions, du palais des Pahlavides (Sargis, t. II, p. 10 et 11), et qui seront traduites ici plus tard, me paraissent se rapporter aux mêmes évènements, notamment celle qui est de l'an 769 — 1320.

A droite de la précédente inscription, le P. Sargis en mentionne une autre, commençant ainsi: «En 669 — 1220, par la grâce du Christ et sous le commandement du chef des adjudants. . . .» Rien de plus. Ce texte paraît être absolument le même, que celui que j'ai donné plus haut, mais complet, sous la date 664 — 1215, p. 17.

Pl. XIX. Église de S.-Pierre ou église Ronde, N. 6 de M. Abich «Église en Icosagone,» nommée dans les inscriptions et chez le P. Sargis «Sourb-Arhakial, le Saint-Apôtre.» Les fausses arcades à gauche de la porte d'entrée sont couvertes d'inscriptions. — L'église est extérieurement à deux étages et paraît de loin circulaire; mais en réalité l'étage inférieur présente huit fausses arcades et autant d'angles et se réunit par une demi-voûte au supérieur, offrant dix arcades, ce qui fait voir que cette partie est en effet icosagone, comme la qualifie M. Abich. Quant au nom de S.-Pierre, il correspond à celui de Sourb-Arhakial «le Saint-Apôtre,» que lui donne le P. Sargis, qui croit en rapporter les inscriptions, t. II, p. 9 — 12, au nombre de 9. V. notre Pl. VII.

C'est par suite d'une confusion qui sera expliquée plus bas, que le P. Sargis attribue ces 9 inscriptions à Sourb-Arhakial, tandis qu'elles sont tracées sur les murs du Palais aux croix. Celles qui appartiennent réellement à Sourb-Arhakial sont désignées justement dans les copies de M. Kästner comme se trouvant sur l'église de S.-Pierre ou tour ronde (eine Peters-Kirche oder die runden Thürme), v. mon 3ᵉ Rapp. p. 141; cette église, suivant le témoignage de M. Khanykof, est située au voisinage de la grande muraille, ainsi que le fait voir suffisamment notre Pl. V.

Les inscriptions que M. Kästner a recueillies sur l'église Ronde sont les suivantes:

Sur le mur du N.

Ի ՆՁԴ [1]) Թուականիս ես Ապլղարիպ մարզպանս ըստ [2])
հրովարտակ ի Սմբատա Շահնշահէ առ կայսերն
Յունացս ի դալ [3]) ի Կոստանդինուպոլիս շատ ջանիւ և
մեծածախ գանձիւ բերի մասն ի սրբո խաչէս [4]) և եկե_

1) S. ՆԺԴ.

2) մարզպան և; le mot qui finit cette première ligne est très douteux; la phrase réclame un verbe actif, comme «j'ai reçu.»

3) S. միխայլ; cette leçon est juste historiquement, mais non conforme à notre copie. D'autre part ի դալ n'est pas tout-à-fait régulier.

4) S. սրբոյ խաչէն.

ալ կատարեցի զտաճարս զայս և զնշանն լուսո կա-
նգնեցի ՚ի պսակ հարսին Քի̃ և եդի լուծ սպասաւորաց եկեղ-
եցոյս զկիւրակէն[1]) աւուրն գիշերապաշտաւն առնել մինչև
՚ի գալուստ Քի̃ . և քահանայ որ մեռանի ՚ի սբ̃ Փրկչիս խ մի կալ-
ցեն յեկեղեցիքդ[2]). և եթէ ոք ՚ի քահանայից եկեղեցոյս և
յիմ սպասուց կամ ՚ի գրենոց[3]) ափշտակէ կամ ծախելով
կամ զինչ և իցէ պատճառանաւ[4]) և կամ զագահութեան
զհետ երթայ և զեկեղեցոյս մուտք խորեն և սբ̃ Փրկչէս ՚ի պետս ոչ ա-
նցուցանէ ՅԺԸ հայրապետաց նզովեալ եղիցի[5]). և որ զԳրիգոր երի-
ցու որդիքս յեկեղեցպանութենէ հանէ կրկին անիծից պարտական լիցի
իսկ կատարիչք գրիս[6]) աւրհնեալ լիցի . զԳէորգ գրիչս յիշեսջիք ՚ի Տր̃ ամէն.

«En 483 — 1034, moi le marzpan Apelgharip, étant allé à C.-P. suivant rescrit de Sembat-Chahanchah pour l'empereur des Grecs, avec beaucoup d'efforts et de grandes dépenses, j'ai obtenu une parcelle de la sainte croix. A mon retour, j'ai achevé cette église et dressé le signe de lumière, comme la couronne de la fiancée du Christ. J'ai aussi imposé aux clercs l'obligation de faire le service de nuit, le dimanche, jusqu'à la venue du Christ. Si un prêtre de Sourb-Phrkitch (l'église du Sauveur) vient à mourir, on fera pour lui une quarantaine *de prières* dans l'église.

«Si quelqu'un des prêtres enlève les vases ou livres *de ma donation*, s'il dépense ou, pour quelque raison que ce soit, ou se laissant aller à l'avarice, diminue les revenus de l'église ou les détourne au préjudice de Sourb-Phrkitch, qu'il soit maudit par les 318 pontifes. Celui qui privera les fils du prêtre Grigor de la garde de l'église, qu'il soit doublement anathématisé; mais ceux qui accomplissent cet écrit soient bénis! Souvenez vous auprès de Dieu de l'écrivain de ceci, Géorg. Amen.»

Je dois remarquer ici 1° que la date 414 — 965, donnée par le P. Sargis, II, 7, est impossible, d'abord parce qu'elle ne concorde pas avec le nom de l'empereur grec Mikhaïl, qu'il a inséré à la 3e ligne, par suite d'une lecture fausse dans ce cas, et tout au moins douteuse après rectification de la date; ensuite parce que la famille Pahlavide, à laquelle appartenait Apelgharib marzpan, ne fournit pas de personnage de ce nom en 965, mais bien dans les années de la date rectifiée; v. le Tableau général des Pahlavides, et les preuves à l'appui. Enfin en 965 il n'y avait pas de roi Sembat à Ani. Tout cela prouve que la date 414 — 965 est le résultat d'une confusion typographique des lettres numérales Ժ 10,

1) S. զկիւրակէին.
2) S. զեկեղեցիքդ.
3) S. գրենոյս.
4) S. . . . նօք.
5) S. լիցի.
6) S. գրի.

à 80, qui est très fréquente dans l'ouvrage du P. Sargis, ainsi que le prouvent les pièces justificatives de la Généalogie des Pahlavides.

2° Le P. Sargis donne la présente inscription comme appartenant à l'église de Sourb-Phrkhitch, ou du «Saint-Sauveur,» N° 2 du Plan de M. Abich, et la mention deux fois répétée de ce nom, dans notre texte, peut en effet faire craindre que l'indication de M. Kästner «sur le mur de l'église Ronde ou de St.-Pierre,» ne soit inexacte. Je n'ai aucun moyen de trancher cette question; je puis seulement dire que pareille mention d'une certaine église, dans les inscriptions tracées sur le mur d'une autre, se retrouvera plusieurs fois dans le cours de notre travail, notamment à Sourb-Grigor, Pl. XVIII, et dans le «Palais aux croix,» Pl. XIX — XXI. On comprend bien qu'un personnage prenant une disposition quelconque, dans un lieu, sur sa propriété, puisse y faire mention, si bon lui semble, d'un autre monument.

3° Quant aux règlements relatifs au clergé du St.-Sauveur, la suite nous fournira plusieurs exemples analogues à celui-ci.

Sur le mur méridional de la même église, M. Kästner a copié ce commencement d'inscription, qui manque chez le P. Sargis:

† ՆՂԹ. ի Հայրապետութեան տն Պետրոսի Հայոց կաթաղի-
կոսի և ի թագաւորութեան Սմբատա որդւո Գագկա Շահ-
նշահի ես Քրիստափոր ծառայ ԱԾ ապաւինեալ յոգնութի-
ւն Սբ Փրկչի ետու զիմ գանձագին զ(հայրենիք)․ . . . rien de plus.

«En 499 — 1050, sous le pontificat de Ter Pétros, cathalicos[1]) d'Arménie, et sous le règne de Gagic-Chahanchah, fils de Sembat, moi Christaphor, serviteur de Dieu, m'étant réfugié dans l'assistance de Sourb-Phrkitch, j'ai donné mon patrimoine, acheté de mes deniers . . . .»

— Les trois lettres numérales de la date ne laissant aucune doute sur l'exactitude de la copie, cette inscription est très remarquable, en ce qu'elle mentionne, comme la précédente, une autre église que celle où elle a été recueillie, et le règne de Gagic, alors prisonnier à C.-P., ce qui prouve que l'autorité grecque n'était pas encore bien affermie dans Ani. Je dois ajouter qu'il serait possible, sans que cela eût toutefois une grande influence sur le sens, de lire ՆՂ ԹՎ . .; «En 490 — 1041 . . .» seulement cette variante sauverait l'étrangeté de l'induction tirée de la mention du règne de Gagic. Du reste, aucun détail sur l'état de la pierre.

Enfin, sur le mur occidental de l'église Ronde, M. Kästner a encore copié une inscription, extrêmement fruste, en 6 longues lignes, qui paraît commencer ainsi: ի Թու-ՉԽ ես Մխիթար որդի Շիր . . . . «En 740 — 1291, moi Mkhithar, fils de Chir . . . . .»

1) Cette orthographe, au lieu de *catholicos*, se retrouvera deux fois dans une inscription de la Cathédrale; c'est aussi la forme donnée à ce titre dans tous les anciens documents géorgiens.

Je dis *paraît*, car le copiste a écrit en réalité ՉԻՍ, qui ne peut rien signifier comme nombre. Mkhithar donc offre une clochette et obtient une messe pour son âme. V. Pl. VII.

Pl. XXIII. La Cathédrale, vue par les faces méridionale et occidentale. A droite on aperçoit une petite ruine, que M. Texier, p. 98, croit être celle d'un baptistère [1]), et entre les deux l'église de la Ste.-Vierge, Plan de M. Abich, N° 1, 3. Le savant professeur, dans une lettre insérée au Bull. Hist.-Philol. t. II, p. 371, dit que la parfaite régularité de la distribution intérieure du vaisseau de la Cathédrale l'engage à la nommer «Eglise de la croix ou plutôt «en croix,» et que l'on trouve dans son portail, orné de mosaïque, le plein-cintre byzantin, qu'on y voit aussi des traces du goût arabe et des colonnes gothiques, le tout formant un ensemble harmonieux.

M. Texier, Pl. 17, donne une vue restaurée, prise du chevet et embrassant les façades E. et S. Les Pl. 18 — 20 de son 1er vol. sont consacrées aux détails. Dans l'explication des Planches, p. 148, il ajoute que le style byzantin, par la coupole et par la disposition de l'abside, avec ses deux sacristies latérales, et le gothique, par les colonnettes et les ogives, s'y réunissent comme dans une époque de transition. Si l'on prend la peine de comparer le Plan donné par M. Texier, Pl. 17, avec ceux des églises géorgiennes disséminées dans l'Atlas de mon Voyage, on verra qu'ils ont la plus grande analogie réciproque, notamment en ce qui concerne les deux petites sacristies, auprès du sanctuaire, qui ne sont pas nécessaires pour le rite arménien, et les colonnes accouplées. Au reste, la plupart de ces églises géorgiennes sont contemporaines de celle d'Ani, et datent du XIe s.

Encore d'après M. Texier, la longueur de la Cathédrale est de 32 mètres et la largeur de 20, soit 97 pieds anglais sur $65\frac{1}{2}$, à-peine les dimensions d'une église de village en France: ce qui ne l'empêche pas d'en admirer l'élégance, la solidité et les belles proportions; v. le texte, p. 111 — 115. A la p. 114, il dit que l'édifice fut construit en 469 de l'ère arménienne: c'est une légère erreur, pour 459 — 1010 de J.-C. Les inscriptions nous fourniront des renseignements plus précis.

A l'égard du vocable sous lequel cette église était consacrée, je n'ai pas trouvé d'autre indication que celle donnée par M. Khanykof, qu'elle était dédiée à la Sainte-Vierge, et que pour cette raison, suivant l'auteur du Nigaristan, Ahmed ben-Mohammed el-Gassari, le nom d'Ani était «Résidence de Marie, Qalah-Miriam;» v. IIIe Rapp. p. 149. Il est étonnant de ne rien rencontrer à ce sujet chez les auteurs arméniens. V. Pl. VIII.

Pl. XXIV. Intérieur de la cathédrale, sanctuaire. V. notre Pl. IX.

Pl. XXV. A gauche d'un cadran solaire, tracé sur le mur méridional de la cathédrale, où se lisent les nombres Ա — ԺԲ ou 1 — 12, se trouve l'inscription que le P. Sargis a publiée p. 5, et que j'ai déjà traduite et discutée dans le Bulletin de l'Académie, t.

---

1) Le peu qui reste de cet édifice, qui paraît pourtant avoir eu de grandes proportions, ne laisse guère deviner quelle en était la destination. Toutefois, ne serait-ce pas un clocher, du genre de celui que l'on voit auprès de l'église géorgienne de Zarzma, IIe Rapp. p. 132, et en avant de la jolie église byzantine de Zougdid, VIIe Rapp. p. 24? C'est l'opinion de M. Texier, p. 148, et il croit que ce clocher a été détruit par les Turks.

I, p. 400. J'en ai une bonne copie, faite par M. Kästner, en 21 grandes lignes, et de plus, ici même les 8 premières lignes de cette inscription, mises au net en très beaux caractères. En outre, après l'impression de ma note sur quelques inscriptions d'Ani, le R. P. Alichan, de Saint-Lazare, Venise, a bien voulu me communiquer une excellente copie et ses réflexions sur le contenu de ce texte.

Ի ՆԾԹ [1]) հայոց † ՄԺԹ ը Հոռոմոց Շ․ [2]) ամի ՂԲ [3])
† ի ժամանակս Ա̃ծապատիւ և հոգևոր տ̃ն Սարգ-
սի Հայոց կաթողիկոսի [4]) և մեծափառ Թ̃գա-
ւորութեան Գագկա Հայոց և Վրաց շահնշահի
ես Կատրանիդէ Հայոց թագուհի դուստր Վասակա
Սիւնեաց թագաւորի յողորմութիւն Ա̃յ ապա-
ւինեցա և հրամանաւ առն իմո Գագկա Շահնշահի
շինեցի զս̃բ կաթողիկէս զոր էր հիմնադրեալ
մեծին Սմբատա և կանգնեցաք տուն Ա̃յ նորոգ
և կենդանի ծնունդ հոգևոր և արձան մշտ-
նջենաւոր զարդարեցի [5]) զարգիւք պատուակ-
անաւք նուէրք ինձ ի Ք̃ս և զարմից իմ և որդոց
Սմբատա Աբասա և Աշոտո ։ Հրամայեալ եմ ես տ̃ր Սարգիս
սպասաւորաց եկեղեցւոյս յետ ելից բա-
րեպաշտ թագուհոյս զվարդավառին յիս-
նեակ [6]) մոջ քառասնիւ կատարել անխափան
մինչև գալուստ Ք̃ի. եթէ ոք զարձանագր-
եալդ անփոյթ առնէ դատապարտեալ եղիցի ի Ք̃է
ի վէց ՌՆԼ․ և Գ ամաց Աղամա ի Ռ և ՐԺ ամի մար-
մնանալո Ա̃ն բանի - ՁՐԺ [7]) ամի հաւատալո ի Ք̃ս
Հայոց գրեցաւ յիշատակարանս ի ձեռն իմ բենէ [8])   V. Pl. XLII.

«En 459 des Arméniens (en 450, suivant le P. Sargis), † en 219 du comput des Grecs, en l'an 92 du cycle,

---

1) S. ի թվին Հայոց ՆԾ.
2) S. շրջանի?
3) S. omet ces 3 groupes.
4) S. կաթուղ . . . et plus bas, de même.
5) S. aj. և.
6) յիսնակին. Je n'ai pu déchiffrer ce passage qu'à l'aide du texte du P. Sargis.
7) S. omet cette date, dont la lettre médiale n'est pas nette sur la copie de M. Kästner.
8) S. բնիկ.

«† Au temps du seigneur spirituel, honoré de Dieu, Sargis, cathalicos d'Arménie, sous le glorieux règne de Gagic, Chahanchah[1]) d'Arménie et de Géorgie, moi Catranidé, reine d'Arménie et fille de Vasac, roi de Siounie, je me suis réfugiée dans la miséricorde divine et, par l'ordre de mon époux Gagic-Chahanchah, j'ai construit cette cathédrale, fondée précédemment par le grand Sembat; nous avons érigé la maison de Dieu, nouvelle et vivante, en signe de naissance spirituelle et de colonne perpétuelle, et je l'ai embellie d'ornements précieux[2]), offrande faite au Christ par moi et par ma race, à savoir par mes fils Sembat, Abas et Achot.

«J'ai ordonné, moi Ter Sargis, aux serviteurs de l'église de célébrer, sans opposition, jusqu'à la venue du Christ, après le trépas de la pieuse reine, une quarantaine *de messes*, lors de la cinquantaine (du jeûne) de la Transfiguration. Si quelqu'un néglige ce qui est écrit ici, qu'il soit condamné par le Christ.

«Ce souvenir a été écrit en 6433 depuis Adam, en 1012 de l'Incarnation du Verbe divin, en 718 depuis la conversion des Arméniens au Christ, par moi Béné.»

— Disons d'abord que tous les personnages mentionnés ici sont réellement contemporains; le catholicos arménien Sargis 1er a siégé 992 — 1019 de notre ère; Gagic-Chahanchah a regné en Arménie en 989 — 1020, et la reine Catranidé, fille de Vasac, prince ou roi de Siounie, était son épouse. Enfin la cathédrale avait été commencée par le roi Sembat-Tiéziéracal, père et prédécesseur de Gagic. Quant au prince Abas, fils de ce dernier, il n'est pas connu d'ailleurs.

Maintenant, au lieu de répéter ce que j'ai dit dans l'article du Bulletin cité plus haut, je vais donner la traduction d'une lettre du P. Léon Alichan, de Venise, que j'ai reçue après l'impression de ma notice, par l'entremise obligeante du P. Barnaba d'Isaïa; elle explique en peu de mots les difficultés du texte dont il s'agit.

19 Janvier 1860.

«Des deux lectures proposées de la date arménienne, ՆԾԹ 459 et ՆԾ 450, la première, 459 — 1009, 1010 de l'ère chrétienne, me semble préférable, et j'ai pour cela des arguments presque irréfragables. 1° la date 459 répond à 1012 de l'ère chrétienne[3]), qui se lit plus bas, et dont il convient de retrancher 3 ans, à cause de l'anticipation bien connue, que plusieurs admettent. 2° Si l'année de la construction était 450 — 1001, l'historien Asolic en aurait fait mention, comme il le fait à l'égard de l'église de Sourb-Grigor; mais comme il a terminé son récit en 1003 de J.-C., il ne pouvait mentionner ce qui re-

1) Les sept mots précédents ont malheureusement échappé au compositeur et à moi lors de l'impression de mon travail dans le Bulletin de l'Académie, t. I, p. 400.

2) Les plus beaux ornements de la Cathédrale étaient, au dire de Matth. d'Edesse, p. 124 de la trad. franç. une croix d'argent massif, de la hauteur d'un homme, placée au faîte de la coupole conique, et une lampe en crystal, de roche, sans doute, que le roi Sembat, père de Gagic 1er, suivant M. Dulaurier, avait fait apporter de l'Inde, Arm. anc. du P. Indjidj. p. 421. La croix fut enlevée par un des Turks d'Alparslan, et la lampe brisée en tombant, précipitée d'en haut par le même barbare.

3) I. e. la naissance de J.-C. 2 ans avant le commencement de l'ère chrétienne, suivant le système d'Eusèbe.

garde la Cathédrale. 3° Samouel d'Ani place la construction de cette église, c.-à-d. la fin du travail, en 1009 ou 1010 de J.-C. 4° 450 ne concorde pas, mais 459 concorde avec l'année 6433 d'Adam, donnée plus bas, ère dont l'initiale est l'an 5424 ou 5420 avant l'incarnation de J.-C.

«Quant aux deux autres nombres, ils ne concordent pas, à savoir la date de la conversion des Arméniens en 718, car l'initiale de ce calcul serait l'an 292 ou 291 de l'ère chrétienne: ce qui est inexact, au lieu de 302. Il faudrait retrancher 10, ce qui serait juste (j'en demande pardon au P. N. Nersès[1]); car le vartabied Carapiet, qui a copié l'inscription et l'a publiée dans le journal Haïastan, à Constantinople, en 1848, lit seulement ՉԸ 708, qui s'accorde avec 459 et 1012.

«Il reste maintenant la date de l'ère des Horhoms, dont les nôtres font peu d'usage dans leurs mémentos. Je pense que ce comput est celui de Rome, après l'accomplissement du premier millénaire, qui recommença en 248 de J.-C., mais en étant coupé par des périodes de 532 ans; de telle sorte qu'en 780 a commencé une telle période. Les mémentos où est mentionné le comput des Horhoms sont d'accord sur ce point; mais notre inscription donnant 219 (si le chiffre est certain), ne concorde pas et diffère de 10 ans (248 + 532 + 219 = 999). Quant aux caractères énigmatiques, à la fin de la 1re ligne, je renonce à les expliquer[2].»

Pour me résumer, la Cathédrale a été achevée en 459 de l'ère arménienne, 1010 de l'ère chrétienne vulgaire, 1012 de l'ère de la naissance de J. C. Les années 219 du comput romain, 92 du cycle, 718 de la conversion des Arméniens, 6433 depuis Adam, suivant le calcul de Jean Cozierhn, vivant au XIe s. (naissance de J. C. en 5420), ou ne coïncident pas avec les dates principales ou offrent de petites différences, qui ne satisfont pas entièrement la critique.

On remarquera, du reste, comme singularités, l'emploi de l'ère de l'incarnation dans un texte arménien authentique, dès les premières années du XIe s., et l'audace du titre «roi des rois d'Arménie et de Géorgie,» que prend le roi Gagic 1er. Enfin on sera également frappé de la coïncidence de l'an 780, le 533e du second millénaire de Rome, avec l'initiale du 13e cycle pascal géorgien, le 1er employé dans la chronologie de ce pays, où il est le fondement du Koroniconi, ainsi que de la date mondaine géorgienne de la naissance de J.-C. 5604, adoptée sur les monuments, dans les mémentos et dans les Annales. Toutes ces choses font de notre inscription un texte curieux au plus haut degré.

Je crois utile de mentionner ici quelques autres faits, se rapportant à la chronologie technique et à certains emplois qu'en ont faits les Grecs et les Arméniens.

On voit dans le bel ouvrage de M. Muralt: Essai de chronographie byzantine, p. 218,

1) La copie du P. Nersès, qui m'a été communiquée également, commence en effet par la date ՆԾ 450; quant à la publication du Vart. Carapiet, je n'en ai pas connaissance.

2) Je n'ai pas, moi-même, réussi à m'en rendre suffisamment compte, bien que je suppose qu'il s'agisse d'une de ces périodes de 95 ans, inventées par Théoph. d'Alexandrie, au IVe s.; Dannou, Et. hist. t. III. p. 357.

qu'en 562, 35e année de Justinien, tomba la fin du premier cycle pascal, *depuis la mort de J.-C.*, d'après le *Chronicon pascale*, et qu'un second cycle commença. Ainsi les chrétiens orientaux, en admettant l'exactitude du comput de 532 ans, inventé, rectifié et promulgué par des membres du clergé romain, l'appliquèrent, à leur manière, à un calcul commençant à la mort de J.-C. et plaçant la naissance du Sauveur deux ans avant l'ère chrétienne vulgaire. Ce système, abandonné plus tard, ne reparaît plus que dans la petite ère arménienne de Jean-Sarcavag, en 1084.

Un autre système se fait jour ensuite. Dans le même ouvrage, de M. Muralt, on voit p. 427 et 732, qu'en 6384, 24e année depuis l'avènement de l'empereur Michel, d'après Nestor, conséquemment en 876 de J.-C., arriva la fin d'un 12e cycle *depuis la création du monde*. Les éléments de ce nombre 6384 sont, d'après M. Muralt: 5500, naissance de J.-C.; 318, jusqu'à Constantin; 350 (lis 530), jusqu'à Théophile; 12 ans, de Théophile à Michel, et 24 du règne de ce dernier. Je crois, au contraire, que les éléments en sont: 5508, naiss. de J.-C., et 876 depuis lors, ce qui suppose un 11e cycle ayant commencé en 344, juste 96 ans après le premier millénaire de Rome; un 13e, terminé en 1408 et un 14e, celui qui se continue aujourd'hui dans le comput ecclésiastique russe, devant finir en 1940. C'est ainsi que les Grecs avaient fondé un cycle pascal, se rattachant à leur ère mondaine. Tandis qu'en sens inverse les Géorgiens, ayant fondé, 96 ans avant la fin du 12e cycle grec, leur 1er ou 13e cycle en 780, année combinée avec les 5508 de l'ère mondaine grecque, se sont vus forcés d'ajouter au cycle initial 96 ans, qui reculent la naissance de J.-C. en 5604 du monde. Nestor s'est appuyé sur la date reconnue pour vraie de la création du monde, et les Géorgiens en ont fait une artificielle, comme, du reste, Jules-Africain, Eusèbe, Panodore, St.-Maxime et d'autres, sans parler des Arméniens, l'avaient pratiqué avant eux. Le calcul de M. Muralt retarderait de 8 ans le commencement du cycle pascal russe courant aujourd'hui, et serait en opposition, non avec une théorie, mais avec un fait positif.

Une autre inscription, en 5 lignes, sur une arcade de la façade orientale (Sargis, ibid.), et dont M. Kästner a fait une copie, est ainsi conçue:

.Ի թվին ՈՁԴ[1]) Շնորհիւն Այ ես Զուհալս կար ... ցի[2]) որդի Գորիգկան միաբ-
անեցա մեծափառ սբ̃ կաթուղիկէիս և ետու Աւետարան Եսայի մարգարէ շրջառ և բուրվ-
առ և սպասաւորք սրբոց հաստատեցին մեզ 'ի տարին աւր մին պատարագ
'ի տօնի սբ̃ Ածածնին որչափ ես կենդանի եմ' իմ եղբաւր Վահրամայ և յ-
ետ մահուան իմոյ ինձ առնեն և կենակցին իմո տիկնոջն. կատարողն աւրհնեսցի.

«En 684 — 1225 par la grâce de Dieu, moi Zouhal, de Cars, fils de Gorig, m'étant affilié à la glorieuse et sainte cathédrale, je lui ai donné, un Evangile, un prophète Isaïe,

1) S. ՈԺԴ.
2) S. կարըցի.

une chappe et un encensoir, et les serviteurs des saints (les moines) m'ont assuré une messe annuelle, à la fête de la Mère de Dieu, pour mon frère Vahram tant que je serai vivant, pour moi et pour Tikin ma femme, après ma mort. Celui qui l'accomplit soit béni de Dieu!»

— Que la date soit juste, ou celle de 614 — 1165 d'après la copie du P. Sargis, le fait n'a que peu d'importance, puisqu'il s'agit de personnages obscurs. Quant à *l'affiliation*, elle se comprend de soi-même, et reviendra souvent dans nos inscriptions.

Suivant M. Kästner celle-ci se trouve à l'intérieur de l'église, sur le mur méridional.

Une troisième inscription, donnée par le P. Sargis, p. 5, a été copiée sur la muraille du côté de la porte du S. Il en existe aussi une copie de M. Kästner, en 7 lignes.

Ի Թվին ՈԿԲ՝ կամաւք ԱՅ ես Տիգրան ծառայ ՔԻ շինեցի հալալ ըն-
չիւք իմով զաստիճաններս մեծափառ սրբոյ կաթուղիկէիս
զոր բազում ամաց [1]) հետէ խարխալեալ էր և ետու նուէրք ի սբ
կաթուղիկէս զիմ գանձագին կուղպակն որ ի կատոնոց-
ին [2]) է ետու [3]) երկու տաւնական և սբ Գրիգոր մին [4]) և երկու
սկի արծաթիք աւագ խորանին և եդի լուծ ի վերա սպասա-
ւորացս որ [5]) մի տարին պատարագել յանուն իմ մինչև ի գալուստն ՔԻ ։

«En 662 — 1213, moi Tigran, serviteur du Christ, j'ai construit de mes deniers légitimes l'escalier de la glorieuse et sainte cathédrale, s'écroulant depuis nombre d'années: je lui ai offert en présent une boutique achetée à mes frais, à Cattnots; j'ai donné deux Livres de fêtes, dont l'un à Sourb-Grigor, et deux calices d'argent à la chapelle principale, en imposant aux clercs l'obligation de dire une messe annuelle en mon nom, jusqu'à la venue du Christ.»

— Tigran, personnage inconnu. Cattnots, localité inconnue d'ailleurs.

Sur une arcade de la face du N. le P. Sargis seul a copié et donne p. 6 une inscription datée 935 — 1486, où un certain Rhouben, fils de David et petit-fils de Hovan, s'étant affilié à la S^e^ et glorieuse cathédrale, lui fait présent d'un moulin à huile, acheté à ses frais . . . . . ., situé près de la villa (ապարանք) de Tigran, et arrangé de ses deniers. Le diacre, maître du couvent, et les serviteurs lui assurent, en récompense, cinq jours de messes annuelles. L'inscription se termine par l'imprécation et la bénédiction ordinaire.

— Le texte est trop corrompu pour que j'entreprenne de le restituer; mais je re-

1) S. բազմամաց.
2) Omis.
3) S. կանգնեցին.
4) S. մինմին.
5) Ne faut-il pas lire աւր մի, un jour?

marque la date, bien étrange, si elle est exacte, pour une ville soi-disant détruite au XIVe s.; et encore le titre de «diacre,» possesseur, maître du couvent *իշխեցող սորա սարկաւագ*. Faut-il lire: «Sarcavag» au lieu de *diacre?*

Pl. XXIX. Sur la face de l'O. à droite et à gauche de la porte, on lit deux inscriptions, formant chacune six longues lignes, et déjà publiées textuellement, celle de gauche dans l'Histoire d'Ani, par le P. Minas Bjechkian, p. 73, § 115, et dans mon IIIe Rapp., p. 93, l'autre dans mon IIIe Rapp., p. 94, et encore la première chez le P. Sargis, t. II, p. 7, le commencement de la seconde, ibid. p. 8. L'Académie en possède des empreintes obtenues par le procédé Millin. Elles sont séparées l'une de l'autre, d'après la copie de M. Kästner, dont il s'agit ici, par une lance, la pointe en bas, surmontée d'une tête de veau et portant deux serpents enroulés, dont les têtes s'en vont dans deux directions différentes, en forme de caducée.

Dans la première, Aron magistros, envoyé à Ani par l'empereur, à la fleur de sa jeunesse, dit qu'il en construisit les murs en gros blocs de pierre et y amena de l'eau, avec de grands efforts, pour l'usage de la garnison de la citadelle, et que par une bulle d'or de l'impératrice (Zoé, vers 1045), l'impôt dit thastakin, de huit litras, ainsi qu'un autre, de deux litras, payés par un fonctionnaire nommé mouthaïb (?), et celui sur les maisons, furent supprimés.

L'inscription de droite expose, qu'au temps de l'empereur Constantin Ducas (1059 — 1067), un certain Bagrat magistros, katapan d'orient, et d'autres fontionnaires arméniens, nommés par le gouvernement grec, obtinrent la suppression de plusieurs impôts là désignés.

On ne répète point ici ces deux pièces, parce qu'il n'a pu être recueilli de nouveaux renseignements, à l'égard du contenu, qui permettent de mieux les traduire et expliquer. V. Pl. VIII.

Au N. de la Cathédrale, N. 2, le Plan de M. Abich signale une église du Sauveur, avec porche, bâtie sur une butte, en forme de parallélogramme, par-dehors, mais disposée, à l'intérieur, en croix, formée par quatre demi-cercles. Le P. Sargis, p. 7, la nomme Sourb-Phrkitch «Saint-Sauveur,» et rapporte sous cette rubrique deux inscriptions, dont la première manque aux copies de M. Kästner, mais la seconde s'y trouve, comme étant tracée «sur le mur septentrional de l'église Ronde,» bien que l'église Sourb-Phrkitch y soit seule mentionnée. Suivant le P. Sargis, elle est en effet «sur la muraille du côté du S. de Sourb-Phrkitch.» En présence de ces indications contradictoires, je ne puis que constater le fait et mettre les textes sous les yeux des lecteurs.

Voici d'abord le premier, manquant à M. Kästner; il est tracé sur l'église de Sourb-Phrkitch, située tout au voisinage de la grande (*Հուպ ՚ի*) i. e. de la Cathédrale. En effet on voit sur le Plan que la butte ne peut être à une grande distance de la Cathédrale, vers le N.

«Dans les années du seigneur spirituel Ter Pétros, sous le règne de Sembat, fils de Gagic-Chahanchah, en 415 (ՙՆԺԵ lis. ՙՆՁԵ 485) — 1036, moi le marzpan Apelkharib,

fils du prince Grigor, petit-fils d'Apoughamr et frère de Vahram et de Vasac, j'ai construit, avec de grands travaux et des dépenses considérables, ce Sourb-Phrkitch, dans la métropole d'Ani; de mes deniers légitimes et à grands frais j'ai également construit trois boutiques, un moulin à huile et ma vigne d'Holtar. J'ai donné le tout à Sourb-Phrkitch, que j'ai embelli d'or, d'argent et de pierres précieuses; j'y ai ajouté un Evangile, un Livre de fêtes, je l'ai muni d'un nombre indéfini [1]) d'Anciens et de Nouveaux-Testaments, et j'ai dressé tout cela pour moi devant le Sauveur.

«Maintenant si quelqu'un, grand ou petit, fait opposition aux choses susdites, ou autres de mes offrandes, ou en opère la soustraction, qu'ils soient maudits par les 318 pontifes! [Après ma sortie de ce monde, j'ai obligé] les serviteurs de l'église à célébrer pour moi, sans opposition, *la messe* lors de la fête de la Transfiguration.»

— Avec la correction que je fais dans la date, car le P. Sargis a très souvent imprimé Ժ 10 pour Ձ 80, les personnages nommés ici, pour le synchronisme, ne laissent aucun doute. Quant à Apelkharib, à ses père et grand-père et à ses frères, ils sont bien connus; mais lui n'est mentionné que dans les inscriptions, ainsi que le fait voir le Tableau généalogique, avec ses pièces justificatives.

Le P. Minas, dans son Histoire d'Ani, § 114, décrit ainsi l'église de Sourb-Phrkitch, d'après les indications des PP. Khatchatour et Hovhan, qui avaient visité les ruines d'Ani en 1803, 27 ans avant l'impression de son livre: «En nous promenant dans la ville d'Ani, nous vîmes une église qui, par-dehors, était grande comme une cathédrale, bâtie sur un soubassement de 4 degrés, portant des inscriptions diverses sur chacune de ses 4 chapelles, dont nous rapportons une ici. A l'intérieur, elle avait 12 fenêtres et autant de chapelles, harmonieusement disposées.»

L'inscription rapportée par les deux Pères est justement celle que nous venons de traduire, avec la date ՆՁԵ 485, telle que je l'ai rectifiée; avec les variantes Հողեար *Hoghiar*, du nom de la vigne, նորոգեցի pour անորոշելի «J'en ai renouvelé les Anciens et Nouveaux-Testaments;» enfin avec omission des malédictions finales.

L'autre inscription, donnée par le P. Sargis, p. 7, je l'ai reportée à l'église Ronde, sup. Pl. XIX, de l'Album.

Pl. XXX. La mosquée, avec son minaret, Abich, N. 14, au bord d'un ravin. On aperçoit à droite quelques ruines, et entre celles-ci et le minaret un édifice, qui paraît être l'église Pl. XXXV de l'Album, dont il sera bientôt question. J'en possède un autre dessin réduit, fort joli, présentant le côté NO., qui précisément n'est pas visible ici, et sur lequel sont tracées les inscriptions en plusieurs langues, d'après M. Khanykof; cf. Bull. hist.-philol. t. X, p. 84. V. notre Pl. X.

Pl. XXXI, vue intérieure de la mosquée, avec colonnes romanes, arcs plein-cintre, trois nefs, d'un effet très harmonieux, qui rappelle l'intérieur de la mosquée de Cordoue; v.

---

1) անորոշեցի ne signifie rien, անորոշելի *indéfini* donne un sens peu satisfaisant.

aussi un petit dessin de la mosquée, sur la Pl. XXIV de l'Atlas de mon voyage. V. notre Pl. XI.

Pl. XXXII. Les cinq inscriptions de la mosquée du N° précédent, tracées du côté de l'O. C'est M. Khanykof qui, le premier, les a fait connaître, à la suite du IIIe Rapp. sur mon voyage, p. 137. Celle qui occupe la place la plus haute, le yarlikh d'Abou-Saïd, y a été publiée d'abord, d'après une copie incomplète, puis mentionnée de nouveau et analysée, en 1849, dans le Bull. Hist.-Philol. t. VI, p. 195, enfin le texte complet et la traduction, ibid. t. X, p. 83. Maintenant notre savant correspondant m'annonce qu'ayant eu l'occasion, en 1856, de se trouver à Ani en compagnie d'Osman-Agha, Turk lettré, membre de la commission de délimitation entre la Russie et la Turquie, ce personnage lui a communiqué quelques variantes, plus correctes, mais qui, hors une seule, ne modifient pas gravement le sens. Ceux qui ont copié et déchiffré de pareilles pièces applaudiront à la persévérance apportée par M. Khanykof au perfectionnement de son travail. [1])

«Dieu, qui embrasse dans son immensité ses esclaves!

Abou-Saïd Béhadour-Khan,

«Dans ce temps, où est l'ornement de la capitale de la souveraineté de la surface terrestre, le Sultan *de l'univers* [2])..., la grandeur du monde et de la religion; que son règne soit éternel!

«Yarligh.

«Comme depuis l'orient jusqu'à l'occident des mondes tout se trouve à l'ombre de sa clémence et de sa justice, que le Dieu tout-puissant exalte son pouvoir et ses commandements! Son autre ordre à nous est: les peuples qui se trouvent sous ses ordres ou se groupent autour du tribunal de son nom victorieux, ne peuvent faire ni peu ni beaucoup à aucun des êtres créés; ne peuvent percevoir aucun droit, en sus des tamghas et des impôts de douane; ne peuvent exiger d'aucun des êtres créés aucune autre chose, sous forme de qalân ou de pot-de-vin. Comme jadis, dans cette ville d'Ani et dans d'autres provinces du Gourdjistan, sous prétexte de qalân, de pots-de-vin et d'autres perceptions illoyales, on commettait de grandes violences, elle commença à se ruiner, et les habitants se dispersèrent; de même *les commandants* [3]) de la ville et de la province, à cause du qalân et du ....lig, abandonnèrent leurs biens meubles et immeubles et leurs maisons, et m'écrivirent tous: que le Dieu tout-puissant n'ôte pas l'ombre élevée de dessus nos têtes....»

Cette pièce, postérieure à l'année 1319, puisque Abou-Saïd y prend le titre de *Béhadour* «héros,» fait voir que la ville s'était dépeuplée précédemment, par suite des vexations de la part des chefs mongols, et est destinée à réparer les effets d'une mauvaise ad-

1) Trad. du yarligh. Bull. Hist.-Philol. t. IX, p. 83 avec les variantes.

2) Ici un léger changement.

3) Khetkhoudas. Il y a ici une correction essentielle à la sixième ligne, au lieu de *les congrégations*, mot qui avait été mal lu. Je laisse à mon collègue, M. Véliaminof-Zernof, qui s'est chargé du travail complet de la révision de ce texte, le soin d'en rendre un compte plus détaillé.

ministration. Quoiqu'elle occupe 10 lignes, elle n'est pas complète, l'espace ayant manqué pour l'entier développement de la pensée souveraine.

Au-dessous est tracé un fragment d'inscription coufique, plus ancienne, v. IIIe Rapp. p. 138, qui faisait autrefois le tour de la mosquée, et où se lit le nom de Manoutchar, fils de Chaour, premier émir d'Ani, en 1072; on ignore quel en était le contenu.

Enfin, plus bas et près de l'entrée, se voit une inscription persane, en relief, géorgienne et arménienne. La première, fruste: «En l'année 635 Hég. (comm. 23 août 1237), le pêcheur Zikéria, fils du défunt...» La seconde, en géorgien, à droite, sur deux lignes: «En l'année pascale 458, moi l'atabek Zakaria, j'ai confirmé ceci; v. IIIe Rapp. p. 139; Bull. Hist.-Philol. t. VI, p. 197, et la lecture définitive du texte géorgien, d'après une meilleure copie, Bull. Hist.-Philol. t. X, p. 82. Suivant mon opinion, comme l'année ecclésiastique géorgienne commence au 1er septembre, l'inscription trilingue pourrait être de la fin de l'an 1237. Quant à l'atabek Zakaria, c'est évidemment Zakaria III, petit-fils du grand Zakaria Mkhargrdzel, mais je dois dire qu'aucun passage des Annales ne lui attribue le titre d'atabek. La dernière, en arménien: «Ceux qui observent ceci fidèlement sont bénis de Dieu.»

Pl. XXXIII. Minaret octogone, isolé, au NE. de la mosquée précédente et, à ce qu'il semble, à une très faible distance; Abich, N. 15. Entre les deux minarets on a la vue du Burg ou Château et des édifices qui couronnent le sommet de la colline où il est construit, ainsi que de l'église située au bas, et dont la Pl. XXXV de l'Album offrira le dessin. M. Mouravief, Груз. и Арм. II, 280, pense que ce minaret a été construit sur l'emplacement d'un palais du roi Gagic 1er, le fondateur de la Cathédrale, et explique ainsi la position solitaire de ce monument: lors de la première occupation de la ville par les musulmans et par l'émir Manoutché ou Manoutchar, la croix avait disparu de la coupole de la Cathédrale, changée elle-même en mosquée. Quand David II, roi de Géorgie, prit Ani, en 1124, il rétablit l'église en son premier état et fit replacer la croix au pic de la coupole. Mais à l'époque de la seconde rentrée des musulmans, en 1126, sous Phadloun, fils de Chaour et petit-fils de Manoutché, il fut convenu que l'église resterait désormais au culte chrétien. Le minaret ne fut pas détruit, et l'autre partie de la convention fut respectée. Cette supposition n'a rien d'invraisemblable.

Sur une des faces du minaret, à une faible élévation au-dessus du sol, se lit l'inscription persane, signalée par M. Khanykof, à la suite de mon IIIe Rapp. p. 136, et mentionnée de nouveau dans le Bull. Hist.-Phil., t. VI p. 193. Elle est intéressante, et par le contenu, et par cette circonstance, qu'elle ajoute à la généalogie des Beni-Cheddad, possesseurs d'Ani, un nouveau personnage, Keï-Soultan, fils de Mahmoud, fils de Chaour, fils de Manoutchar. Elle défend de tenir marché de bestiaux devant ladite mosquée d'Abou-'l-Maamran[1]), en 595 de l'Hég. — 1188, 9 de J.-C. Plus bas, une inscription arménienne

1) Est-ce la Cathédrale qui avait été ainsi nommée par les musulmans? Cela contredirait l'assertion, qu'a-

promet la bénédiction divine à ceux qui observeront la défense. Cette pièce nous fait donc connaître, qu'à la fin du XIIe s. Ani subissait encore l'autorité d'un prince musulman, du moins en ce qui concernait les questions religieuses, et, comme plus tard l'inscription trilingue de 1237, déjà signalée, montre que le possesseur chrétien de la ville s'associait, par une bonne politique, à la mesure prescrite. V. Pl. XII.

Pl. XXXV. Eglise près du Château. Cette ruine est composée de deux parties, dont la première, sorte de narthex, est surmontée d'une coupole hémisphérique; l'autre, l'arrière, se termine par la coupole conique ordinaire des églises arméniennes, et est décorée à gauche, sans doute au N., d'une sorte de porche, qui doit avoir son répondant de l'autre côté, pour former la croix. Elle semblerait, par la position que lui assigne la légende du dessinateur, et par la direction où il s'avance, vers l'O., devoir être le N. 8 du Plan de M. Abich «Eglise magnifique, n'offrant qu'une masse de ruines.» En effet le dessin présente une belle ruine auprès de l'édifice même.

Je ne sais donc si c'est à ce monument que se rapportent ces paroles de M. Texier, p. 94, 95; «Au pied de la citadelle, sur une avance formée par des rochers, et dans une situation presque inabordable, s'élève un élégant édifice, d'une conservation parfaite, d'une forme originale et légère, et qui ressemble, par sa construction, en laves fines et d'un jaune doré, à ces poteries antiques, conservées dans les grottes, à l'abri des injures du temps.» V. Pl. XIII.

Pl. XXXVI. Salle dans le Château, avec vue du côté de l'O.

— Ici encore règne le plein-cintre byzantin, pour toutes les arcades de la porte et des niches; les pilastres sont formés d'une boule, supportant une colonne fine, engagée[1]). Deux belles colonnes torses se voient à droite et à gauche; deux des colonnes, à gauche de la salle, sont surmontées de têtes de diables[2]), à longues oreilles, les autres portent de simples rosaces.

La butte ornée de cette ruine est celle qui se voit à l'O. de la ville, sans nom particulier, sur le plan de M. Abich. M. Texier place ici le Château et, dans son texte, p. X, 95, le palais de Nouchirwan, suivant la tradition; c'est le Burg de M. Kästner. D'après M. Mouravief, t. II, p. 261, 281, il y avait sur ce plateau un palais des rois et des émirs, dont il ne reste que trois arcades, l'une desquelles est à deux étages. M. Khanykof partage la même opinion sur les ruines dont il s'agit.

M. Texier discute sérieusement, p. 100, la possibilité du fait que Nouchirwan, qui vivait au VIe s., ait résidé à Ani, et conclut avec justesse en disant que cette ville n'a

---

près 1126 cet édifice resta chrétien. Ne serait-ce pas plutôt l'autre mosquée, construite tout au voisinage, déjà sous le premier émir d'Ani?

1) Ce genre de colonnes se rencontre fréquemment dans les églises de l'ancien Samtzkhé, dessinées dans l'Atlas de mon voyage.

2) Le cloître de S.-Trophime, à Arles, ouvrage du XIIe s., présente des piliers formés de figures humaines, et sans doute cet usage architectonique s'était propagé en occident comme en orient. V. E. Charton, Hist. de France .... d'après les documents et les monuments, 1859, t. 1er, p. 296.

commencé à être florissante qu'au IXe s., après la destruction des Sassanides, qu'ainsi Nouchirwan n'est pour rien dans ce palais.

Il faut, du reste, qu'il y ait eu une forte méprise dans les renseignements qui lui ont été fournis, lors qu'il dit, p. IX, X et 95, qu'Ani a été pris et saccagé au XIVe s., et précisément en 1386 ou 1387, par Timour. C'est en 1236 que la ville a été prise par les Mongols de Dcharmaghan; à la fin du XIVe et à plus forte raison au XVe s., Ani ne subsistait plus comme ville qui pût être assiégée et prise, et par conséquent la population n'en a pu être exterminée par le farouche Tartare, comme il est dit là, p. 86. Le même auteur, p. 108, place la mort d'Houlagou en 1274, on sait cependant que ce prince régna 1256 — 1265.

La citadelle, dit M. Mouravief, s'élève sur une colline, au pied de laquelle l'Alaza et l'Arpa-Tchaï confondent leurs eaux et en défendent l'accès, protégé d'ailleurs par de doubles murailles. Bien que cette expression soit un peu poétique, cependant le Plan de M. Abich montre en effet, et le ravin de l'Aladja-Tchaï, garni d'une muraille solide, avec portes et bastions, se prolongeant jusqu'au Palais des Pahlavides, et au S. et à l'E. des rangées de murs embrassant les contours du ravin; enfin, au bas de la butte, entre l'Aladja et le mur d'enceinte, une porte fortifiée, N° 21 et 25. V. Pl. XIV.

Pl. XXXVII. Bas-relief sculpté sur une pierre rouge, dans une petite chambre, voisine de la salle précédente. V. notre Pl. XXXVII.

— Au milieu, une espèce d'arbre, en pierre, étendant ses rameaux dans deux directions. A droite, un cavalier coiffé d'une calotte, allant à gauche et perçant de sa lance un serpent à vigourenx replis. A gauche, un cavalier coiffé de même et allant à droite, frappe de sa lance un objet indistinct. Evidemment c'est une représentation de St. George et peut-être aussi de St. Théodore ou de St.-Démétrius. St. Démétrius, de Thessalonique, occupa le poste de proconsul en Grèce au temps de l'empereur Maximien, et convertit beaucoup de païens au christianisme. L'empereur étant venu célébrer des jeux publics à Thessalonique, un lutteur célèbre, qu'il avait amené avec lui, fut battu et tué par Nestor, un des auditeurs assidus de St.-Démétrius, après s'être entendu avec lui sur ce sujet, et Maximien, pour se venger, fit mettre le saint à mort, en 290 de J.-C. V. Universal lexicon (éd. 1734), t. VII, p. 497. Là le lutteur est nommé *Libeus*; mais dans la vie de St.-Nestor, ibid., t. XXIII, p. 1968, il est nommé *Lyaeus*, d'après le Ménologe grec, 26 octobre; cf. Минеи четыхъ, à cette date. Suivant une autre respectable autorité St. Démétrius souffrit le martyre en 305, dans la persécution et par les ordres de Maximien-Galère; Чтенія въ И. общ. древн. росс. годъ III-ій 1840, N° 6. p. 4, 5, suiv. art. signé Philarète.

De là il résulte que l'objet indistinct, frappé par le saint cavalier, doit être le géant Libée ou plutôt Lyée. Mon savant collègue M. Kunik m'assure que c'est toujours St. Démétrius que la légende grecque associe à St. George; j'en puis donner une nouvelle preuve, la réunion de ces deux saints sur un ouvrage d'origine géorgienne, décrit par moi dans le

VIe Rapp. sur mon Voyage, p. 73, dont on verra l'esquisse sur une des Pl. du présent Atlas. Cf. un bas-relief semblable, Mém. de l'Acad. VIe sér. t. IV, Pl. IV, N. 12.

Nous n'essaierons pas de fixer plus exactement que le dessinateur l'emplacement où se trouve ce bas-relief, si intéressant pour l'archéologie byzantine; quant à l'époque où il a pu être tracé, rien non plus ne nous aide à la préciser. On sait seulement que les représentations de St. George à cheval se rapportent toutes à des temps postérieurs, probablement à ceux voisins des croisades[1]). Il me semble que celle-ci doit avoir été exécutée sous les Bagratides et ne peut guère dépasser la limite qui a précédé la domination musulmane, i. e. l'année 1072.

Pl. XXXIX. La ville d'Ani, vue du château, en regardant vers le N. E. V. Pl. XV.

— Tout au bas, un ravin, contenant des habitations particulières et des demeures troglodytiques; au bord du ravin, une église ronde, — il me semble, celle en dodécagone N° 5 du Plan de M. Abich; sur la droite, la mosquée et les deux minarets. Plus loin la Cathédrale et Sourb-Arhakial, ou le St.-Pierre, l'église Ronde de M. Kästner. Dans le fond à l'E., une église; plus au N., celle dite du Berger. Entre ces deux églises et la ville, la ceinture des doubles murailles, se terminant au N. O. par le Palais des Pahlavides.

Pl. XL. Monastère, vu du fort.

— S'élevant sur un rocher solitaire, qui se détache vigoureusement sur les flancs de la profonde vallée où il est encaissé et baigné par un cours d'eau, l'Arpa-Tchaï, cet édifice est désigné sur le Plan de M. Abich, N° 9, comme «Eglise à moitié ruinée.» L'accès en était rendu difficile par quatre terrasses de roc vif et, à ce qu'il semble, par de grosses tours carrées et par un mur bastionné, fermant la gorge du sentier qui conduit au sommet; un bel escalier, taillé dans le roc, descendait jusqu'à la rivière.

Sur la porte du Monastère, situé près du château, M. Kästner a copié l'inscription, très fruste, en 15 courtes lignes, d'une croix, datée 673 — 1224, et qui fait foi que la croix a été érigée, ou plutôt sculptée sur les tombes d'un certain Kalakh .... et de sa femme Tikin[2]), tous deux complètement inconnus. V. Pl. XVI.

Pl. XLII. Porte fortifiée vers l'O., non loin de la «Vallée-Fleurie.»

— C'est, je crois, la porte et la fortification dont j'ai parlé plus haut, N° XXXVI de l'Album, au bas du château. «Vallée-Fleurie» est la traduction de l'arménien Dzaghcotsatzor, remplacé sur le Plan de M. Abich, ainsi que dans le texte de MM. Mouravief et Khanykof, par l'Alaza et l'Aladja-Tchaï. M. Kästner dit tenir d'un prêtre, venu pour visiter les antiquités d'Ani, que ce nom a été donné à la vallée par les habitants, depuis un temps immémorial. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le nom de la Porte de Dzaghcots

---

1) V. Kunik, О Русско-Византъ. монетахъ Ярослава I.... Спб. 1860, p. 122, n. 3; 126, 127, n. 20, 21.

2) Je sais bien que Tikin, en arménien, signifie seulement «la dame;» mais nous avons vu déjà précédemment, p. 26, un certain Zouhal parler de sa «compagne Tikin.» Là, évidemment ce mot est devenu nom propre: il peut en être de même ici.

ou du jardin fleuriste, à Ani, est en effet mentionné chez Math. d'Edesse, p. 69 de la traduction de M. Dulaurier, mais au voisinage de l'Akhourian. V. Pl. XVII.

Pl. XLIII. Inscription de la porte du fort, ou, comme s'exprime le P. Sargis, p. 13, «sur la porte du mur de la ville,» du côté de l'O., à gauche d'une belle croix sculptée. Une troisième indication porte: «Inscription de la porte occidentale du château d'Ani.» C'est, je pense, sur la fortification mentionnée au N. précédent, que se trouve cette courte et insignifiante inscription.

ՈՀԱ [1])
Կամաւ ԱՅ ես Սարգի-
ս Գէրանցիս շինեցի
զբուրջս ի հալալ վ-
աստակոց իմոց որ
քարդէք [2]) զիս յաղ-
աւթս յիշեցէք։

«En 671 — 1222, par la volonté de Dieu, moi Sargis Gérantsi, j'ai construit cette tour, du fruit de mes travaux légitimes. Vous qui lisez *ceci*, souvenez-vous de moi dans vos prières.»

— Il est bien entendu que la construction a été faite aux frais de notre Sargis, dont le surnom ethnique provient d'une racine inconnue.

Pl. XLIV. Ruine de chapelle, non loin de la Vallée-Fleurie, sur le bord de la rivière. M. Mouravief compte jusqu'à trois églises dans les environs de la citadelle, et d'ailleurs les N. 10 et 11 du Plan de M. Abich indiquent ici plusieurs ruines et substructions de petites chapelles. Celle-ci pourrait bien être au voisinage du Monastère, N. XL; en tout cas la position en est très pittoresque, et montre sur le bord de la rivière un édifice à coupole conique, d'un bel effet.

Pl. XLVI. Autre ruine d'église, plus considérable, avec vue de la rivière. On y voit une colonne surmontée d'un beau chapiteau, orné d'élégants enroulements; à droite, la Mosquée, avec son minaret; à gauche plusieurs édifices, qui me semblent être le Palais des Pahlavides et l'église de Sourb-Grigor.

Pl. XLVII. Saint guerrier à cheval, tourné à droite et décochant une flèche. Le dessinateur a trouvé cette peinture dans la Vallée-Fleurie, dans un creux de muraille couvert de plâtre poli. Elle a 3 archines de long et autant de large, et est accompagnée de l'inscription:

---

1) S. ՈԿԱ 661 — 1212.
2) S. Քարդայք.

*

Ք Ս͞Ա ողորմեա Շ͞ու-
ւշան աղախնո
քո ։

«Christ divin, aie pitié de Chouchan, ta servante.»

— Je conjecture que c'est un saint, parce que sa tête est ornée de l'auréole. Quant à Chouchan, ce pourrait être la princesse épouse de Grigor le Pahlavide, mentionnée dans plusieurs des inscriptions d'Ani; v. IIIe Rapp. p. 91. Précisément on va voir plus bas, église de Sourb-Grigor, une courte inscription où Grigor, époux de Chouchan, est mentionné avec la même simplicité. V. Pl. XXXV, N. 6.

Pl. XLVIII. Eglise sur la place où devait être le marché. On aperçoit à gauche, dans le lointain, le village turk d'Ani, celui qui est signalé au NO. du Plan de M. Texier, sous le nom d'Ani-le-Nouveau.» V. la Pl. XVIII.

— Par la place qu'occupe cette église, au bord d'un ravin, par les dix arcades visibles de la coupole, terminée en cône, on reconnaît «l'Eglise en Dodécagone, N. 5 du Plan de M. Abich; quant à la partie inférieure, sans angles indiqués, elle se réunit à la coupole par un toît à pente plate.

C'est-ici l'église de Sourb-Grigor, du P. Sargis, p. 12 et 13, signalée comme «Eglise du bazar,» dans les copies de M. Kästner, annotées de la main de M. Khanykof. C'est à cet édifice, achevé en l'an 1000[1]), que s'applique un beau passage de l'historien Asolic qui sera cité en entier dans l'Histoire d'Ani, sous le roi Gagic 1er, qui en fut le fondateur; v. aussi L. Indjidj., Arm. anc. p. 422.

Quant aux inscriptions, le P. Sargis donne d'abord une partie de celle qui est double, et que j'ai signalée dans mon IIIe Rapp. p. 91, d'après un estampage obtenu par M. Abich, où les traces des deux textes sont faciles à suivre. Elle est gravée sur la porte occidentale. *a*) La dame des dames Chouchan, épouse de Grigor Pahlavide, y fait don à Sourb-Grigor de la boutique de Mrovan. Elle a payé 80 dram ou pièces d'or à Sédaï et 50 à Mrovan. On lui doit 16 jours de messes. *b*) Même donation, sans les détails relatifs au prix payé.

Dans une autre inscription, dont le texte ne se prête pas à une restitution hazardée, Sargis ibid., le prince des princes Vahram donne à Sourb-Grigor, pour le rachat, mot-à-mot «pour la douane» de l'âme de son fils Apoughamr, deux boutiques qu'il a achetées, et obtient trois quarantaines *de messes* annuelles, à son intention[2]).

Quoique cette pièce ne soit pas datée, le Tableau généalogique des Pahlavides nous fait voir que Vahram est l'illustre général, l'adversaire du traître Sargis-Vest, qui mourut

---

1) V. plus bas l'Histoire d'Ani, § 26.

2) J'ai déjà publié ce texte dans mon IIIe Rapp. p. 91, d'après un estampage imparfait, que je désespère de mieux déchiffrer aujourd'hui.

en 1047; son fils Apoughamr, dont les historiens ne parlent pas, est le même dont le nom reparaît dans une inscription de l'an 480 — 1031, Sargis, p. 10, bien que la localité ne soit pas indiquée exactement. Au-dessus d'une fenêtre, de côté de l'E., un fragment d'inscription, copié par M. Kästner, contient simplement le nom de «Grigor, serviteur du christ.» Celle-ci a été copiée sur le mur:

Քն Ա՟Ծ յորժամ | գաս փառօք Հաւր |
ի Նորոգել զերկիր | ողորմեա Գրիգորո կա՟ |
Թուղ(իկոսի) ։

«Christ divin, quand tu viendras dans la gloire de ton Père, pour renouveler la terre, aie pitié de Grigor cathoughicos.»

Le P. Sargis, p. 8, mentionne encore une inscription assez longue, sur la face méridionale de Sourb-Arhakial, mais qui appartient à Sourb-Grigor. Elle est sans date et en très mauvais état, et serait très intéressante par les détails techniques qu'elle contient, mais, faute d'un texte plus correct, il est tout au plus permis d'essager de l'analyser. Un certain Sembat paraît faire présent de plusieurs domaines, entre autres la moitié de Caghghouts, la vallée de Dzrvigli-Tzor et la vigne d'Ochacan, à l'intention de la famille de Chahanchah, et prononce des imprécations contre le supérieur du couvent de Sourb-Grigor qui annullerait ses donations.

Je termine ce qui concerne Sourb-Grigor, par une belle inscription tracée sur le mur du N., et publiée par le P. Sargis, p. 13. M. Kästner n'a pu en copier que les quatre premières lignes, le reste étant caché par des décombres.

Ք ի ՆՁԹ Թուականիս ես Ապլղարիպ Հայոց մարզպան որդի Գրիգորո
Թոռն Ապուղամրի Հայոց իշխանաց Թէպէտ և անտես էի ի Հաւրէ
իմէ յաղագս 1) կրսերութեան այլ Հարկեցա ի ծնողական սիրոյն և
գ . . . Ռհիմոսեդաի 2) և շինեցի սենեակ բ զսբ Ստեփաննոսի և զսբ . . . .

«En 489 — 1040, Moi Apelgharib, marzpan d'Arménie, fils de Grigor et petit-fils d'Apoughamr, princes d'Arménie, quoique négligé par mon père, comme fils cadet, cependant, mû par la piété filiale, j'ai construit ce lieu de repos pour mon père Grigor, pour mon frère Hamzé et pour Hrhimosédaï, et deux cellules, de S. Etienne et de S. Grégoire . . . . (lacune).

«Les prêtres sont obligés, en entrant chaque vendredi dans le saint des saints, de célébrer une messe pour ma mère Chouchan, le samedi pour mon frère Grigor; chaque vendredi, lors de la Saint-Christophe, pour mon oncle maternel Sadoï, le samedi pour mon

1) Ce mot, lu par le P. Sargis, est remplacé dans la copie par neuf lettres qui font supposer tout autre chose, mais que je n'ai pas déchiffrées.

2) S. եղբաւր իմո Համզէի և Ռհիմաւսեդաի.

frère Hamzé; mais au lieu du vendredi, du jeûne préliminaire[1]) ou du carême, on célèbrera la messe, jour pour jour, à des jours libres.

«Maintenant, si quelque prêtre s'oppose à cette messe, ou, par négligence, laisse passer les jours, qu'il soit maudit du Père, du Fils et du S.-Esprit et des 318 pontifes; que sa part soit avec Judas et Satan; celui qui accomplira cet écrit soit béni de Dieu!»

Ce texte important me suggère les remarques suivantes. D'abord, quant aux personnages, le Pahlavide Apelgharib, fils de Grigor et de Chouchan, son oncle maternel Sagoï ou Sadoï, ses frères Hamzé et Hrhimosédaï (?) ne sont connus que par les inscriptions d'Ani et de Marmachen. Apelgharib reparaîtra encore, plus bas, dans une inscription de Sourb-Phrkitch, en 486 — 1036. Cf. *suprà*, p. 20.

C'est aussi le cas d'expliquer la multiplicité des petites églises, en Arménie comme en Géorgie, construites ou entretenues par des particuliers; elle provient en grande partie du désir des personnes riches, de s'assurer, et à leurs familles, une sépulture convenable, en toute propriété[2]). J'ai retrouvé ce sentiment exposé devant moi, dans une pauvre bourgade de l'Aphkhazie, par de très modestes propriétaires de terres. Chacun a horreur du cimetière commun, exposé aux inclémences de l'air. L'église, aujourd'hui détruite, des SS.-Archanges, touchant au S. la cathédrale de Mtzkhétha, avait été construite par le roi Alexandré, pour sa sépulture, et chaque grande famille géorgienne recevait du monarque ou élevait à ses frais une église sépulcrale, signe visible de sa position sociale: comme, à Rouïs, les princes Davydof-Bagration; à Chio-Mghwimé, les Amilakhors; à Samthawis, une autre branche de la même famille. V. Pl. XVIII.

Enfin il n'est pas possible de passer sous silence un monument épigraphique des plus singuliers, une figure contenant, en huit groupes, 24 lettres, d'une écriture secrète, tracée avec beaucoup d'art sur une des fenêtres de l'église de Sourb-Grigor, et qui a été trouvée en 1847 par le vartabied Carapiet, chef spirituel de la ville de Cars. Celui-ci l'a publiée et expliquée, à grand renfort de divination, dans le N° 146 du journal Haïastan «l'Arménie» à Constantinople; un autre Arménien, Nicolas Hovovian-Agha, l'a retravaillée en 1849, et fait imprimer, avec une dissertation de neuf pages, dans le t. VIII du Bazmavep ou «Polyhistor,» périodique pittoresque des PP. Mékhitharistes de Venise, en 1850, p. 21 — 28. Comme c'est le travail d'hommes sérieux, qui doivent avoir sur les choses de leur patrie des notions qui nous manquent, l'étrangeté des faits qui s'y révèlent ne saurait empêcher d'accorder quelque confiance aux mystères de l'alphabet secret arménien.

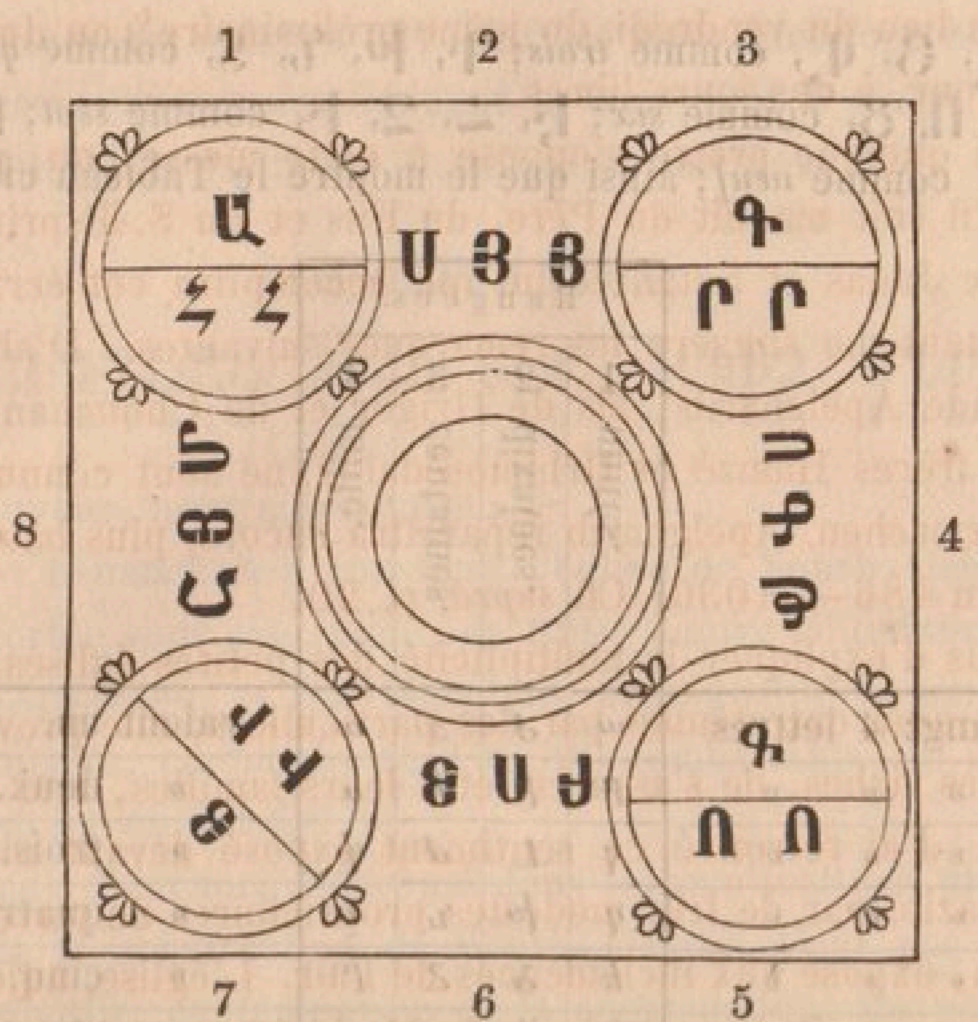
Voici d'abord la figure, j'en abrégerai l'explication autant que faire se pourra sans nuire au sens.

---

1) Ce sont cinq jours de jeûne, précédant le grand carême, sur la fondation desquels v. Dulaurier, Hist. de l'égl. arm. or. 1855, p. 84, avec indication de sources.

2) Une ou plusieurs forteresses, une église sépulcrale et des terres plus ou moins considérables, tels étaient en Géorgie, comme en Arménie, les objets dont la possession désignait et classait les princes et les nobles.

Fig. 1.



Ici les dix lettres Ա, Գ, Բ, Թ, Հ, Յ, Յ, Ս, Հ, ... Յ, pour être comprises, sont des initiales, dont sept forment le nom ԳՐԻԳՈՐԻ Grigori; trois, Շ, Յ, Մ, le millénaire de l'ère chrétienne (Շ 500, Յ 300, Մ 200 = 1000); ՅՈՈՈ sont une addition.

1re EXPLICATION.

Ա. Գագիկ Բագրատունի Թագաւոր Հայոց Յօրինեաց Յանուն Սրբոյ Հայրապետի Գրիգորի Յամի 1000.

«Gagic 1er, Bagratide, roi d'Arménie, a exécuté *ceci* au nom du saint pontife Grigor, en l'an 1000.»

Ici l'interprète cite textuellement les passages d'Asolic, l. III, ch. 47, de Samouel d'Ani et du P. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. II, p. 872, relatifs à la construction de Sourb-Grigor, en l'an 1000; cf. Arm. anc. p. 421, 422.

Reste maintenant l'addition, formée des lettres ՅՈՈՈ[1]). Pour y arriver, il faut savoir que dans l'écriture secrète il y a deux manières de former un sens: d'abord en employant des initiales, ainsi qu'il vient d'être dit, puis en changeant les lettres en chiffres. Or on sait que nos lettres arméniennes ont une valeur numérale, que nos ancêtres faisaient servir de deux manières: comme nous le faisons aujourd'hui, du haut en bas de l'alphabet, de Ա à Թ unités, de Ժ à Ղ dixaines, de Ճ à Ջ centaines, de Ռ à Ք mille; puis, horizontalement, de gauche à droite, on compte Ա, Ժ, Ճ, Ռ, comme *un*, Բ, Ի, Մ, Ս,

1) Les 7 lettres du nom propre, les 3 du millénaire et les 4 de l'addition, donnent seulement l'emploi de 14 lettres sur 24.

comme *deux*; Գ, Լ, Յ, Վ, comme *trois*; Դ, Խ, Ն, Տ, comme *quatre*; Ե, Ծ, Շ, Ր, comme *cinq*; Զ, Կ, Ո, Ց, comme *six*; Է, Հ, Չ, Ւ, comme *sept*; Ը, Ձ, Պ, Փ, comme *huit*; Թ, Ղ, Ջ, Ք, comme *neuf*; ainsi que le montre le Tableau ci-joint:

Fig. 2.

	Rangées. 1 unités.	2 dixaines.	3 centaines.	4 mille.	
1er rang: 4 lettres	ա	ժ	ճ	ռ	valent un.
2e » » »	բ	ի	մ	ս	» deux.
3e » » »	գ	լ	յ	վ	» trois.
4e » » »	դ	խ	ն	տ	» quatre.
5e » » »	ե	ծ	շ	ր	» cinq.
6e » » »	զ	կ	ո	ց	» six.
7e » » »	է	հ	չ	ւ	» sept.
8e » » »	ը	ձ	պ	փ	» huit.
9e » » »	թ	ղ	ջ	ք	» neuf.
	» » » unité » »	» » » dixaine » »	» » une centaine à chacune.	on ajoute un mille à chacune.	

Maintenant, en additionnant les quatre lettres mentionnées, on trouve 21, en cette sorte:

ՅՈՈՈ
3 6 6 6 = 21

et en réunissant les 24 lettres employées dans la figure 1, on trouve 97:

ՌՀՀ. ՍՅՅ. ԳՐՐ. ՈԳԹ. ԳՈՈ. ԲՈՅ. ՅԻԻ. ՇՅՄ.
1 7 7 . 2 3 3 . 3 5 5 . 6 3 9 . 3 6 6 . 2 6 3 . 3 2 2 . 5 3 2 = 97.

Or il y a des traces du nombre 21, dont les mots sont formés de 21 lettres; en les remplaçant par des lettres numérales donnant le sens dont il s'agit, on trouve le nombre 97, égal à celui des lettres de la figure 1, ce qui se voit dans la

2e EXPLICATION.

ԱՒԳՆԵԱՑ ԻՆՁ ՏԷՐ ՓՐԿԻՉ ՄԵՐ 21 lettres.
1 7 3 4 5 1 6 2 4 8 4 7 5 8 5 6 2 7 2 5 5 = 97.

«Dieu, notre Sauveur, nous a secourus.»

En effet Gagic-Chahanchah a construit l'église de Sourb-Grigor en mémoire d'une grande victoire remportée sous son règne, en 999, contre Mamloun, maître de l'Aderbidjan. En ce jour les Arméniens et les Géorgiens, avec 20000 hommes, triomphèrent de la redoutable armée ennemie, composée de 100000 combattants, en criant: «Dieu Sauveur, secours-nous.» L'histoire en fait foi. [1])

Par suite du mode d'écriture renfermé dans les explications précédentes, les circonstances principales de la construction de Sourb-Grigor n'ont pas été mises de côté, à savoir: les noms du pontife, contemporain de la construction; du père, de l'épouse et des enfants du roi qui l'a ordonnée; de l'architecte qui y a présidé; de nos illustres princes contribuant alors à la prospérité du pays; des laborieux vartabieds, et d'autres encore.

3e EXPLICATION.

Or, en prenant les lettres Ա∸∸, du N° 1 de la figure 1re, et en en faisant le compte, on trouve 15, et en faisant le compte des lettres du nom de Sargis, alors catholicos, on obtient juste la même somme.

Ա∸∸ ՍԱՐԳԻՍ
1 7 7 = 15 2 1 5 3 2 2 = 15.

4e EXPLICATION.

En prenant aussi les trois lettres ԳՈՈ, du N° 5 de la fig. 1re, qui donnent également 15, on trouve la date arménienne de l'avènement de Gagic-Chahanchah, alors roi d'Arménie, qui est ՆԼԸ 438 — 989, et donne par l'addition le nombre 15.

ԳՈՈ ՆԼԸ
3 6 6 = 15 4 3 8 = 15.

L'exactitude des 3e et 4e explications peut se voir chez les historiens.

5e EXPLICATION.

Pour les 3e et 4e explications nous avons pris séparément les deux totaux formés par

1) V. Tchamitch, t. II, p. 880.

les N° 1, 5 de la fig. 1re; pour la 5e il faut réunir les totaux formés par les six lettres des N° 3 et 7 de la fig. 1re, et qui donnent 20. Par ce nombre 20 sont fournies les lettres initiales des noms des illustres vartabieds assistant à la cérémonie du jour de la fondation de l'église, dont le total est aussi 20.

N° 3.	Գ	3	Ս	2	Sargis le gracieux, vartabied.		
	Ր	5	Տ	4	Tiran on Tiranoun le philosophe, vartabied.		
	Ր	5	Յ	3	Hénok, vartabied.		
N° 7.	Յ	3	Ս	2	Samouel	»	le musicien.
	Ի	2	Յ	3	Hovseph	»	supérieur du couvent de Hounts.
	Ի	2	Յ	3	Hovhannès	»	Cozierhn, connaissant les coeurs.
		20	Գ	3	Grigor	»	(S. Narékatsi) l'apôtre incarné.
				20			

A ce propos l'interprète cite le passage suivant d'Aristakès de Lastiverd, contemporain: [1])

«Au temps de Gagic 1er Chahanchah, le siége du catholicos était occupé par Sargis, nourri dans la sainteté, au sein de l'église, et exercé dans les austérités au monastère de l'île de Sévan, que, par la grâce divine, on appela, à cause de son mérite, et que l'on fit asseoir sur le siége de notre Illuminateur: il termina ses jours, ayant passé dans les mêmes pratiques le temps de sa vie charnelle.

«Au même temps vivaient les vartabieds Sargis, Tiran et Hénok, attachés au catholicat; Samouel, qui, comme supérieur, paissait le troupeau de Camrdchadzor; Hovseph, surveillant spirituel de Hentzouts-Vank (l'auteur ajoute ici le nom de l'historien Stéphanos Asoghic, qui sera plus loin le sujet d'une écriture secrète); Hovhannès, de la même province de Taron, désigné par le surnom de Cozierhn «le petit chameau,» et qui a écrit outre des traités théologiques, un livre sur le calendrier; Grigor, personnage fort savant, et beaucoup d'autres, au temps desquels la corne de l'orthodoxie s'éleva fort. Quant à ceux qui nous regardaient de travers, s'éloignant des cérémonies présidées par ces vartabieds, ils se cachaient comme les rats dans des trous de murs.»

6e EXPLICATION.

Pour les lecteurs attentifs il est clair que jusqu'ici on a procédé par des lettres initiales, puis en prenant pour chiffres les lettres de quatre totaux seulement. Maintenant, soit que l'on totalise les lettres trois par trois, indifféremment, soit qu'on les réunisse, il faut les lire en regardant chaque groupe comme des chiffres, et il en résulte un groupe de 37 [2]), car le nombre 27 ne s'y trouve pas; après quoi on ajoutera successivement, jusqu'à ce

1) Ch. II, p. 6.

2) Il y a ici procédé arbitraire et lacune dans les idées: 7 et 17 ne se sont pas présentés encore, ni aucun autre nombre pris au hazard et progressant.

qu'on arrive à 97. Donc, en prenant les lettres des N° 1, 5, 7, de la fig. 1[ee], ԱՀՀ ԳՈՈ ՑԻԻ nous trouvons 37 et «Chahanchah, VII,» donnant le même nombre.

ԱՀՀ ԳՈՈ ՑԻԻ   ՇԱՀՆՇԱՀ Է
1 7 7   3 6 6   3 2 2 = 37   5 1 7 4 5 1 7   7 = 37.

Le roi Bagratide Gagic 1er est en effet le VIIe dans le canon royal et porte le surnom de Chahanchah II.

7e EXPLICATION.

En ajoutant 10, on obtient 47. En prenant donc les 12 lettres des N° 1, 5, 7, 8. ԱՀՀ ԳՈՈ ՑԻԻ ՇՑՄ, et les additionnant, on obtient 47 et ՎԱՍԱԿ ՍՊԱՐԱՊԵՏ «le général Vasac,» donnant le même nombre.

ԱՀՀ ԳՈՈ ՑԻԻ ՇՑՄ   ՎԱՍԱԿ ՍՊԱՐԱՊԵՏ
1 7 7   3 6 6   3 2 2   5 3 2 = 47.   3 1 2 1 6   2 8 1 5 1 8 5 4 = 47.

Le général Vasac fut père du très sage et très pieux prince Grigor magistros, et le frère aîné de Vahram le Pahlavide [1]), et tous deux étaient contemporains de Gagic 1er Chahanchah. Par leur bravoure et par leurs vertus ils ont mérité une gloire immortelle et l'affection de la nation; tous deux ont sacrifié leur vie pour la sainte foi chrétienne et sont sortis de ce monde par un trépas bienheureux. Après avoir écrit longuement à leur sujet, le P. Tchamitch termine ainsi, t. II, p. 943: «Je pense que cela est suffisant, en ce qui concerne le glorieux martyr Vahram, fidèle imitateur de son frère germain Vasac le martyr, père de Grigor magistros.» [2])

8e EXPLICATION.

En ajoutant 10 on obtient 57; en prenant donc et additionnant les lettres des N° 2, 3, 4, 6, 7, ՍՑՑ ԳՐՐ ՈԳԹ ՐՈՑ ՑԻԻ on a le nombre 57 et ՊԵՀՐԱՄ ՊԱՀԼԱՒ «Pehram le Pahlavide,» donnant le même nombre.

ՍՑՑ ԳՐՐ ՈԳԹ ՐՈՑ ՑԻԻ   ՊԵՀՐԱՄ ՊԱՀԼԱՒ
2 3 3   3 5 5   6 3 9   2 6 3   3 2 2 = 57.   8 7 7 5 1 2   8 1 7 3 1 7 = 57.

Il faut savoir que Pehram est un nom parthe qui, chez nous, s'écrit Vahram; mais notre formule s'accorde avec *Pehram Pahlav*.

Ce héros était le fils cadet de Vasac le Pahlavide, et devint lui-même général après la mort de son frère aîné. Par ordre de Gagic-Chahanchah il assista à la sanglante bataille livrée au maître de l'Aderbidjan, avec 6000 hommes de troupes. La preuve de sa magnificence se lit dans les inscriptions de Marmachen, encore debout dans la province de Chirac.

Sur ce prince, v. la Table généalogique et les preuves à l'appui.

---

1) Vahram † en 1047, Vasac en 1029, tous deux en combattant contre les musulmans.

2) Le père de ce prince est nommé chez les historiens Vasac ou Hol-Vasac; c'est je crois par une confusion de lettres qu'on a lu *Hasan*, dans une inscription du couvent de Kétcharhous; IIIe Rapp. p. 114.

*

9e EXPLICATION.

En ajoutant 10, on a 67; en prenant donc et additionnant les lettres des N° 2, 3, 4, 6, 7, 8, ՄՅՅ ԳՐՐ ՈԳԹ ԻՈՅ ՅԻԻ ՇՅՄ, qui donnent 67, on trouve ԿԱՏՐԱ-ՄԻՏ ՅՈՎԱՆԷՍ ԱՇՈՏ, «Catramit, Hovanès, Achot,» fournissant le même total.

ՄՅՅ ԳՐՐ ՈԳԹ ԻՈՅ ՅԻԻ ՇՅՄ ԿԱՏՐԱՄԻՏ ՅՈՎԱՆԷՍ ԱՇՈՏ
2 3 3 3 5 5 6 3 9 2 6 3 3 2 2 5 3 2 = 67 6 1 4 5 1 2 2 4 3 6 3 1 4 7 2 1 5 6 4 = 67.

L'histoire fait foi que Gagic-Chahanchah avait pris pour femme Catramit, fille de Vasac Sisacan, prince de Siounie, dont il eut deux fils, l'aîné Sembat-Hovhanès, le cadet Achot. — Oui sans doute Gagic avait pour femme une princesse de Siounie, mais son nom s'écrit, non comme ici, mais bien Cadramit ou Catranidé, comme dans l'inscription de la Cathédrale, sup. p. 23. Une inscription de l'an 1008, Sargis, t. II, p. 51, à Dicorh, écrit ce nom comme celle de la Cathédrale. Ainsi, pour Catranidé, comme pour Vahram, l'interprète a altéré l'orthographe. Il en est de même ici du nom *Hovhanès*, écrit sans Հ dans la figure, et avec cette lettre dans l'explication. Enfin, Gagic et Catranidé eurent un troisième fils, Abas, ainsi que je l'ai fait voir plus haut p. 24.

10e EXPLICATION.

En ajoutant 10, on a 77; prenant donc les 18 lettres des N° 1, 2, 4, 5, 6, 8, ԱՀՀ ՄՅՅ ՈԳԹ ԳՈՈ ԻՈՅ ՇՅՄ, et les additionnant, on obtient 77, et Ա ԳԱԳԻԿ ԲԱԳՐԱՏՈՒՆԻ ԱՇՈՏԵԱՆ «Gagic 1er, Bagratide, fils d'Achot,» donne le même total.

ԱՀՀ ՄՅՅ ՈԳԹ ԳՈՈ ԻՈՅ ՇՅՄ
1 7 7 2 3 3 6 3 9 3 6 6 2 6 3 5 3 2 = 77.

Ա ԳԱԳԻԿ ԲԱԳՐԱՏՈՒՆԻ ԱՇՈՏԵԱՆ
1 3 1 3 2 6 2 1 3 5 1 4 6 7 4 2 1 5 6 4 5 1 4 = 77.

Ici se voit le nom de Gagic-Chahanchah, avec son N° d'ordre. La raison pour laquelle son nom est répété, c'est afin de rappeler celui de son père.

11e EXPLICATION.

En ajoutant 10, on a 87; donc en prenant les 21 lettres des N° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, ԱՀՀ ՄՅՅ ԳՐՐ ՈԳԹ ԳՈՈ ԻՈՅ ՅԻԻ et en les additionnant, on a 87 et la phrase ՏՐԴԱՏ ՃԱՐՏԱՐԱՊԵՏ ՅԱՒՐԻՆԵԱՑ «L'architecte Trdat l'a érigée,» faisant le même total.

ԱՀՀ ՄՅՅ ԳՐՐ ՈԳԹ ԳՈՈ ԻՈՅ ՅԻԻ
1 7 7 2 3 3 3 5 5 6 3 9 3 6 6 2 6 3 3 2 2 = 87.

ՏՐԴԱՏ ՃԱՐՏԱՐԱՊԵՏ ՅԱՒՐԻՆԵԱՑ
4 5 4 1 4 1 1 5 4 1 5 1 8 5 4 3 1 7 5 2 4 5 1 6 = 87.

L'architecte Trdat est célèbre dans notre histoire nationale, et fut contemporain de

Gagic-Chahanchah: il n'y a donc rien d'étrange à ce qu'il ait été l'architecte de cette église. Quant à ses succès dans son art, voici ce que disent nos historiens:

D'habiles artistes avaient employé beaucoup d'efforts pour restaurer en dernier lieu Sainte-Sophie; or il se trouvait à Constantinople un artiste arménien travaillant la pierre, nommé Trdat, qui donna un plan ingénieusement combiné de construction, prépara des modèles d'ornements et commença même la bâtisse, en sorte que l'église fut rétablie plus brillante qu'auparavant. [1])

12e EXPLICATION.

En ajoutant 10, on a 97; prenant donc une à une les 24 lettres de la figure 1re et les additionnant, comme nous l'avons fait pour la 2e explication, où l'on a obtenu 97, on a la phrase ՍՏԵՓԱՆՆՈՍ ՎԱՐԴԱՊԵՏ ԱՍՈՂՆԻԿ, «le vartabied Stéphannos Asoghnic [2]),» et le même total.

ՍՏԵՓԱՆՆՈՍ ՎԱՐԴԱՊԵՏ ԱՍՈՂՆԻԿ
2 4 5 8 1 4 4 6 2 3 1 5 4 1 8 5 4 1 2 6 9 4 2 6 = 97.

«Et, ajoute Aristakès, ch. II [3]), Stéphannos de Taron, qui a rédigé des livres d'histoire universelle, en une manière admirable. Il commence au premier homme et conduit l'ensemble de son récit jusqu'à la mort de Gagic, de qui traite notre histoire.»

«Au temps du catholicos Sargis, dit Tchamitch, II, 877, florissait le vartabied Stéphannos Taronetsi, dit Asoghic ou Asoghnic, qui par son ordre écrivit une Histoire d'Arménie, depuis l'origine de la nation, en trois livres, en l'année 1000 ou 1004 de N.-S. Il paraît aussi avoir rédigé un Commentaire du prophète Jérémie, dont parle Grigor magistros, qui lui est postérieur, mais qui l'avait vu dans sa jeunesse. Il s'exprime ainsi dans une lettre au vartabied Géorg: «Je vous prierai donc de me prêter le Commentaire du prophète Jérémie, écrit par le bienheureux Asolic, dans une extrême vieillesse.»

13e EXPLICATION.

Le mot Asoghnic est un surnom; en faisant le compte des lettres, on y trouve 30; le mot պատմող, historien, donne le même total. Ainsi quand nous disons que cet éloquent auteur a imaginé pour lui-même ce surnom, cela est assez probable, puisque son plus bel ouvrage est notre histoire nationale.

ՊԱՏՄՈՂ 8 1 4 2 6 9 = 30 ԱՍՈՂՆԻԿ 1 2 6 9 4 2 6 = 30.

1) Tchamitch, II, 875; Asolic, l. III, ch. 27; Antiq. de l'Arm. en arm., t. III, p. 140; Hist. du B.-Emp., t. XIV, p. 170, en 986, tandis que, suivant l'auteur arménien, le fait eut lieu en 438 — 989, suivant le calcul de M. Dulaurier, le dimanche 18 août, fête de l'Assomption; Rech. sur la chronol. arm. p. 280. Cet auteur n'a point cherché à concilier la date grecque, octobre 6494 — 986, avec l'arménienne, et se contente de citer les faits et les autorités, ce que nous-même croyons devoir imiter, pour cause de brièveté.

2) C'est la forme savante d'Asoghic ou Asolic, vulgairement employée, et signifiant «disert.»

3) V. sup. p 42. Ce passage avait été omis là, à dessein.

Nicolas Hovovian conclut en disant, qu'il ne peut venir à l'idée de personne que la figure en écriture secrète dont il a donné l'interprétation ait été tracée sans but; car si l'on prend sur une table à écrire 20 lettres, et qu'on les dispose au hazard, elles ne formeront pas de sens.

Ayant ainsi achevé son travail, il compose ces deux lignes, d'après le même système:

ԶԱՐ Ի ՉՔՆՂԱՆ ԱՆԻ ՀՆԱՐԻԱՑ ԱՍ ՈՂ ՆԻԿ
ԶԱՑՆ ՑԱՆՃՈՒՔՆ ԱՆԻ ՈՂԲԱՑ ՆԻԿ ՈՂ ՈՍ

«Ce qu'AS OGH NIC a fait pour le bel Ani,
NIC OGH OS le déplore dans Ani privé de sa beauté.»

Les lettres initiales des mots dont se compose la première ligne donnent 17, et la date où a été construite l'église de Karoudacht (Sourb-Grigor), **ՆԽԹ** 449, donne aussi par l'addition des trois lettres juste le même total.

ԶԻԱՀԱ 6 2 1 7 1 = 17 **ՆԽԹ** 4 4 9 = 17.

La seconde ligne se compose de cinq mots, dont les initiales donnent 20, comme aussi les chiffres de la présente année **ՌՄՂԸ** 1298, si on les additionne.

ԶՑԱՈՆ 6 3 1 6 4 = 20 **ՌՄՂԸ** 1 2 9 8 = 20.

La première ligne se compose de 27 lettres, donnant le nombre 119, juste comme les 27 de la seconde.

ԱՍ ՈՂ ՆԻԿ, ՆԻԿ ՈՂ ՈՍ
ա բ գ գ բ ա

Cette disposition indique que les 3 syllabes du mot Nic-ogh-os, sont, à peu de chose près, le mot As-ogh-nic, renversé.

— J'ajoute, pour ma part, que depuis le célèbre commentaire du Chef-d'oeuvre d'un inconnu, par le fameux docteur Mathanasius, immortalisé par Cordonnier S.-Hyacinthe, jamais telle bouffonnerie n'a fourni le thème sérieux d'une pareille débauche d'esprit divinatoire et d'érudition. Je n'ai pas fait d'études sur les alphabets secrets, mais j'ai remarqué dans le t. VII, p. 108, de la Revue germanique, dans un article signé Nefftzer, que les chrétiens de la primitive église ont essayé des combinaisons de lettres, pour expliquer quelques-unes des visions de l'Apocalypse. On a donc cherché le nombre de la bête à 7 têtes, et l'on a trouvé que «Néron César,» donne en lettres hébraïques

N	50	K	100
R	200	S	60
O	6	R	200
N	50		360
	306		

en tout, 666. A la manière latine,

N	50	K	100
R	200	S	60
O	6	R	200
	256		360

en tout, 616; César de Rome donnerait 606; en outre Néron avait 50 à la corne, parce que la lettre N vaut 50 en hébreu, comme en grec. Qu'est-ce que tout cela peut prouver?

Je dois ajouter que, d'après une lettre d'un père Mékhitariste, que j'ai reçue tout récemment, «l'article du Bazmavep n'est *qu'une pure fantaisie*, dont il est impossible de tirer aucune conséquence sérieuse.» D'accord, mais c'est très piquant.

Pl. LI. Ruine de l'édifice avec l'aigle à deux têtes. V. la Pl. XIX.

— Le dessinateur est arrivé aux ruines des édifices qui occupent le sommet N. du triangle d'Ani, là où, sous le N. 17, M. Abich place le «Palais royal.» Mais d'abord M. Mouravief, t. II, p. 285, n'admet pas une telle dénomination. Il trouve que ce monument, le mieux conservé de ceux d'Ani (M. Texier dit la même chose de l'église *grecque*, «près de la rivière»), ne peut avoir été la résidence des rois. Par son isolement, au bord du précipice de l'Alaza, et adossé au mur d'enceinte, il aurait été dans une situation peu convenable et trop exposé aux atteintes de l'ennemi. Il croit donc que c'était le palais et la résidence des Pahlavides, ces puissants vassaux des rois Bagratides de l'Arménie. M. Khanykof semble admettre cette opinion, sans doutefois la discuter, car elle n'est pas discutable preuves en mains; mais dans la nomenclature des localités auxquelles se rapportent les inscriptions de M. Kästner, il se sert toujours, en parlant de ces ruines, du terme «Palais inférieur.»

Quoi qu'il en soit de l'appropriation de l'édifice dont il s'agit, l'aigle à deux têtes, qui s'aperçoit sous une croix tracée dans l'une des salles, à droite de l'inscription qui sera mentionnée, Pl. LIV de l'Album, lui a fait donner le nom imaginé par M. Kästner. M. Abich, au contraire, frappé de l'ornementation, consistant en croix noires, en pierre, régulièrement disposées en très grand nombre, sur la façade entière, ici représentée, et sur la muraille de la porte principale du palais, Pl. LVII, appelle ces ruines Kreuzhalle «Palais aux croix.» Par suite d'un malentendu, en l'absence de M. Abich, sur la destination de l'édifice, j'ai malheureusement toujours traduit ce nom par «Eglise de la croix *ou* du Sauveur, Salle en forme de croix,» dans mon IIIe Rapport et sur la Pl. XXIV, B, C, de mon Atlas [1]). J'ai déjà reproduit cette façade sur la Planche indiquée, mais elle est plus complète sur le dessin de M. Kästner, surtout du côté droit, où l'on voit deux ouvertures en arcades, permettant au regard de pénétrer dans l'intérieur, et une jolie niche, avec une inscription incomplète, qui sera retracée plus bas.

1) Ma bévue, toutefois, n'est pas aussi énorme qu'elle peut le paraître; car bien que les notes de M. Abich désignent plus habituellement le monument dont il s'agit par le nom de Kreuzhalle, cependant au N. 9 de ses estampages il a écrit: Kreuzkirche von Ani, Nische 2, N. 12; ibid. der Kirchthür gegenüber, im Bogen; et l'ignorance de l'appropriation de l'édifice m'a fait étendre cette dénomination aux autres copies faites au même lieu.

Ici le dessinateur paraît ne pas avoir rendu comme il convient les croix si nettement tracées sur toute la paroi du mur, par M. Abich; toutefois, sur la Pl. LVII, s'il n'atteint pas toute la précision des formes rendues par le savant académicien, il fait très bien ressortir les croix.

Ainsi, Palais royal, Palais des Pahlavides, Palais inférieur, Palais aux croix, édifice à l'aigle à deux têtes, telle est la synonymie du monument. Le P. Sargis, par une erreur évidente, à rangé sous le titre de Sourb-Arhakial les inscriptions que notre dessinateur a copiées, et que M. Abich a relevées ici par le procédé Millin: ce sont 9 pièces, imprimées p. 9 — 12 de son second volume. A ce propos j'ai appris d'une personne digne de foi que cette confusion de localités, chez le P. Sargis est un fait connu à Tiflis et provient d'un désordre survenu dans les feuillets contenant les notes du voyageur, désordre qu'il a d'autant moins pu débrouiller qu'en effet, dans plusieurs des textes dont il s'agit, est mentionnée l'église de Sourb-Arhakial ou de S.-Pierre.

Quant aux inscriptions que je dois attribuer au monument qui nous occupe, il restera de grandes incertitudes sur la détermination de l'édifice, de la place occupée par les textes, de plusieurs dates, et surtout sur la critique des mots et sur l'intelligence des faits et des choses. Pour constater l'édifice et la localité précise, je prendrai comme base les renseignements consignés par MM. Abich, Khanykof et Kästner, sur les copies, malheureusement peu réussies, de ces textes, mais je citerai immédiatement les notes de localités données par le P. Sargis. Les dates et les textes eux-mêmes seront fournis par les copies de MM. Abich et Kästner et critiqués par la comparaison avec ceux du Voyage dans la Grande-Arménie.

Je commence par la façade. On y voit les niches, disposées deux par deux, aux côtés d'une porte encombrée de ruines et de végétation, que nos notes appellent «la porte Grecque» Les copies estampées de M. Abich portent:

Niche I: Au nom de l'Elghan, en 718 — 1269; plusieurs taghmadji ou douaniers d'Ani, élevés au rang d'iristanots, confirment les dispositions relatives à un allégement d'impôt non désigné.

Niche II: Au nom de l'Elghan, en 725 — 1276, sous le chef spirituel Sargis, des personnages non qualifiés suppriment le commerce du dimanche dans les rues d'Ani, par suite d'un tremblement de terre.

Ces deux textes se voient déjà dans mon IIIe Rapp. p. 104, 105, le second sans la date, que j'ai trouvée seulement dans les copies de M. Kästner: ils manquent chez le P. Sargis.

Plus loin, à droite, dans une fausse arcade, se voit tracé sur le dessin de M. Kästner la fin de l'inscription que j'ai publiée IIIe Rapp. p. 110, O 4, et que M. Abich note comme placée à droite de la porte Grecque, M. Kästner, comme se trouvant sur le mur d'une chambre du Palais inférieur, à droite de l'entrée. La date inscrite par le dessinateur ne peut se lire que չ.զ. 706 — 1257 ou ջ.զ. 906 1497; la seconde lecture me paraît impossible. Le contenu ne vaut pas la peine d'être repris, en l'absence de nouveaux ren-

seignements. C'est un certain Chapadin, qui fait un présent aux Apôtres (à l'église des Apôtres?) et obtient 12 messes annuelles. Pour compléter ce sujet, je dois renvoyer le lecteur à un texte publié par le P. Sargis, p. 12, et copié, selon son indication, sur un arceau de Sourb-Arhakial, côté du S. «En 797 — 1348, le même Chapadin fait quelques cadeaux et restitutions de propriétés enlevées aux Apôtres, et obtient 12 messes, en récompense. Le texte est dans une telle confusion et si défectueux, que je n'ose y toucher. Pour la date, je me contente de la signaler en passant, ne sachant si elle est meilleure ou pire que celle de la copie de M. Kästner, je dois dire seulement qu'elle pourrait bien appartenir à une autre inscription, que je donnerai plus bas.

Au-dessous de la précédente, est tracé le commencement d'une inscription, dont voici le texte d'après M. Kästner:

Ելղան ✠ Թվի ՉԲ
Յուսով որ առ
Ած և սէր նորին ես պա_
րոն Աղբուղս որդի ամիր
սպասալար Շահնշահի Թոռ_
ն մեծի Զաքարիայի և ես
պարոն Թամարս դուստր Ծխա_
նոյկ Շխար. — · պարոն Բուզմա_
յին տեսաք զԱնի Աթոռ_
ն . . . զերիցանիս որ հարկ
զերիվերեն . . . զոր . . . rien de plus.

«Au nom de l'Elghan, en 702 — 1253, avec confiance en Dieu et amour pour lui, moi le baron Aghbough, fils de l'amir-spasalar Chahanchah et petit-fils du grand Zakaria, et moi la baronne Thamar, fille de . . . . du baron Bouzmaï, ayant vu le siége d'Ani où les iritsanis[1]) bouleversaient les impôts . . .» Rien de plus.

— Je doute beaucoup que la date 1253, antérieure à l'arrivée d'Houlagou, le premier des Ilkhans connus, soit exacte, mais j'ai dû la donner telle qu'elle est écrite; car on a des monnaies frappées à Tiflis et à Gandjah, en 642 de l'Hégyre, — 1244, par Ouloug Menkal Alouch-Bek: ainsi, lors de l'arrivée d'Houlagou, l'autorité des Mongols était déjà fortement établie au N. de la Perse et en Géorgie.

Pour fixer la parenté d'Aghbough, jusqu'ici inconnu, dans ces conditions, je n'ai pas d'autres matériaux.

De l'extérieur du Palais aux croix, passons à l'intérieur.

D'après le P. Sargis, p. 9, «Sur la porte N. de Sourb-Arhakial,» on lit une inscrip-

1) Fonctionnaires, dont le titre a déjà paru plus haut, p. 48, sous la forme iritsanots, au gén. pl.

tion sans date, où un certain Khatchatour donne à Sourb-Arhakial 9 jours (neuf journels de terre?), qu'il a achetés à Théodosi, et obtient .... jours de messe: cf. donation par un certain Khatchatour, aussi à Sourb-Arhakial, IIIe Rapp. p. 109.

Comme cette inscription, peu intéressante et fruste, est attribuée par le P. Sargis au même édifice que celle que je donnerai plus bas dans la description de la Pl. LII, qui appartient au «Palais aux croix,» je suppose que l'indication de la localité doit être aussi rectifiée.[1])

Tout auprès de là, se trouve l'inscription publiée dans mon IIIe R. p. 86, et par le P. Sargis p. 10:

«En 480 — 1031, par la grâce de Dieu, moi Apoughamr, fils de Vahram, prince des princes, j'ai donné le champ de Carnout[2]) à mon Sourb-Arhakialk, pour la santé et prolongation des jours de mon frère Grigor.»[3])

Apoughamr était fils de l'illustre général Vahram, et son nom a déjà plusieurs fois paru dans les textes précédents.

Sur une arcade de l'église de Sourb-Arhakial, côté de l'E. suivant le P. Sargis, p. 10, se lit une grande inscription, dont nous avons une copie estampée par M. Abich, mais où la date manque, et qui est si pâle qu'à grand'peine peut-on la déchiffrer. Je l'ai publiée telle quelle, en deux parties, qui doivent être réunies, IIIe Rapp. p. 100, 101. M. Abich la désigne comme se trouvant à gauche de la porte Grecque dans le Palais aux croix: à-peine peut-on, même avec le texte du P. Sargis, en tirer autre chose que des lambeaux.

«En 769 — 1320, par la miséricorde de Dieu, moi Khovandzé, compagne de l'atabek Chahanchah, qui est passé vers Dieu en cette année, au grand effroi et affliction de notre pays d'orient;» suit l'énumération de plusieurs personnages, agissant aussi en leur nom, mais que l'état de l'empreinte ne permet pas de qualifier convenablement; puis: «Nous avons renoncé à exiger dans notre ville patrimoniale d'Ani le covérots, l'ichanoun et le drhnagir, grand et petit. Quiconque s'efforce de mettre obstacle à nos dispositions, qu'il soit Géorgien, Turk ou Arménien, sera jugé et condamné de Dieu, et participera à la géhenne ....; Géorgien, il est lié[4]) et écarté *du paradis;* musulman, il sera couvert de honte par les huit prophètes ...»

— Tout incomplète qu'elle est, du moins, cette inscription nous fait connaître Khovandzé, femme de Chahanchah III ..., la date précise de la mort de ce dernier, qu'aucun

1) La notice de M. Abich porte: II. Griechische Thüre, Kreuzhalle in Ani. Über der Thüre in der Kreuzhalle, Ani. Die Thüre mit dem griechischen Karnis: ainsi nul doute sur la localité. Or ce texte est précisément au-dessus de celui que je vais donner immédiatement, et que le P. Sargis attribue à Sourb-Arhakial: donc il y a confusion de localités chez ce dernier.

2) S. Կարնուպի արտս «les champs *ou* mon champ de Carnoup;» la copie estampée n'admet pas cette variante.

3) S. «Pour mon frère Grigor. Dieu lui donne santé et longévité!» ceci ne se trouve pas sur notre copie, estampée par M. Abich.

4) Կրուլ კრული, i. e. excommunié.

historien ne raconte, et plusieurs personnes de la famille Mkhargrdzel: un Zakaria, fils de Khovandzé, et un prince Avak; elle mentionne Chamchadin Sahib-Divan, ce mari de Khochak fille d'Avag 1er, célèbre à la fin du XIIIe s., v. l'Histoire de Géorgie, p. 602; Add. et écl. p. 335. En ce qui concerne Khovandzé, v. ci-dessus Pl. VI de l'Album, une inscription de l'an 1310, qui prouve l'exactitude de la date que nous assignons à celle-ci; dans une autre, aussi de 1320, sup. Pl. III de l'Album, il est encore question de son fils Zakaria et des frères de ce dernier, mais sans mention de leurs noms.

Sur l'arceau du pilier de droite, côté oriental, dans l'église de Sourb-Arhakial, suivant le P. Sargis, p. 11, est tracée une inscription, trop fruste pour pouvoir être traduite ici en entier: Par ordre du baron Aghbougha, Mkhithar, fils de Grigor, personnage entièrement inconnu, fait remise à la ville d'Ani de droits désignés par les mots de *ջաղաց ուսամին*, *դաղին*, et dahic, dont le premier paraît relatif aux moulins, et le second au tamgha ou marque de la douane; le tout pour le profit de l'âme de son maître Djatchi.

Sur l'arcade du pilier gauche, occidental, est une inscription, que j'ai publiée dans mon IIIe Rapp., p. 106, avec une date manquant chez le P. Sargis:

En 797 — 1348, Oldcha (Dicha chez Sargis), fils de Papic, douanier d'Ani, par la volonté de ses maîtres et pour la longévité du baron Aghbougha, ainsi que pour le salut de l'âme du baron Zaza, renonce aux droits de kasankin et de tamgha.

D'après l'indication de M. Abich, cette pièce se trouve sur le cintre de la porte du Palais aux croix. Quant à Aghbougha et à Zaza, nommés dans ces deux dernières inscriptions et dans celle de l'an 1320, suprà, p. 50, rien ici ne précise leur généalogie; v. le Tableau des Mkhargrdzels, Add. et écl. p. 362: ceux-ci appartenaient aux dernières générations connues de la famille. Aghbougha II était fils d'Ivané II; Zaza était petit-fils d'Ivané, son père n'est pas nommé dans nos sources.

Enfin, chez le P. Sargis, p. 12, on trouve que sur une croix du premier pilier sont tracés ces trois vers: «Ceci est le lieu du repos du jeune Sargis, qui était beau et aimable.»

— Pour quelle raison ces inscriptions et deux que l'on va voir sont tracées sur les murs du Palais aux croix, pourquoi l'église de Sourb-Arhakial y est mentionnée à plusieurs reprises, c'est ce que je ne me charge pas de commenter. En tout cas on voit que cet édifice, après avoir appartenu aux Pahlavides, était devenu la propriété des Mkhargrdzels, leurs successeurs à Ani.

Pl. LII. Inscription que l'on trouve à gauche, en entrant dans le Palais aux croix, représenté sur la Pl. précédente. Elle est gravée à gauche d'une belle croix arménienne, sous laquelle se voit l'aigle à deux têtes, les ailes déployées. A droite est sculptée une petite croix grecque, au-dessous deux croix arméniennes, dans un même cadre. A gauche, en bas de la grande croix, se lisent ces lettres ՑԷՐ ԳՐԻՉ, qui peuvent signifier «Tser l'écrivain.» Le P. Sargis, p. 9, donne cette inscription sous la rubrique de Sourb-Arhakial, comme se trouvant, «Sur le pilier occidental, près de l'église (ou chapelle?) principale;» tandis que M. Kästner dit l'avoir copiée «sur le mur d'une chambre du Palais inférieur, à gauche

*

de l'entrée,» et écrit en tête ԻԼՂԱՆ ԹՎ ՉԾԳ ou ՉԾԲ. «Sous l'Ilkhan,» en 753 ou 752 = 1303 ou 1304, car la lettre des unités est douteuse. C'est peut-être pour cela que le P. Sargis l'a omise et écrit:

Ի ԹՎ ՉԾ շնորհիւն ԱՅ ես Աղբուղէս որդի Իւ-
անէի թոռն մեծացն Զաքարիայի եկի յԱնի
հրամանաւ Շահնշահի տեսայ զքաղաքս աղքա-
տացեալ և խիստ աւեր մնացեալ զի շատ հարկ էր ի վերա
դրած որ ի սկզբանէ չէր եղեալ։ հարկ ի վեր կալա վն
յերկարակենդանութէ ✠ և արևշատութէ եղբարցս
իմոց Շահնշահի և իմ և վն իմ նախնեաց գերեզմանի-
ն համար· թողի զենն հազար զկովին համբրելէն [1])
զոչխար և աղլհակն [2]). եթէ ոք յիմ ազգէ լինի և եթէ այլ
յուստեք յիշատակս մեր հաստատուն պահէ աւրհնի
յամենակալէն ԱՅ ։ [3])

«Au nom de l'Ilkhan, en 752, 3 — 1303, 4, par la grâce de Dieu, moi Aghbougbé, fils d'Ivané et petit-fils[4]) du grand Zakaria, étant venu dans la ville d'Ani, par l'ordre de Chahanchah, je vis que la ville était devenue pauvre et restait dans la désolation, car on l'avait chargée d'impôts, comme jamais cela n'avait eu lieu depuis le commencement. J'ai supprimé trois impôts, pour la longévité et la prospérité de mon frère[5]) Chahanchah et pour la mienne, et en vue du tombeau de mes ancêtres. J'ai abandonné un compte de 9000 vaches[6]) .....; si quelqu'un de ma race ou tout autre observe fidèlement ceci, il sera béni du Dieu tout-puissant.»

— Aghbougha II et son frère Chahanchah II sont connus par d'autres monuments v. Add. et écl. p. 362. Quant au personnage qui a envoyé Aghbougbé à Ani, en 1303, c'est son propre frère, qui avait le titre de généralissime.

Quelle que soit la localité où se trouve l'inscription, elle ne perd rien de son intérêt historique.

Pl. LIV. A gauche d'une croix arménienne très riche, on voit l'inscription suivante dans la salle du milieu, du même monument.

C'est celle que le P. Sargis, p. 19, donne comme étant tracée sur une croix de pierre, d'une fenêtre de Sourb-Arhakial, du côté de l'orient, tandis que, d'après la notice de M. Kästner, elle est «à droite, en entrant dans une chambre du Palais inférieur.» La voici intégralement, bien qu'elle offre peu d'intérêt.

---

1) S. կով համբրէթէն.

2) Mot inconnu.

3) Vu l'imperfection de la copie de M. Kästner, je me suis beaucoup aidé du déchiffrement du P. Sargis.

4) A la rigueur il faudrait «arrière-petit-fils.»

5) «De mes frères, Chahanchah;» il faut sousentendre les autres, qui sont aussi indiqués dans l'inscription, ci-dessus, p. 50.

6) Pour mémoire, je prie de comparer la donation de 950 poulets հաւ, et celle de 2 vaches, IIIe Rapp. 110, 111.

Այ հաճոյ և ընտրեալ սբ միայնակեացն Գանձակեցի որ զծե̃
ամ յանապատ կեցեալ խոտաճարակ և անտես 'ի մարդկային տե-
սութենէ եկն 'ի քաղաքս 'ի տուչութենէ Այ առժամայն հրամ-
ան 'ի Տեառնէ հասեալ փոխեցաւ 'ի մշտնջենաւոր կեանս և թաղեցաւ պա-
նդխտաւոր 'ի գերեզմանս աշխարհականաց և դիրք սբ ոսկերաց
նորա բժշկութի̃ ամէն յամենայն ախտից. և ես տր̃ Գրիգորս սահ-
մանեցի զԱծածնին կիւրակէն աւրն յանուն նորա պատարագել զ-
Քն. ով զնմա մուտքն յաթոռէս հանէ կամ ուզել իշխէ կայենի և Յո-
ւդայի չափ նզովեալ եղիցի։

«Un élu de Dieu, un saint ermite de Gantzac, après avoir vécu 55 ans dans le désert, se nourrissant d'herbe et sans être vu des hommes, vint dans cette ville, par l'inspiration divine. Tout-à-coup il reçut l'ordre d'en haut et, étant passé dans la vie éternelle, fut enterré comme étranger dans la sépulture commune, où l'emplacement de ses saintes reliques guérit de toutes les maladies. Moi Ter Grigor j'ai fixé le dimanche de N.-D. pour que la messe soit célébrée en son nom. Celui qui en enlève le revenu à notre siége, ou qui ose y prétendre, soit maudit de Dieu à la manière de Caïn et de Judas.»

— En l'absence de dates et de faits caractéristiques, la chronologie du fait ne pourrait être fixée que par le nom de Ter Grigor, sans doute un haut dignitaire du clergé, peut être même le catholicos. Or il y a eu cinq catholicos du nom de Grigor, entre les années 1065 et 1202: le choix est donc libre.

Ainsi, des 9 inscriptions du Palais inférieur, la plus ancienne, en 1031, est du Pahlavide Apoughamr; quatre, en 1253, 1269, 1276, 1300, sont au nom de l'Ilkhan et touchent l'administration d'Ani; trois, en 1253, 1303 et 1320, sont intéressantes pour l'histoire des Mkhargrdzels. Les autres n'offrent qu'un intérêt de détail. Je ne puis malheureusement rien ajouter à ce que j'ai dit des impôts pesant sur la ville d'Ani, dans mon IIIe Rapp. p. 111; cela se reduit à une nomenclature, dont l'explication ne se trouve nulle part.

Ayant maintenant terminé ma récolte d'inscriptions du Palais attribué aux Pahlavides par mes devanciers, je crois utile de joindre ici le Tableau généalogique de cette famille, avec toutes les pièces à l'appui: ce sera le résumé de tous les faits particuliers et la justification des résultats que j'ai cru pouvoir présenter comme certains au lecteur.

Le premier Tableau représente la généalogie des Pahlavides, depuis le Xe s. jusqu'aux premières années du XIIIe, seulement d'après les renseignements fournis par les historiens, avec la critique de celui tracé par M. Ed. Dulaurier, à la fin de sa traduction française de Matthieu d'Edesse. Le second ne renferme que les indications fournies par les inscriptions arméniennes, surtout d'Ani et de ses dépendances, et présente plusieurs noms de personnages dont ne parlent pas les historiens: je l'appuierai des propres paroles des textes, comparés entre eux et critiqués l'un par l'autre. La famille qui, durant 300 ans, a fourni à l'Arménie tant d'hommes distingués, de grands capitaines et huit catholicos, mérite bien d'être le sujet d'un pareil travail.

TABLEAU A, GÉNÉALOGIE DES PAHLAVIDES, D'APRES TCHAMITCH.

- Artac.
  - Apoughan; Tcham. II, 851, 939, d'après le témoignage du célèbre auteur Grigor magistros.
    - Grigor magistros, dans la province de Nig; † 982, à 40 ans, Tch. II, 940; marié à Chouchan, ibid. 939, âgée de 30 ans en 982. 1)
      - Vasac, général sous Sembat II Tiézéracal, et sous Jean-Sembat; Tch. II, 898, 905; seigneur de Bdchni; Dul. 2)
        - Grigor magistros, écrivain célèbre, † 1058; sa femme vivait encore en 1076, Tch. II, 1000.
          - Vahram-Vest ou Grigor II Vcaïaser, catholicos en 1065, † 1105, un samedi du mois de tré ou novembre, Tch. II, 989; III, 25; † un samedi de la 1re semaine du carême d'été, ou le 12 juin 1105; Dul. Recherches s. l. chronol. p. 303.
          - 0 mariée à Vasac fils d'Apirat.
          - 0000 filles. 4)
          - Vasil.
          - Vasac, duc d'Antioche, † 1077, épouse une fille de Vasac, fils d'Apirat. 5)
          - Philipé.
      - Vahram, construit Marmachen, † 1047, à Bdchni; avait succédé à son frère.
        - Grigor, † 1047, Tch. II, 938. 3)
      - Tigran.
        - 30 neveux et parents de Vahram, en 1042; Tch. II, 921.

- Hasan.
  - Apirat, Tch. II, 899; se sauve en Perse avec ses fils; † 1021, ib. 900.
    - Apel-Dchahap, général sous le roi Jean-Sembat.
    - Vasac, épouse une fille de Grigor magistros, vivante en 1081; adjoint à son frère.
      - Grigor, duc d'orient, défend Ani en 1094, † 1099, Tch. III, 16, 17; ou Géorg, Tch. II, 1032.
        - Barsegh, évêque d'Ani, puis espèce de catholicos, † 1203, Tch. III, 147, 161, 176. 9)
        - Apirat, vivait en 1174.
          - Grigor.
      - Hasan, Apel-Dchahap, vivaient en 1081.
      - Barsegh, catholicos après Grigor II, † 1113, 13 novembre, 17 de tré; d'abord évêque d'Ani, catholicos en 1082; Tch. II, 900; III, 7. 6)
      - Vahram.
      - Apirat. 7)
        - Nersès-le-Gracieux, † jeudi 14 août 1173; avait 10 ans en 1105.
        - Chahan, général.
          - Apirat ou Grigor VI, catholicos en 1195, † 1202.
        - Vasil, Tch. III, 111; seigneur de Gargarh; Dul.
          - 0
            - Grigor V, † 1194.
          - Grigor IV, Tgha, † juillet 1193. 11)
        - Grigor III, surnommé Pahlavouni, à cause de sa mère; Quadro della st. arm. p. 81; † 1166; avait 13 ans en 1105. 10)
        - 0
          - Chahandoukht, mariée à Ochin; Tch. II, 89.
            - Nersès de Lambron.
            - 0
              - Nersès, Tch. III, 88.
            - Fille.
      - Vasac. 8)

TABLEAU B, GÉNÉALOGIE DES PAHLAVIDES D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

Pour raison de brièveté, j'ai numéroté 1—150 les inscriptions d'Ani et des environs publiées par le P. Sargis, au commencement du IIe vol. de son Voyage dans la Grande-Arménie. S indique l'ouvrage du P. Sargis; B, mon IIIe Rapport.

---

1) Vahram; S. 109.

2) Magistros; ibid. L'inscription est du couvent de Bagnaïr, fondé en 976; Tch. II, 847.

3) Apoughamr, vivait en 411—962; S. 109, à Sourb-Astovadzadzin; cf. S. 7.

4) Grigor, était déjà mort en 1040; S. 24, à Sourb-Grigor d'Ani; marié à Chouchan ou Chouchic, vivante en 1029; B, 87, 91; S. 21; enterré à Sanahin, S. t. I, p. 13.

Sagoï ou Sadoï, frère de Chouchan, vivait en 1040; S. 24.

5) Hrimoséda, † en 1040; S. 24.

6) Vasac, était mort en 1029; B. 87, 90; S. 7.

7) Apelkharib, fils de Grigor et petit-fils d'Apoughamr, vivait en 415—966 (lis. en 485—1036); S. 7, Sourb-Phrkitch, à Ani. — Marzpan d'Arménie; B. 87; S. 8, en 414 — 965 (lis. 484 — 1035); fils *cadet* de Grigor, S. 24, en 489 — 1040.

8) Vahram, anthypate-patrice, vivait en 437 — 988; B. 86, à Marmachen; en 478 — 1029, ibid.; S. 22, Sourb-Grigor, à Ani; † 1047, à 80 ans; marié à Sophio, fille de Tigran, enterré avec elle à Marmachen; S. t. I, p. 225.

9) Hamzé; B. 87; S. 24; était mort en 1040.

10) Grigor magistros, fils de Hasan (?) ou de Hol-Vasac; vivait en 482—1033; B. 114; en 1051 (et non 1151, comme il est imprimé), à Kétcharhous, dont il est fondateur.

11) Sembat magistros; B. 87; vivait en 998. *a)*

12) Apoughamr, vivait en 480 — 1031; B. 86; Sourb-Arhakial, à Ani, S. 14, 22; B. 92; S. 114, à Bagnaïr, en 682 — 1033. *b)*

13) Grigor, vivait en 1031; B. 86; S. 14; † 1047, B. 87. *c)*

Vahram; B. 88; son père n'est pas positivement connu.

18) Vahram ou Grigor II Vcaïaser.

19) () mariée à Vasac.

20) () mariée à Apirat.

21) Achot Pahlavide?

22) Vahram, marié à Séda, fille de Vasac-le-Grand; S. 96, à Bagnaïr, église de S. Grégoire l'Illuminateur?

Barsegh, fils d'un frère de Grigor; S. t. I, p. 220.

14) Apoughamr magistros, vivait en 1215, S. 106; en 1225, B. 88, 89; S. 57; S. 114, en 1233; marié à Mahmélic (?) S. t. I, p. 220; enterré à Khanlidja.

16) Khariph ou Kharib magistros, petit-fils de Vahram, était mort en 1225.

15) Grigor, archevêque d'Ani, S. 57, à Gochavank; S. 106, en 1215; vivait en 1225, B. 88, 89; fils d'Apoughamr, S. 114, en 682—1233. — Ou Grigor magistros, à Bagnaïr (?).

(Notes au Tableau A.)

1) † en 434 — 985. Dul.

2) † en 420—971; Dul. d'après Matth. d'Ed. ch. XI, sans discussion de la date de Tchamitch.

3) V. ses frères Sembat et Apoughamr, *a)* *b)* du Tableau B.

4) Autre fille, mariée à..., mère d'Apirat, père de Nersès-le-Gracieux. Dul. — Ceci est inexact, v. Tch. II, 1032; III, 25. Apirat était fils de Vasac, gendre de Grigor magistros; car Grigor III était fils d'Apirat, fils d'une soeur de Grigor II, et Nersès était frère de Grigor III; S.-Martin, I, 442; Tcham. III, Tables, p. 110.

5) Pas de date de la mort, chez. Dul.

6) Basile, évêque d'Ani, puis catholicos 1082 — 1085, chez Dul. *sic.*

7) La généalogie de cet Apirat est inexacte chez Dul. V. note 4.

8) La généalogie de ce Vasac est inexacte chez Dul. V. note 4.

9) Basile II; catholicos 1180 — 1193 *sic*, chez Dul. — Basile II, d'Ani; Tch. III, 110 des Tables, dit: «Barsegh Grigorian, d'Ani, fils d'un frère du catholicos Barsegh.» Or Barsegh II ne pouvait être fils de Grigor, duc d'orient, † en 1099, puisque lui-même ne mourut qu'en 1203. M. S.-Martin dit mieux: «Fils de Grégoire, fils d'un

frère de Basile 1er; il faut que ce Grégoire, père de Basile II et d'Apirat, ait été fils de Vasac, ou de quelque autre frère de Grigor, duc d'orient. — M. Dulaurier, dans sa Table généalogique, représente Basile II, † 1193 (lis. 1203) comme fils de Grégoire couropalate d'orient, fils de Vasac et de la soeur de Vcaïaser, et Grégoire III comme fils d'Apirat, conséquemment aussi *petit-fils* de la soeur de Vcaïaser.

10) Grigor III, fils d'Apirat, n'était pas *fils*, mais petit-fils de la soenr de Grigor II Vcaïaser. Tch. III, 110 des Tables, dit avec raison qu'il était: Գրիգորիս որդի Ապիրատայ, քեռորդոյ Վկայասիրին «Grigoris, fils d'Apirat, fils de la soeur de Vcaïaser;» mais t. II, p. 1032, il cite le Hisous Vordi de Nersès, disant: «Vcaïaser plaça sur le S. siége զառ 'ի քեռէն որդի ծնեալ (մ՚քեռորդի իւր) զԳրիգորիոս համանուանեալ, զհօրն մերոյ եղբայր եղեալ «Le fils de sa soeur, nommé comme lui Grigorios, frère de mon père.» Or Grigoris ou Grigor III n'était que le petit-fils de la soeur de Vcaïaser, et en outre le propre frère de Nersès-le-Gracieux. Tchamitch, là même: «Ce Grigoris avait pour frères Vahram, Vasac et *Apirat, père de Nersès;*» or cet Apirat fut père de Grigor III et de Nersès-le-Gracieux, comme il est dit dans les Tables.

Suivant M. S.-Martin: Grégoire III, *fils d'Apirat*, (lequel était) fils d'une soeur de Grégoire II. Chahkhath. I, 203; fils d'Apirat, petit-fils de Grigor magistros, était *fils* d'une soeur de Vcaïaser, i. e. *petit-fils* d'une soeur et fils d'Apirat, neveu de Vcaïaser.
Grégoire IV, fils de Vasil, frère de Nersès-le-Gracieux.
Grégoire V, neveu de Grégoire IV.
Grégoire VI, fils de Chahan, frère de Nersès-le-Gracieux; Chahkhath, I, 205; cet auteur ne parle pas de Barsegh ou Basile II.

(Notes au Tableau B.)

1) 2) Si la fondation du couvent de Baguaïr, en 976, d'après Tchamitch, laisse quelques doutes sur ces deux personnages, rien n'empêche de croire que l'église ne soit antérieure au couvent.

5) Ce frère d'Apelkharib, porte un nom hétéroclyte, qui n'est connu que par le seul témoignage cité.

7) L'église de Sourb-Phrkitch fut construite par cet Apelkharib, marzpan, fils du prince Grigor; il était petit-fils d'Apoughamr et frère de Vasac; cela eut lieu sous le catholicos Pétros et sous le roi Sembat, fils de Gagic-Chahanchah; or Pétros siégea 1019 — 1053; Jean-Sembat régna 1020 — 1040: la double correction que je propose dans les textes du P. Sargis est donc justifiée. Il en est de même de celle de l'inscription S. 8, en 413 — 964 (lis. 483 — 1034, comme dans la copie de M. Kästner), où il est dit que ce personnage alla à C. P. sous l'empereur Michel; car Michel IV, le Paphlagonien, régna 1034 — 1041.

Vasac, prince des princes, était déjà mort en 478 — 1029, mais il avait concouru à la construction de Marmachen avec ses frères Vahram, Apelkharib et Hamzé, dont l'oeuvre fut terminée en cette même année; B,87; S.24. Pour Apelkharib, fils cadet de Grigor et de Chouchan et petit-fils d'Apoughamr, il avait bâti à Ani la sépulture de son père, de ses frères Hamzé et Hhrimoséda, et de son oncle maternel Sagoï; S. ibid. Si l'inscription de Marmachen ne dit pas positivement qu'Apelkharib et le jeune Hamzé fussent frères de Vasac, la 24e de Sargis, à Sourb-Grigor d'Ani, ne laisse aucun doute à cet égard. Bien que ce personnage ne soit pas mentionné chez le P. Tchamitch, son existence et ses actes sont constatés par nos inscriptions, pendant 58 ans après la mort de son père.

11) Asolic, l. III, ch. 41, dit non pas qu'il fût fils de Vahram *Pahlavide*, mais de Vahram; seulement il nomme immédiatement avant Sembat «Vahram Pahlavide.» Au même endroit il mentionne le marzpan Achot, N. 21 de ce Tableau: c'est là ce qui m'a fait conclure la descendance de ces princes.

Or l'inscription S. 96, à Sourb-Grigor de Bagnaïr, nomme Vahram N. 22), prince des princes, qui épousa Séda, fille de Vasac-le-Grand; sur cela je remarque que les noms d'Achot et de Sembat sont plutôt Bagratides que Pahlavides. En outre il ne se peut guère que Sembat fût fils de Vahram, marié à une Pahlavide, Séda; mais Achot, père de Vahram, peut avoir été contemporain de Vasac-le-Grand; car Vasac † en 1021, et Sembat, fils de Vahram, vivait en 998 et 1029.

14) Le père de cet Apoughamr n'est pas connu par un témoignage positif, mais les dates qui concernent ce dernier prouvent qu'il appartient au XIIIe s., au temps de Zakaria et d'Ivané Mkhargrdzels; v. Chahkhath., t. I, p. 273.

15) Ce Grigor fait une donation à S.-Jean de Gochavank, sous le supérieur Andréas, S. 57; il était père spirituel du couvent de Bagnaïr, Ter Sargis étant maître du lieu et supérieur d'Ani, S. 106, en 1215; — qualifié de magistros, dans une inscription de Sourb-Astovadzadzin, à Bagnaïr, S. 114, en 682 — 1233, sous le supérieur Siméon; or ce supérieur est mentionné S. 106, sous Sargis, supérieur d'Ani, et sous Zakaria Chahanchah, S. 90; S. 108, sans date; 117, sans date; 118, 119, id.; 116, en 692 — 1243; cf. une inscription de Sourb-Stéphanos, à Lmbat, S. t. I, p. 220, 221.

Pl. LV. Ruine d'église, non loin de la muraille de la ville.

— Au S. E. du N. 17 de M. Abich, on voit en effet un édifice portant le N. 11, qui signifie «substruction de petites églises;» si ce n'est pas ici une substruction, en tout cas c'est une ruine, que rien ne caractérise, si ce n'est une fausse arcade plein-cintre, ressortant en relief sur une muraille. V. Pl. XX.

Pl. LVII. Porte principale du Palais N° 17 de M. Abich, Pl. XXIV *B* de l'Atlas de mon Voyage archéologique. Les croix, dont cette belle façade est parsemée, justifient de nouveau le titre de Kreuzhalle, imaginé par M. Abich. Il doit exister une brèche ou une ouverture quelconque au voisinage, car M. Kästner avait figuré ici une cavalcade passant le long de la muraille. V. Pl. XXI.

Pl. LVII. Le Palais aux croix, vu de la vallée, c'est-à-dire en-dehors des murs. V. Pl. XXII.

Pl. LIX. Bains royaux, dont rien ne fait connaître la situation. V. Pl. XXIII.

— M. Mouravief, t. II, p. 284, dit qu'en venant de l'église Ronde, qu'il avait aperçue de la Cathédrale, il arriva près de vastes ruines, qu'on appelle «Ruines des bains,» bien qu'elles aient plus l'apparence d'un palais et d'une église réunis jadis en un corps de logis, et que peut-être c'est la chapelle en marbre érigée par le catholicos Sargis, en l'honneur de S^e Rhipsime, lorsqu'il établit à Ani le siége du patriarcat, après l'an 992. Si le monument figuré sur notre Planche est l'édifice dont parle le voyageur, ce serait aussi le N. 18 du Plan de M. Abich.

Quant à l'église de S^e-Rhipsime, l'historien Vardan, le seul qui en parle, dit que le catholicos Sargis, installé en 992, fit construire tout près de la cathédrale une église, où il déposa les reliques des saintes compagnes de Rhipsime; v. Vardan, manuscrit du Musée Roumiantzof, p. 93, et Minas Bjechkian, Hist. d'Ani, en armén. § 27. Les mots «auprès de la Cathédrale» առ ընթեր, ne laissent pas croire que S^e-Rhipsime fût du côté des Bains, du Plan de M. Abich; on ignore quel édifice jouxtait la cathédrale, et si la ruine qui se trouve tout auprès, vers l'E., était une église, une chapelle ou un simple clocher, comme le suppose M. Texier, dont j'ai cité l'opinion à ce sujet p. 22; ç'aurait bien pu être un oratoire ժամատուն, ou même un clocher, sous l'invocation de sainte Rhipsime. Le clocher de la grande église d'Edchmiadzin renferme, si je ne me trompe, une chapelle dédiée aux SS.-Anges. Quant aux Bains, le même ajoute, p. 99, qu'ils sont ruinés à fleur de sol, et ne diffèrent en rien des autres édifices de ce genre, en Asie: ainsi il adopte la nomenclature qui a prévalu au sujet de ces débris.

Pl. LX. Eglise creusée dans le rocher, N. 12 du Plan de M. Abich. V. Pl. XXIV.

Pl. LXI. Habitations troglodytiques, en dehors de la ville.

— Si je ne me suis pas trompé plus haut, à l'occasion de la Pl. XIII de l'Album, la croix que l'on voit ici sur le mur, et la trace d'inscription carrée, sur la tour du premier plan, à gauche, indiquent que les grottes dont parle le dessinateur sont de ce côté, bien que rien, sur le Plan de M. Abich, ne porte à le croire. Seulement, comme le Plan

de M. Texier fait voir bien nettement le ravin d'une petite rivière, à l'angle S. E. de la ville, je crois ma détermination exacte. D'ailleurs, la direction que suit maintenant le dessinateur nous ramène également à cette localité. On aperçoit dans le lointain, au N., l'église du Berger. V. Pl. XXV.

Pl. LXIII. La muraille au Lion. V. Pl. XXVI.

— C'est la courtine s'étendant entre deux tours, à droite de la porte principale ou du Milieu, de la Pl. 15 de M. Texier.

Pl. LXIV. Double copie de l'inscription coufique qui se voit sur une tour jouxtant la courtine au Lion, dont l'une relevée un jour de soleil, et plus belle que l'autre; v. IIIe Rapp. p. 143. M. Khanykof la traduit ainsi:

«Au nom du dieu clément et miséricordieux, a ordonné la construction de cette tour ronde le grand, le victorieux, l'habile administrateur, le père des braves, Manoutchar, fils de Chaour;» ce Manoutchar était émir d'Ani en 1072. C'est donc la plus ancienne inscription musulmane d'Ani. Celle, également coufique, portant le nom du même émir, sup. N. XXXII, est la seconde; celle de Keï-Sultan, sur le Minaret, N. XXXIII, est la 3e, en 595 Hég. — 1198; La 4e est celle vidimée par Zakaria, en 1238, persane, géorgienne et arménienne; la dernière, enfin, est celle d'Abou-Saïd, postérieure à l'an 1319; v. p. 31.

Pl. LXV. Tour où l'on renfermait les criminels, ainsi que s'exprime M. Kästner, sans doute d'après son cicérone. V. Pl. XXVII.

— On y remarque 3 croix de souvenir; à travers la porte, on découvre l'intérieur et les principaux monuments de la ville, et sur le tableau, le cadre d'une longue inscription, déjà reproduite Pl. XL, au nom de Zakaré-Chahanchah, s'attribuant la construction d'une portion de la muraille.

Cette porte, très fortifiée et ogivale, est la principale, sous le N° 15 des Pl. de M. Texier. Sur la tour de gauche, à quelques assises au-dessus des 3 croix, il y a aussi un cadre d'inscription.

Parmi les copies de M. Kästner je trouve les inscriptions suivantes de la muraille d'Ani, dont le lieu n'est pas toujours précisément connu.

a) Sur une des tours de la porte septentrionale, celle-ci même:

Ս֊ Սարգիս ա | ւգնէ Սարգիս | Գորգ . . . . . ամէն.

«S. Sargis, assiste Sargis Gorg . . . . . amen!»

b) Sur la tour N° 1 *sic*, non loin de la porte septentrionale; cette inscription, composée de 6 courtes lignes, est fruste:

Ա֊Ծ պա | հեա զ.Զ֊աքարի | այ մեծ . . . .Շ֊ | ահնշահ
զԳրիգոր և Վ֊ահրամ պատրիկ Յ | ոհաննէս
Մխիթար.

«O Dieu, protége Zakaria, le grand . . . . Chahanchah, Grigor, Vahram, Patric, Hohannès, Mkhithar.» A gauche il y a 4 lignes, de deux et trois lettres, indéchiffrables.

c) Tour N. 2; v. sup. Pl. XIV, p. 16.

d) Sur la tour N° 3 il y a une date, 653 — 1204, et une inscription de sept lignes, fruste et incomplète, d'où je ne puis rien tirer.

e) Tour N° 4, avec l'inscription coufique ci-dessus, Pl. LXIV.

f) N° 5, la grande inscription Pl. XVII, p. 17.

g) N° 6 on lit cette pièce, non entièrement déchiffrable:

Վ. Ի ՈԹ. Թ Ի Թագաւորութեան
.... Փատլը, Ի Հայրապետութեան
Տ͞Ն Բարսղէ (?) ես Աբրահամ շինեցի
զբուրջս եզման(?) Հալալ վաստակոց իմո_
ց յիշատակ ինձ և ծնողաց իմոց.
որ քարդայք զԱ͞Ծ ողորմեա
և զառաքեալ ..... յաղօթս ....

«En 609 — 1160, sous la royauté de ... Phatl, sous le pontificat de Ter Barsegh, moi Abraham, j'ai construit cette tour du fruit de mes travaux légitimes, en souvenir de moi et de mes parents. Vous qui lisez *ceci, dites:* «Seigneur, aie pitié *de lui,*» et .... l'apôtre dans vos prières à J.-C.»

— Barsegh, neveu du catholicos Barsegh Pahlavide, fut d'abord évêque d'Ani, puis, en 1182 exerça à Ani les fonctions patriarcales, sans être catholicos en titre.

h) Une autre inscription, dont la place est seulement indiquée «sur une des tours,» à l'E., est en grande partie indéchiffrable.

Ի ՈԿԸ, Թի շնորհիւ Քի ես Մամախաթունս դուստր Խաչ_
երեսի ..... Ի Քն գնացի յամուրն · Ի ....
...... ինձ ..... եթերան ...... յ .. շարակէի շինեցի զբուրջ_
նս յիշատակ — աղաչեմ որ.ք մեզ թող_
ութիւն խնդրեցէք Ի Տէ

«En 668 — 1219, par la grâce du Christ, moi Mamakhathoun, fille de Khatchérès, ... étant venue dans cette forteresse ...... j'ai construit cette tour de .... en souvenir de moi: je vous en supplie, vous qui lisez ceci, demandez au Seigneur le pardon de mes péchés.»

— Un Khatchérès, fils de Vard, est mentionné comme déjà mort, dans les inscriptions de Ghochavank, vers le milieu du XIIIe s. Sargis, t. II, p. 42. Il est inconnu d'ailleurs.

Pl. LXVII. Ani, vu du côté turk. V. Pl. XXVIII.

— C'est la vue générale des murailles, courant du S. E. au N. O. A gauche, les 2 tours de notre Pl. V, puis la porte Pl. VI, derrière laquelle se voit l'église en Icosagone, église Ronde ou de S.-Pierre, Sourb-Arhakial; en avant, la double porte, que je crois être celle dite des Tours-Noires, sup. p. 17; dans l'intervalle se montre la Cathédrale, qui semble

*

placée sur une éminence, tant elle domine le paysage; plus loin, la porte principale ou centrale, notre Pl. XXVII; puis la courtine au Lion, et la double porte, masquant la précédente et terminant le double mur. Celui-ci, pourtant, d'après les Plans de MM. Abich et Texier, s'avance beaucoup au-delà, sans ouverture indiquée, tandis qu'une 3e porte interrompt la muraille intérieure, d'après les deux Plans. Le mur simple remonte jusqu'au nord, en suivant les anfractuosités du terrain, et doit, comme je l'ai dit Pl. LVII, offrir ou une porte ou une brèche tout auprès du Palais des Pahlavides: le tout occupant un développement de plus d'une verste. Les murailles, dit M. Texier, p. 94, sont construites en un tuf volcanique jaunâtre, tout-à-fait semblable à celui de la campagne de Rome, que les Romains ont si souvent employé dans leurs constructions. Il ajoute, en parlant des monuments d'Ani, en général: tout cela est petit de proportions, mais appareillé avec tant de soin et couvert d'ornements si sagement mesurés et d'un style si original, qu'on peut à-peine reconnaître dans ces monuments, tenant du goût et de la délicatesse des Grecs, les conceptions d'un peuple ayant perdu de nos jours tout sentiment de l'art.

Suivant M. Mouravief, t. II, p. 265, 285, un fossé profond, creusé par le roi Sembat II, 977 — 989, devant les murs, réunissait les eaux de l'Akhourian et du Rhah. Ce renseignement, tiré du reste des auteurs arméniens, trouve sa confirmation dans un passage du Nigaristan, où il est dit que lors du siége de la ville aux deux rivières, par Mélik-Chah, neveu d'Alp-Arslan, «on construisit des radeaux, sur lesquels l'infanterie et les braves passèrent le fossé;» IIIe Rapp. p. 150. Un autre manuscrit du même ouvrage dit seulement que «la ville était entourée d'une grande eau.» D'ailleurs M. Texier et d'autres voyageurs ont vu les restes de la muraille de soutènement et de l'appareil entier du fossé.

Pour les personnes qui aiment à comparer, je rappelle qu'il existe en Europe des villes célèbres par leurs murailles fortifiées, telles que Nuremberg, qui, sur un développement de 7 kilomètres, passe pour avoir 365 tours, mais qui en possède réellement plus; Avignon, la ville des papes, et Aigues-Mortes, v. Revue Britannique, 1860, t. I, p. 96, et Hist. de France .... d'après les monuments .... 1859, t. I, p. 365.

Pl. LXVIII. Ruine de l'église dite du Berger.

— Chapelle de petites proportions, construite sur le modèle de l'Icosagone et de la Dodécagone d'Ani, par un homme de grande famille, dit-on, qui s'était réduit à l'humble condition de pasteur. Minas Bjechkian, Hist. d'Ani, p. 111 et Mouravief, II, 287, rapportent une autre tradition, qui dit simplement qu'un riche berger la fit construire, pour la prospérité de ses troupeaux. Le P. Indjidj, enfin, dit que le berger qui la construisit à ses frais y fut poussé par le chagrin de n'avoir pas été admis dans une église d'Ani; Arm. anc. p. 423. Ce serait donc la contrepartie de Djigrachen, à Tiflis «bâtie par la colère» d'un Arménien, dans les mêmes circonstances.

A en juger par le dessin, cet édicule a pu être joli, mais on n'y découvre rien de caractéristique, et pas une inscription: il est dans un état complet de délabrement.

Pl. LXIX. Arc de triomphe, isolé ou du moins sans aucune indication qui en fasse connaître les entours.

C'est, je crois, cette porte de sortie dont parle M. Mouravief, II, p. 287, formée de deux colonnes semblables à des minarets, jointes par une légère arcade, dont l'une est couronnée d'une coupole conique, comme une église; l'autre coupole s'est écroulée. Si je ne me trompe, cette porte doit se trouver tout auprès du Palais des Pahlavides, v. notre Pl. XXIX.

Pl. LXX. La tombe royale, dont on ignore complètement la situation. Pourtant il y avait à Ani un lieu consacré à la sépulture des rois, car Matth. d'Edesse, p. 68 de la trad. fr., dit positivement «que le roi Jean-Sembat fut déposé, à Ani, dans la tombe des rois ses prédecesseurs,» et l'on pourrait recueillir encore d'autres témoignages de ce genre. L'inscription qui y est tracée porte:

ՄԵԾՆ ԱՇՈՏ ԹԱԳԱՒՈՐ ՀԱՅՈՑ

«Le grand Achot, roi d'Arménie;» non pas Achot-le-Grand, qui a régné 859—890, mais Achot III, le Miséricordieux, qui transporta à Ani sa résidence et en fit la capitale de ses états, 952—977; cf. Mouravief, t. II, p. 266. M. Texier, p. 102, dit avec raison que l'on ne retrouve pas à Ani les sépultures des monarques qui y ont régné durant *cinq siècles*; — cette dernière expression est quatre fois trop forte. Plus loin il suppose que ces princes ont dû être enterrés dans des champs éloignés de la ville, et notamment au monastère de Karavink (lis. Ghochavank), dans la vallée de l'Arpa-Tchaï. Ce qui peut donner une certaine probabilité à cette assertion, c'est que précisément dans une inscription rapportée par P. Sargis t. II, p. 31, le roi Sembat, en 481 arm. — 1032, parle en effet du couvent d'Horhomos comme étant la sépulture de sa famille. M. Mouravief, II, 260, dit aussi que plusieurs des rois Bagratides ont été enterrés à Ghochavank.

J'ai reçu tout récemment, par l'obligeante entremise du P. Barnaba d'Isaïa, bibliothécaire du couvent de S.-Lazare, à Venise, un précieux renseignement, relatif à cette inscription. J'en donnerai d'abord le texte, tel qu'il a été publié par le P. Sargis, du moins les premières lignes.

«Sur la muraille au-dessus de la fenêtre orientale du couvent de S.-Géorg, à l'E. de Ghochavank, on lit:

կ̃ղր ոՋդ Թուականութեան ̃թ լինելութեան արարածոց փրկչին և հայոց։

Ի ռ̃ճ̃լ̃ը̃ժ պէտղի լինելութեան արարածոց, մ̃լ̃ը· պէտղի ̃ը մարմնանալոյն, և ի նՃա Թուականին հայոց, ես սմբատ շահնշահ որդի գոգիկ շահնշահի ետու զիմ գեղս զսահառունիս ի մեր հանգստարան Թագաւորաց ի տեղերահռչակ վանաց հոռոմոսի . . . . .

«Relativement à l'inscription que vous me soumettez, m'écrit le P. Barnaba, je vous avoue qu'il m'est impossible de trouver le moindre sens à la première ligne. Il faut qu'elle ait été mal copiée, car l'ordre des alphabets arméniens n'est pas exact, et je ne puis rien y déchiffrer. De plus, cette première ligne de ladite inscription ne se trouve pas dans l'Itinéraire d'Arménie écrit par notre R. P. Nersès, ce qui est étonnant; car il m'a assuré qu'il a recueilli avec un soin scrupuleux toutes les inscriptions de cette contrée. La lec-

ture de la même inscription, que je vous transmets ci-après, vous fera voir comment il a corrigé les autres erreurs.

Ի ճակատ եկեղեցոյն

✠ Ի ՌՈԺԶ ոլմպիադի լինելութեան արարածոց ՄԿ ըոլմպիադի ՆՅ մարմնանալոյ և ի ՆՁԵ թուհ (en 485 de l'ère d'Arménie) ես Սմբատ Շահնշահ որդի Գագիկ Շահնշահի եսու զիմ գեղս զՍահառունին ի մեր հանգստարան թագաւորաց ի տեղերահռչակ վանսն հոռոմոսի.... Je traduis:

«Sur la façade de l'église:

† En la 1616e olympiade de la création du monde, en la 260e olympiade de l'incarnation divine, et en 485 de l'ère arménienne, moi Sembat-Chahanchah, fils de Gagic-Chahanchah, j'ai donné mon village de Saharhounik à notre sépulture royale du couvent d'Horhomos, la merveille du monde, pour la rémission de mes péchés, et j'ai imposé par écrit à Sourb-Géorg quatre quarantaines pour Gagic, dont deux pour moi, après ma mort, et deux pour lui, jusqu'à la venue du Seigneur.

«Etant témoin Ter Pétros, catholicos d'Arménie, sous le P. Sargis et Géorg, supérieurs de ce saint couvent.

«Si donc l'un des supérieurs ou serviteurs de la sainte église met obstacle à ce notre souvenir, il est chargé de nos péchés devant le Christ; si quelqu'un, grand ou petit, des nôtres ou des étrangers, s'y oppose ou enlève notre village ou les champs, qu'il soit privé, lui et sa race, de la vue du Christ, comme Judas le déicide; qu'il soit séparé de la Sainte-Trinité et du signe du Christ; qu'il soit lié à la vie, à la mort; que tous les péchés et malédictions depuis Adam, jusqu'à la venue du Christ, retombent sur lui infailliblement, si Dieu le veut. † Thomas (l'écrivain?).»

— Après avoir remercié le P. Barnaba de son obligeante communication, j'ajoute: avec une telle copie, peut-être corrigée, le texte devient clair: les 1616 olympiades donnent un total de 5424 ans pour l'ère mondaine, celle de Jean Cozierhn, déjà employée, avec une variante de 4 ans, dans la grande inscription de la cathédrale, sup. p. 24; les 260 olympiades de l'incarnation donnent, à leur tour, 1040, pour la date de l'ère chrétienne; mais l'an 485 arménien demande 1036 de J.-C. (485 + 551 = 1036). D'où vient ce désaccord, précisément dans le chiffre du comput que des Arméniens devaient le mieux connaître? Le roi Jean-Sembat doit avoir fait sa donation à une époque où il prévoyait peut-être sa mort prochaine, mais l'année précise de sa mort n'est point indiquée clairement, même par Aristakès de Lastiverd, contemporain; d'autres, tels que Matthieu d'Edesse et Vardan, la fixent en 1041 et 1045. Pour la justification de l'année 485 — 1036, ce peu de mots suffisent, puisqu'avec ce chiffre il reste encore assez de marge pour arriver à la date, quelle qu'elle soit, de la mort de Jean-Sembat; cependant on ne peut nier que l'ère mondaine de Jean Cozierhn ne donne au moins quatre ans de trop relativement à l'année arménienne, et qu'il aurait fallu écrire «en la 1615e olympiade,» pour avoir la date correspondant à 1036 de J.-C., correction que la copie du P. Nersès n'autorise nullement.

Le fait saillant de cette inscription, c'est une nouvelle preuve de l'emploi, sur les monuments, de la supputation de Jean Cozierhn, à 24 ans d'intervalle de la construction de la cathédrale d'Ani.

Pl. LXXI. Le lieu où devait être enterrée la famille royale, dont la position n'est pas mieux définie. En tout cas le dessinateur représente ici un monument funéraire, décoré de six fausses arcades, où l'on lit ces groupes de lettres:

ԵՂԲ | ԱՅՐ | ԻԿՆ | ԿԱՐՈ | ՉԻՍ | ՉԻՍ

«Ieghbaïric.......» ce nom propre, tout-à-fait inconnu, n'appartient pas à la famille des Bagratides arméniens, et le reste n'a aucun sens. Pour l'acquit de ma conscience je dois ajouter qu'un Vahram, fils d'Ieghbaïric, et sa femme Thaïc, sont mentionnés dans une inscription de l'an 665 — 1216, au couvent d'Hohanavank, à Carbi. Mais la famille de ce personnage, qui devait être opulente, n'est pas connue historiquement; v. Minas Bjechkian, Hist. d'Ani, p. 71. Une *reine* ou dame Thaïc, fille de Charatchah ou Charaph-Chah, paraît aussi dans une inscription de Ghochavank, en 718 — 1269, et dans une autre, sans date, du couvent de Bagnaïr; Sargis, II, 23, 39, 40.

Profitant de l'heureuse circonstance qui a fait tomber entre mes mains les beaux dessins de M. Kästner et de l'obligeance avec laquelle S. E. M. Gille a mis son Album à la disposition de l'Académie, j'ai fait retracer les deux célèbres couvents de Marmachen, aujourd'hui Ghanlidja, et de Khiphtchakh, aujourd'hui Harhidja-Vank; v. Pl. XXXII, XXXIII. Dans les notices suivantes, je fondrai ensemble celles données par le savant vartabied Hovhannès Chahkhathounof, Descript. d'Edchmiadzin, t. II, p. 270 — 276, et par le P. Sargis Dchalaliants, Voyage, t. I, p. 223 — 229, en faisant connaître les opinions particulières de l'un et de l'autre sur certaines questions, quand il y aura désaccord.

Marchachen v. Pl. XXXII.

L'église ou monastère de Marmachen, qui renferme les tombes des ancêtres du prince des princes Vahram, Pahlavide, frère du père du célèbre Grigor magistros, est situé dans la province de Chirac, non sur le bord de la rivière de Cars, comme il est dit dans le Voyage en Pologne, du P. Minas Bjechkian, p. 116, mais bien réellement sur la rive oriental d'un autre affluent de l'Akhourian ou Arpa-Tchaï, dans un endroit plat, au milieu d'une vallée. Le village qui y tient était autrefois fort peuplé, à en juger par les ruines. Il est aujourd'hui nommé par les musulmans Ghanlidja ou Khanlidja «le Sanglant,» et habité par des émigrés, venus de Cars après la guerre de Turquie, en 1829; il est à environ une heure et demie, six ou sept verstes au NO. d'Alexandrapol.

Tels sont les renseignements du P. Chahkhathounof, dans sa Description d'Echmiadzin, t. II, p. 270. Le P. Sargis, un peu plus précis, dans son Voyage, t. I, p. 223, nous apprend que Ghanlidja forme deux villages, dont la séparation n'est que nominale, situés sur le bord du Rah, l'Aladja-Tchaï, dans une vallée entourée de rochers; au voisinage se voient les ruines d'un beau pont, jeté sur la rivière.

La grande église, longue et large de 22 coudées arméniennes, était solidement construite, en pierres de taille, d'une hauteur moyenne et bien proportionnée, sans piliers à l'intérieur. Elle possédait une élégante coupole centrale, composée de dalles de pierre formant des espèces de sillons, un autel, deux sacristies et une seule porte, à l'O. Elle est en bon état, sauf la coupole, à moitié effondrée, et sert aux prières des habitants. Auprès de la porte il reste des traces d'un grand porche et d'un beau clocher, démolis par le musulman Dchara-Beg, qui, avec les pierres, construisit une tour de l'autre côté du Rhah.

Tout auprès, au N. et au S., sont deux petites églises à coupole conique, toutes deux en pierres de taille et ayant en grande partie perdu leur revêtement. Celle du N. était longue et large de 16 coudées et avait à droite et à gauche des chapelles pour dire la messe; celle du S., avait 12 coudées en longueur, sur 10 en largeur; enfin une quatrième église se dressait au milieu du cimetière.

L'église principale est la mieux conservée, et la façade occidentale en est, au dire de M. Kästner, toute couverte d'inscriptions, de haut en bas, dont trois seulement ont été copiées et publiées[1]). Notamment M. Kästner les a transcrites toutes les trois, en caractères qui ne représentent pas la forme archaïque des lettres, et la seconde a été redessinée par lui, dans l'Album de M. Gille, en lettres de plus beau style, mais qui pourtant ne satisfont pas un paléographe. Ses copies ne peuvent servir que comme renseignement et comme vérification des textes imprimés, elles paraissent fort exactes.

Comme j'ai déjà donné des traductions des inscriptions de Marmachen, dans mon IIIe Rapp. p. 86, 88, et dans divers mémoires, et que je n'ai aucun changement à y faire, je me contenterai de les analyser ici. La première en date, que j'ai traduite d'après le très excellent texte du P. Chahkathounof[2]), se trouve sur la muraille du S. et renferme la date précise de la fondation. Le prince des princes Vahram Pahlavide, anthypate-patrice, y raconte avoir commencé les travaux de construction en 437—988, sous le roi Sembat, fils d'Achot, et les avoir terminés en 478—1029[3]), sous le roi Jean-Sembat et sous le supérieur Erémia, puis sous son succeseur Sosthénès. Cette inscription est précieuse, surtout parce qu'elle nomme, outre Vahram, avec sa mère Chouchic et son père Vasac, deux autres frères du même prince, Apelkharib et Hamzé, non mentionnés dans l'histoire, et dont l'existence n'est constatée que par les monuments épigraphiques.

---

1) V. Chahkhathounof, Descr. d'Edchm. t. II, p. 271, 272, 273; Sargis, Voyage, t. I, p. 225, 227; Minas Bjechk. Hist. d'Ani, p. 74, 75. Il en existe une traduction française dans les Mém. rel. à l'Asie, par Klaproth, t. I, p. 277, et une russe dans le N. 46 du journal Кавказъ, pour 1846.

2) La copie de M. Kästner ne fournit que l'insignifiante variante պղատաՁամամնեն pour պղատա-զամամնեն, nom d'un village.

3) Ces dates sont très nettes sur la copie de M. Kästner, ont été lues de même par les deux vartabieds arméniens, et font voir que la construction dura 43 ans. Ainsi il ne reste plus de doute à cet égard. Le P. Loucas Indjidj, au contraire, fait commencer les travaux en 435 de l'ère arménienne, différence de chiffre très aisée à expliquer, mais, par une interprétation à lui particulière d'un texte de Samuel d'Ani, il en fixe la fin en 443 de l'ère arménienne—994 de J.-C. Nos copies n'admettent pas cette solution, bien que la durée de la construction puisse paraitre extraordinaire par sa longueur.

La 2e inscription, sur le coin occidental de la même muraille, est au nom de Mariam, reine des Aphkhaz et d'Arménie, fille de Sénékérim et petite-fille de Gagic et de Cata[1]); cette princesse offre son village de Tarouk, sous le supérieur Sosthénès, moyennant une messe à dire, toute l'année, dans l'église de la Colonne, Sourb-Pétros, pour sa grand'mère Cata. Pl. XLIV.

Le texte est formel: «J'ai reçu des saints *religieux* une bonne part, l'église de la Colonne, Sourb-Pétros...;» est-ce l'église principale, est-ce une des deux petites églises, que le P. Chahkhathounof, p. 276, dit positivement être en forme de colonne ou de pilier, սիւնաձև? le premier est rendu vraisemblable par le lieu même où est tracée l'inscription. Quant à l'époque où fut rédigée celle-ci, il faut croire que la reine Mariam, femme de Giorgi 1er, roi Bagratide de Géorgie, se donna le titre de «reine d'Arménie,» lorsque les habitants d'Ani se livrèrent à elle, soit immédiatement après la mort du roi d'Ani, Jean-Sembat, en 1039, qui fut suivie d'un interrègne, soit, moins probablement, après la prise de possession de la ville par les Grecs, en 1045, Gagic ayant été attiré à Constantinople; v. Hist. de Géorgie, p. 319. Quoique les histoires byzantine et arménienne n'en disent rien, il faut bien que le désir des habitants d'Ani se soit réalisé d'une certain façon, pour que Mariam ait pu, sur un monument voisin de leur ville, prendre le titre de «reine d'Arménie.»

La 3e inscription, tracée sur la paroi du mur septentrional, rapporte que l'église de Marmachen a été restaurée au temps et par l'ordre de l'atabek Ivané et de Chachanchah[2]), chef des adjudants (du roi de Géorgie), par l'archevêque Grigor, fils d'Apoughamr magistros, et par son frère germain Khariph magistros, petits-fils du prince des princes Vahram Pahlavide, le fondateur du monument. L'église, depuis longtemps changée en une sorte de citadelle; les bâtiments du couvent, occupés par des paysans, qui y tenaient leurs troupeaux, furent purgés de toute immondice et rendus au culte et aux religieux; le couvent Supérieur fut réuni à l'autre, où se trouve l'église, et tous les deux placés sous la main d'un même chef. Entre autres donations par les princes est mentionnée une église de Sourb-Stéphanos, dans la ville même d'Ani, à ce qu'il semble, avec toute sa paroisse, dont il n'est parlé nulle part ailleurs[3]). Tous les personnages énumérés ici vivaient en 674—1225, date que porte l'inscription, mais Khariph ou Gharib magistros fut tué peu de temps après par les infidèles, et enterré ici, près de son aïeul հաւու Vahram.

1) Sénékérim Ardzrounien, roi du Vaspouracan, qui mourut en 1021, était petit-fils de Gagic, Bagratide par sa mère et fondateur de sa dynastie, au Xe s. Gagic aurait donc été marié à la princesse Cata. A la rigueur, la reine Mariam serait l'arrière-petite-fille de Gagic.

2) Dans ma traduction, IIIe Rapp. p. 88, j'ai mis par inadvertance «Zakaré-Chahanchah,» tandis qu'il faut lire «Chahanchah, fils de Zakaré.» Il est à-peine besoin de dire que ce prince et Ivané étaient de la famille Mkhargrdzel, si influente à cette époque en Géorgie et maîtresse d'Ani, comme ayant remplacé là les Pahlavides.

3) Pour l'acquit de ma conscience je dois dire cependant qu'au 1er volume du P. Sargis, p. 218, est décrit le couvent de Lmbat, où se trouve une admirable église de Sourb-Stéphanos. Comme le village de Lmbat est dans le canton de Chirac, non loin des localités dont je m'occupe, il se pourrait bien, si les termes de notre inscription n'étaient si formels, que ce fût là la paroisse donnée par Ivané et Chahanchah au couvent de Marmachen. Mais d'abord nous ne sachions pas que Lmbat ait appartenu aux Mkhargrdzel, et ensuite notre inscription dit: «Nous lui avons donné (à Marmachen) tout ce que nous possédons de domaines héréditaires dans la ville d'Ani, venant de notre aïeul, et d'abord l'église de Sourb-Stéphanos, avec toute sa communauté.»

Comme les donateurs parlent aussi d'une inscription contenant la liste des domaines du couvent, cela nous rappelle les deux grandes inscriptions de l'église Grecque d'Ani, dont une datée 664—1215, où précisément se lit le nom de Chahanchah, chef des adjudants, et qui renferme une énumération de ce genre; v. sup. p. 14.

En outre le P. Chahkhathounof relève ici, avec raison, certains détails qui ont de l'importance: «d'abord la mention de constructions en marbre,» existant autrefois dans l'église principale ou dans les deux petites chapelles «en forme de piliers,» dont elle est flanquée; constructions dont, ajoute-t-il, il ne reste aucune trace. Or ces «constructions en marbre» n'existent que dans la copie du P. Chahkhathounof; celles du P. Sargis et de M. Kästner ont fait justice d'une telle allégation. Néanmoins le P. Sargis, dans son texte, se sert toujours de la leçon *Marmarachen.* Pour moi j'ai peine à croire que le nom de Marmachen, le seul qui se lise dans les inscriptions tracées au XIe s. et presque contemporaines de la fondation de l'édifice, dérive par abréviation de Marmarachen, quoique, à vrai dire, on n'en connaisse pas de plus plausible étymologie. Ensuite ce couvent Supérieur, plus ancien que Marmachen, suivant le P. Sargis, dont il existe encore la muraille occidentale de l'église, est situé sur une hauteur dominant le couvent, à la distance d'une course de cheval, vers le NE. Ce sont sans doute ces ruines dessinées par M. Kästner, Pl. V et VI de la première Partie de l'Album d'Ani. Ce couvent était indépendant et plus ancien que Marmachen, bien qu'on ne connaisse ni l'époque de la fondation, ni le nom du fondateur.

L'importante correction que nécessite la copie de M. Kästner, appuyée sur le texte publié par le P. Sargis, dans la généalogie des personnages ici mentionnés, n'échappera pas au lecteur. La copie de Chahkhathounof, d'après laquelle j'ai fait ma traduction dans le IIIe Rapp. p. 88, donnait à penser qu'Apoughamr, l'archevêque Grigor et Khariph magistros étaient trois frères, petits-fils de Vahram; la nouvelle copie, au contraire, dit positivement que Grigor et Khariph étaient fils d'Apoughamr, et conséquemment celui-ci fils de Vahram. Voici cette partie du texte; Marmachen, 3e inscr.; Kästner, album de M. Gille, p. 5; Sargis, t. I, p. 227.

Ի ժամանակս բարեբաշտից և Ա̃ծասիրաց պատրոնաց մերոց աթաբակ Իւանէի և մանդատորթախուցէս Շահնշահի հրամանաւ սոցին վերստին նորոգումն եղև հրաշափառ տաճարի Ս̃Ա մաւր լուսոյ [1]) սբ̃ոյ կաթուղիկէիս Մարմաշինոյ [2]) ի ձեռն որդւոց [3]) Ապուղամրի մագիստրոսի տր̃ Գրիգորոյ արհեպիսկոպոսի և հարազատ իմոյ Խարիփին թոռանց Վահրամայ իշխանաց իշխանին զարմից և շառաւեղի սբ̃ոյ Գրիգորի շինողի ի հիմանց մեծաւ տենչմամբն և յուսով զսայ վ̃ն բազմագումար Քն̃ոյից և պարգևաւ արդինս յոլով ....

1) Chahkh., p. 373 t. I. Ա̃ծանիստ.

2) — մարմարոնեայ շինուածովք.

3) — omet ce mot très essentiel: «Ter Grigor archevêque, *fils* d'Apoughamr .... petits-fils de

En 1822 un certain prêtre Phrkitch, ayant découvert ici une construction souterraine en pierres et chaux, pensa que c'était un trésor et y exécuta des fouilles, dans l'espoir d'y trouver de l'argent. Au lieu de ce qu'il désirait, il ne mit au jour qu'une pierre tumulaire, qu'il pria de placer sur ses restes, après sa mort, en guise de consolation de ses pénibles travaux. Sur cette pierre on lisait:

«Ceci est le lieu de repos de Sophia[1]), servante du Christ, épouse de Vahram Pahlavide, prince des princes, et fille de Tigran, marzpan d'Arménie, seigneur d'Antzévatsik, dans le grand Vaspouracan. Je suis trépassée à la moitié de mes jours, laissant mes fils affligés, et vous prie de vous souvenir de moi, afin que Dieu ait aussi pitié de vous. En 464 — 1015.» Par-là il est aisé de prouver que Vahram[2]), mari de la princesse, ainsi que ses fils et petit-fils, étaient enterrés ici, et non dans l'enceinte de Sanahin, dit le P. Sargis. Les tombes tirées de terre ont été employées à d'autres usages et ont disparu. Au-dessus du village, sur un plateau, se voyait autrefois le fort de Vahramachen, maintenant démoli: les matériaux en ont été dispersés.

Il n'existe non plus aucun vestige des habitations des moines. Le Cartulaire de Hovhanavank, à Carbi[3]), nous apprend que le supérieur Erémia, qui avait succédé à un autre dont le nom est inconnu, se démit de ses fonctions en faveur de Sosthénès et mourut à Carbi en 482 — 1033. Sosthénès, qui lui succéda, fut en relations avec Grigor magistros, Pahlavide, dont deux lettres lui sont adressées. Il reçut aussi de ce prince un beau rubis, qu'il tenait de la munificence de Constantin Monomaque.

Pour notre Pl. XXXII nous avons profité d'un dessin de l'Album de M. Gille, de beaucoup préférable à celui qui fait partie de notre Album d'Ani. Seulement nous ferons remarquer que, sur l'exemplaire de l'Académie, M. Kästner a fortement ombré les deux fausses arcades accompagnant la fenêtre de l'E. de la grande église, ainsi que de l'église qui est à droite, et celles auprès de la fenêtre N. de cette dernière, comme si c'étaient des niches, du genre de celles pratiquées dans les massifs des églises de S[e]-Rhipsime, à Edchmiadzin, de Harhidj, de Zéda-Thmogwi, d'Icortha, ici même sur la Pl. VIII, qui représente la façade S. de la Cathédrale d'Ani, et sur celle de l'église Grecque, Pl. IV. Au lieu que, sur le dessin qui a été reproduit, ces mêmes arcades étaient aussi éclairées que les autres et ne donnaient pas l'idée d'un renfoncement particulier. Je suis bien convaincu que sur le dessin reproduit par nous il devait y avoir une omission, que j'ai indi-

---

Vahram;» plus bas il est bien dit que Khariph magistros «fut enterré à la porte de la cathédrale, près de notre *aïeul* Vahram.» Dans la copie de M. Kästner, le mot *aïeul* manque, dans une lacune; le P. Chahkhathounof a lu *առ մերոյ*, qui n'a pas de sens «de notre homme;» mais le P. Sargis lit: *առ նշխարս հաւուն* .... près des restes de *notre aïeul*,» qui répond très bien au mot *Թոռանց* du commencement. Ces généalogies sont discutées ci-dessus, p. 55, 6.

1) Cette inscription est le seul témoignage que l'on possède au sujet de la princesse Sophia.

2) Le P. Tchamitch, t. I, p. 938, assure que Vahram fut enterré à Sanahin, ce qui est contraire et au texte de l'inscription de l'an 1225 et aux conjectures, ici fort probables, du P. Sargis, Voy. t. I, p. 224.

3) V. IIIe Rapp. p. 71, la partie de ce curieux cartulaire qui se rapporte à la Géorgie.

*

quée au lithographe, et qui a été réparée. Je regrette que cela n'ait pas été suffisamment caractérisé sur la facade méridionale de l'église Grecque.

Harhidjo- Harhidja- ou Ghphtchakha-Vank. [1]) V. Pl. XXXIII.

Il existe plusieurs notices sur le couvent dont le nom figure en tête de cet article. Le P. Loucas Indjidjian lui a consacré quelques lignes, p. 330 de l'Arménie ancienne, imprimée en 1822; le P. Chahkhathounof en parle plus longuement, dans sa description d'Edchmiadzin, t. II, p. 262 — 270, et, avec son exactitude ordinaire, donne des détails clairs et précis, ainsi que le texte de 14 inscriptions; on trouve également une bonne description et 14 textes épipraphiques chez le P. Djalaliants, Voyage dans la Grande-Arm. t. I, p. 211 — 217, ici le texte des inscriptions est loin d'être correct; enfin en 1856 le vartabied Abel Mkhithar ou Mkhithariants [2]), moine d'Edchmiadzin, a imprimé à Tiflis une excellente petite brochure in-32, de 90 pages, contenant une histoire et une description complète, ainsi que 20 inscriptions. Une petite notice de M. Kästner lui-même nous renseigne assez bien sur la situation et sur l'état actuel du monument, dont nous publions le dessin d'après l'album de M. Gille.

Malgré la longueur du travail du P. Abel, c'est celui auquel je me suis attaché, sauf à y faire entrer ce que les autres contiendraient de nouveau et d'intéressant.

I. ORIGINES DU COUVENT DE HARHIDJ.

9 Le commencement des monastères de Chirac remonte au temps de la dynastie Bagra-

---

1) Sous le nom de «monastère de Harhidj» on n'entend pas la cathédrale construite par le spasalar Zakaria en 650—1201, ni l'admirable clocher du prince Hidchoub Vahram, mais l'ancienne église, dite Sourb-Grigor, avec son clocher, aujourd'hui en ruines, sise au N. de la précédente et bâtie au Xe s. par Sargis Djon. En effet Zakaria, dans l'inscription relative à sa fondation, dit: «J'ai acheté le magnifique monastère de Harhidj .... et j'y ai construit cette cathédrale. Quant au nom de Harhidj, on n'a pas réussi à l'expliquer.

2) Les noms de famille arméniens se terminaient autrefois en *ouni*, *ian*, *ունի*, *եան*, au nominatif singulier, terminaison dont la dernière est l'analogue du latin *ianus*, comme Justinianus, qui indique un dérivé, et forme des ethniques, de pays et de famille: de là Archacounian, Mamiconian, ... Arsacide, Mamiconien .... Les Arméniens cependant, déjà dans l'antiquité, ont employé, au lieu du nominatif singulier, le génitif pluriel *iants* ou *ents* *եանց* ou *էնց*, comme Khoupasarents, Dzilents, analogue à la terminaison russe овъ, Lvof, Dolgoroukof, etc.; car les deux lettres *եա* forment aussi bien le son dur *է* *è*, que celui plus mou *iéa*, *ia*; la terminaison *ian* est maintenant exclusivement consacrée à signifier *fils de*, *vitch*, à la manière russe: Hacob Pétrosian Amatouniants signifie Jacques Pétrovitch Amatouni. Ainsi Mkhitharéants *(ian, iants)*, est identique à Mkhitharéan (ian), Patcanents, à Patcanian. Quant à la manière dont les savants de l'occident abrégent les noms de famille arméniens, Tchamitch pour Tchamtchian, Zohrab pour Zohrabiants, Indjidj, Avger pour Indjidjian, Avgérian, cet usage a été introduit par les Mékhitharistes de Venise, qui ne se désignent pas autrement sur le titre de leurs publications en langues européennes. Il est impossible de se rendre compte du motif qui a porté M. E. Dulaurier a écrire, dans ses diverses publications, Orbêli pour Orbélian, Indjidji pour Indjidj ou Indjidjian, Sourmêli pour Sourmel ou Sourmélian. En tout cas les Arméniens du crû n'ont pas le droit de se plaindre d'un procédé imaginé par leurs compatriotes aux-mêmes. B.

tide, sous le roi Abas, au Xe s., ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'établissement
de la Cathédrale d'Edchmiadzin [1]), entre 930 et 936. A cette époque l'Arménie respira
des guerres sanglantes des osticans persans, grâce à la bienfaisance du roi Abas. Alors
donc les émigrés arméniens qui s'étaient dispersés rentrèrent dans leur patrie (v. à ce su-
jet l'Hist. d'Ani, § 16), et les religieux arméniens chassés par Romain, empereur de
Grèce, affluant vers l'Arménie d'où ils s'étaient enfuis, passèrent dans le Chirac. Il y en
eut parmi eux qui restaurèrent les couvents abandonnés autrefois par eux, et qui avaient
été ravagés par les maraudeurs, d'autres qui construisirent à nouveau de grands monas- 11
tères dans l'Aïrarat, ainsi que l'atteste Kiracos: «On établit, dit-il, pour les religieux ex-
pulsés par l'empereur Romain, les couvents d'Horhomos et de Dprévank, dans le district
de Chirac;» le nom seul du premier prouve qu'il provient de personnes arrivées de Grèce,
car il signifie: «le couvent du Grec.»

Les paroles des historiens démontrent encore que le monastère de Harhidj fut établi
dans le Chirac pour les besoins des religieux, ou, ce que je crois plutôt, que ceux-ci
ayant été obligés par les guerres des osticans persans, de se retirer, il fut restauré à leur
retour. Bien que cela ne soit pas dit formellement, nos géographes attestent qu'il était
situé avec les autres couvents ci-dessus mentionnés dans le district de Chirac, où, dit 12
Vardan, se trouvent les saints asyles d'Horhomos, de Marmachen, de Dpravank, de Camr-
dchadzor et de Harhidj.»

Voici maintenant ce qui prouve l'existence du couvent de Harhidj à l'époque de la venue des religieux et bien longtemps avant celle où, aux jours d'Abas, furent bâtis et restaurés les monastères de Chirac.

1° Certaines anciennes inscriptions de Harhidj, dont les dates sont antérieures au
Xe s., avant l'époque d'Abas, avant l'établissement de monastères pour les besoins des re-
ligieux expulsés. Telle est la date d'une croix de pierre de l'ancien cimetière des moines,
sur une hauteur à l'E., dans une chapelle de la Résurrection; cette croix, placée sur la
tombe d'un moine, porte la date arménienne 21 — 572 [2]), et prouve de reste qu'au VIe 13
s. existait le couvent de Harhidj. Quand revinrent les religieux, et que les couvents de
Chirac se relevèrent, celui-ci, qui avait été ravagé par les maraudeurs, fut restauré au Xe
s., ainsi que le dit le P. Tchamitch.

2° Quand Sargis Djon bâtit l'église de Sourb-Grigor à Harhidj, ce qui est regardé comme le commencement de ce monastère et de sa dignité de supérieur, le supérieur était Hamazasp, car Djon est mentionné dans l'inscription de fondation: «Moi Sargis Djon j'ai bâti

1) Ce travail du P. Abel ne m'est pas connu. B.

2) Suivant le P. Sargis, Voyage, t. I, p. 211, on lit sur une tombe: «En 17 — 568, ceci est le lieu du repos et la demeure d'Erémia le musicien;» c'est donc une autre inscription que celle mentionnée par le P. Abel. L'une et l'autre sont passées sous silence par le P. Chahkhathounof, et il me semble que cette circonstance est très digne de remarque; car après ces deux dates de l'ère arménienne, la plus ancienne que l'on connaisse est celle de 83—634, tracée sur le mur du couvent de Sourb-Hohannès, près de Diadin; v. Bull. Hist.-Phil. t. XIV, p. 221. B.

cette église . . . ., et le P. Hamazasp m'a accordé la messe en mon nom . . . .;» ce qui démontre qu'antérieurement à la construction de Sourb-Grigor il y avait là un couvent et
14 des supérieurs, sans que l'on sache sous quel vocable était placée l'église, peut-être sous celui de la Résurrection.

En effet, à l'égard des autres monastères mentionnés avec Harhidj, il est attesté qu'ils existaient avant la venue des religieux, comme on le voit dans l'Ancienne Arménie, p. 430, par les paroles des historiens. «La construction» dont parlent les histoires signifie restauration; car bien avant l'expulsion des religieux, de Grèce, au Xe s., Barsegh Djon, vivant au VIIe s., était supérieur de Dpravank, au dire de Vardan:» Il (le catholicos) agit par l'entremise de saint Barsegh, surnommé Djon, supérieur du S. couvent de Dpravank, dans le territoire d'Ani.»

Or l'église de Sourb-Grigor, à Harhidj, a été construite, ainsi qu'il conste par les
15 inscriptions, au Xe s., par Sargis Djon, supérieur d'Horhomosi-Vank, le même qui, en 979, a bâti Carmir-Vank, au village nommé aujourd'hui Ghzl-Kilisa, sur le bord de l'Akhourian [1]), au-dessus d'Horhomos, conformément aux inscriptions du lieu. Admettant donc qu'il avait précédemment bâti Sourb-Grigor de Harhidj, comme il est mort en 434 — 985, nous apprenons par-là avec certitude que l'église de Sourb-Grigor, à Harhidj, a été construite au Xe s., par le même Sargis, alors supérieur, dans l'intervalle des dix ans qui ont précédé sa mort, c.-à-d. entre 970 et 979, époque où il fonda Carmir-Vank, après quoi il mourut.

Que ce soit le même Sargis Djon, constructeur de Harhidjo-Vank, qui a été supérieur d'Horhomosi-Vank, c'est ce qu'établissent les inscriptions de Harhidj, tracées sur la paroi
16 extérieure du mur, au SE.; car celle de Grigor, premier supérieur après la restauration dudit couvent, porte: «Moi Grigor, premier supérieur du saint couvent de Harhidj, j'ai relevé la ruine séculaire du lieu où j'ai été nourri.»

Cette inscription est sans date, mais ce qui en démontre l'exactitude et en précise l'époque, c'est l'épitaphe de ce même supérieur, dans l'ancien cimetière, déjà mentionné, sur une éminence à l'E. du couvent: «Ceci est la tombe du bienheureux vieillard, le saint père Grigor, supérieur de ce couvent après sa restauration; en 604 — 1155 (lis. 634 — 1185).» De là il résulte que le vartabied Grigor, premier supérieur de Harhidj, après la
17 restauration des ruines séculaires du S. couvent, est mort en 634 — 1185. Soustrayons dix ans, qui se seront écoulés depuis les restaurations jusqu'au décès de Grigor; car ayant été supérieur, il doit bien avoir exercé cette charge durant quelques années, jusqu'à sa mort en 1185. Soustrayons encore les cent ans, qu'a durés la dégradation de l'église de Sourb-Grigor, à Harhidj, on atteint le XIe s. et la date arménienne 524 — 1075, antérieure de 125 ans à la construction de la cathédrale de la Vierge [2]), par Zakaré.

---

1) Le couvent de Ghzl-Kilisa ou l'eglise Rouge, fut bâti par Sargis Djon, alors supérieur d'Horhomosi-Vank, qui mourut un an après, en 434 — 985, comme l'atteste l'inscription publiée par le P. Sargis, t. I, p. 223. B.

2) En arménien: Sourb-Astovadzadzin «la Mère de Dieu, Notre-Dame.» B.

Si l'on soustrait encore une centaine d'années pour le temps que Sourb-Grigor doit
avoir subsisté avant sa ruine, nous trouverons que la construction par Sargis Djon aura eu
lieu précisément en 975, époque ou Sargis Djon, supérieur d'Horhomosi-Vank, a construit 18
Sourb-Grigor à Harhidj, et encore fondé l'église du même saint, en pierres de taille, au
village de Ghzl-Kilisa dans le Chirac, sur l'Akhourian, au voisinage d'Horhomos, ainsi qu'il
a été dit, en 429 — 980. Il y mourut, avant de l'avoir achevé, et l'église fut terminée
par le vartabied Soghomon, son disciple, en 434 — 985. Par-là est confirmée la date
de la construction de Sourb-Grigor à Harhidj, par Sargis, supérieur d'Horhomos, environ
429 (lis. 424) — 975, après quoi il en fonda une de même nom à Ghzl-Kilisa, et mourut
en 434 — 985, ainsi qu'on le verra par les inscriptions.

L'intervalle de cent ans de délabrement de Sourb-Grigor doit se compter de l'époque 19
de la suppression de la royauté des Bagratides, en 1079, où la province de Chirac tomba
au pouvoir des ennemis, qui y dominèrent jusqu'en 633—1184 [1]). Alors l'amir-spasalar
Zakaria et son frère Ivané atabek, élevés au généralat par Thamar, reine de Géorgie,
accomplirent les exploits dont parle Kiracos; v. infrà et Tchamitch, t. III, p. 149.

La ruine des monastères de Chirac est encore mentionnée dans les inscriptions de Marmachen, sujet à traiter à part; car en ce temps-là les infidèles avaient ravagé bon nombre de couvents, converti leurs églises en forteresses et, dépouillés de leurs domaines, les laissaient à l'abandon et dans le plus triste état.

Des renseignements précédents il résulte que le couvent de Harhidj eut environ 20
100 ans de prospérité, à savoir de 419—970 et 428—979, jusqu'à 528—1079[2]), après
quoi, durant 100 ans, il resta dégradé ou en ruines, comme s'exprime le restaurateur de
Sourb-Grigor, jusqu'en 628—1179. Car ce vartabied Grigor, élevé au couvent de Harhidj,
y ayant reçu le titre de vartabied et la charge de supérieur, «le releva de sa ruine séculaire,» y établit des religieux, hommes d'élite, pénétrés de la loi divine: ce qu'il n'omet
pas de mentionner dans l'inscription de la paroi extérieure du mur oriental, côté S. de
Sourb-Grigor. Il y mourut, et son corps repose dans l'ancien cimetière, ainsi qu'on l'a dit,
en 634—1185.

Une autre inscription, au-dessous de la précédente, au SE. de la même muraille, con- 21
firme l'existence d'un couvent ici au temps de Grigor et depuis lui. En effet le P. Pétros,
qui succéda à Grigor, nous transmet de lui le témoignage suivant, sept ans après son décès:
«Par la volonté de Dieu, nous le P. Pétros et autres frères de Harhidj, avons fixé la fête
du Tabernacle[3]) pour célébrer dans la chapelle le sacrifice du Christ, au nom de Grigor,
pour prix des dépenses faites par lui; en 641—1192.»

---

1) L'année 1184 est précisément celle de l'avènement de Thamar; le généralissime Sargis, père de Zakaré et d'Ivané, ne mourut qu'en 1187, et Zakaré devint généralissime au plus tôt en 1191; Add. et écl. p. 269. B.

2) On n'oubliera pas ici que, non-seulement la dynastie Bagratide s'éteignit alors, mais qu'Ani était passé aux mains des Béni-Cheddad en 1072. B.

3) Le 22 septembre, festum tabernaculorum, *տաղաւարահարաց*. B.

22 Les inscriptions de Harhidj que l'on verra plus bas, ainsi que la liste des supérieurs, font voir que ce Pétros en fut supérieur durant 35 ans. De son temps le territoire d'Aïrarat, où se trouve le district de Chirac, passa à l'amir-spasalar Zakaré et à son frère l'atabek Ivané, fils du grand prince Sargis, qui l'avaient arraché aux Persans[1]). A cette époque les deux frères reconstruisirent dans l'Aïrarat de nombreux couvents, détruits de longue date par les incursions des Ismaélites, ils en restaurèrent beaucoup d'autres, notamment dans le Chirac, qui formait leur domaine. Le même spasalar «acheta de ses propriétaires» l'admirable couvent de Harhidj, où se trouvait l'église de Sourb-Grigor, relevée de ses ruines quelques années auparavant, par le supérieur Grigor, dont nous avons parlé; il acheta, au nom de la reine Thamar, sous le supérieur Pétros vartabied, le couvent avec les limites de
23 son territoire, avec les propriétés dont il avait été jusqu'alors possesseur, et y ajouta, des siennes, le village de Mocoris[2]), voisin du couvent. Il lui donna encore d'autres propriétés, des terres, des eaux, des rivières et des emplacements de villages, mentionnés dans l'inscription; il y construisit un fort et la cathédrale de la Vierge, d'une structure merveilleuse, en pierres de taille; l'orna d'une quantité d'ustensiles, servant à de saints usages. «Enfin j'ai, dit-il, confirmé les anciennes limites du couvent,» dont l'avaient sans doute dépouillé des
24 étrangers. De tout cela et de la construction de l'église de la Vierge il est fait mention tout au long, dans l'inscription sur la paroi de la muraille du N., que l'on verra plus bas, et d'où il ressort que la construction fut achevée en 650—1201.

On voit la figure en pied des deux frères sur un gros bloc de pierre noire, encastré en haut, dans le mur de la façade orientale; nous en parlerons dans la description de l'eglise de la Mère de Dieu.

Les dates ou souvenirs offerts au couvent, sous et avant Zakaré, sont retracés sur les murs des églises ancienne et nouvelle, et seront rapportés plus bas dans leur ordre chronologique.

Désireux de prendre part à cette oeuvre de leurs immortels souvenirs et vertus, le
25 seigneur Vahram Hidchoub[3]), fidèle aux habitudes de la nation arménienne, a construit

---

1) En 1191, 96 et 99, Zakaré et son frère conquirent le Chirac, Anberd et Ani, suivant le témoignage de l'historien Vardan, et Thamar leur fit présent de ces cantons comme d'un apanage de leur famille; mais on ne connait pas à Ani de monuments de ces princes antérieurs à l'an 1201. B.

2) C'est aujourd'hui Parni- (plus bas Paroni-) Giough; car les Géorgiens nomment en général Baron, leurs princes, possesseurs héréditaires de villages, y compris les habitants. De là, par la suite du temps, parait s'être formé le nom de Parni-Giough, donné à l'ancien Mocoris. — Baron, պարոն, est un titre arménien, que les Géorgiens remplacent par celui de პატრონი patroni, d'origine latine. Mais comme les princes dont il s'agit ici étaient arméniens, au service de la Géorgie, il se peut que leur titre de Baron ait laissé une trace dans le nom du village dont il s'agit. B.

3) Ce Vahram Hidchoub est autre que Vahram le Pahlavide, fils du grand prince des princes Grigor et fondateur de Marmachen, dont l'histoire raconte les hauts faits guerriers; lui-même succomba au siége d'Ani (lis. dans un combat près de Dovin), contre Apousvar, émir de Dovin, en 496 — 1047. Son corps fut déposé à la porte de l'église de Marmachen, ainsi que le dit l'inscription, et non à Sanahin, comme l'avance le P. Tchamitch, t. II, p. 938 de son Histoire. — J'ajoute que Hidchoub pourrait bien être le titre arabe hédjib, حجب, chambellan; celui de *patron*, seigneur, que lui donne le P. Abel, est tout-à-fait géorgien, comme je l'ai fait remarquer plus haut. B.

tout auprès de la cathédrale de la Mère de Dieu un splendide clocher, ayant au milieu une porte égale en largeur à la porte occidentale: le tout en souvenir de son âme, de celle de ses enfants et de sa femme Thamar, sous le supérieur Ter Hamazasp. L'inscription y relative se voit sur la muraille orientale, au milieu dudit clocher.

C'est ce Vahram Hidchoub qui a fait venir dans l'intérieur du couvent l'eau d'une 26
petite vallée située à l'E., nommée *Mious-Dchour* «l'autre eau,» dans l'inscription; elle vient d'une petite vallée voisine et sort de rochers abruptes au milieu d'une gorge de la montagne. [1])

La somme des années de la durée du monastère depuis la restauration par le vartabied Grigor, premier supérieur, après une ruine séculaire, se monte à 60, indiquées par les 27
inscriptions: c'est à savoir depuis 626—1177 (Grigor étant mort en 634—1185), jusqu'à 684—1235, en soustrayant les 10 ans antérieurs à sa mort, car on n'a pas la date de la restauration.

Depuis lors on ne trouve, chez les historiens contemporains, aucun témoignage de l'existence du couvent; depuis l'époque indiquée, il n'y a plus aucun souvenir consigné sur les murs, pour les années subséquentes. Ainsi les noms des supérieurs mentionnés dans les inscriptions, à l'exception de Sargis Djon et d'Hamazasp, dont la série a été interrompue à l'époque de la ruine du couvent, sont fournis par des inscriptions sans dates, qui parlent d'eux comme abbés, durant 60 ans, à partir de la restauration par Grigor. 28

Toutefois, combien de temps ont gardé l'autorité à Harhidj les supérieurs en fonctions depuis la construction du couvent par Sargis Djon, jusqu'à sa ruine, 100 ans avant la restauration par Grigor; combien aussi il y a eu de supérieurs, et quels, il n'en existe aucun souvenir: notamment l'inscription de Sargis Djon, ainsi que je l'ai dit, ne porte point de date.

Nécessairement après Hamazasp, contemporain de Sargis Djon et de la fondation de Sourb-Grigor, il y eut une série de supérieurs jusqu'à la ruine ou dévastation du couvent; car si, comme on l'a dit plus haut, il se trouvait ici des moines au VIe s., avant la fondation de Sourb-Grigor, et conséquemment des supérieurs, il a dû aussi s'en trouver après 29
cette époque, et il doit y avoir des souvenirs et une série de ces abbés.

Il est même impossible historiquement qu'après la date mentionnée, 684—1235, le couvent ait cessé d'exister jusqu'au temps de Chah-Abas, roi de Perse, en 1053—1604. En effet, lors du siége d'Erivan, ce prince ordonna à ses généraux de dévaster les contrées de l'Arménie soumises aux Osmanlis, comme le Basen et Khnous, ou, suivant Arhakel, du Chirac à Lorhi, de Nakhtchévan au fleuve Kour, de Vagharchabat à l'Artaz. Les habitants furent tellement effrayés, que les uns descendirent dans les profondeurs de vallées inacces-

1) La source amenée par Hidchoub Vahram ayant été arrêtée après la ruine du couvent, jusqu'à notre époque, en 1851, le canal a été rétabli et l'eau ramenée par le pieux Khatchatour Aslanian, de Baïazet, habitant d'Alexandrapol, à ses frais et avec une sainte libéralité, pour l'avantage du lieu et en souvenir de l'âme du donateur. C'est ainsi qu'agissent les hommes bienfaisants et vertueux, dont la mémoire est immortalisée dans les inscriptions des couvents.

sibles, d'autres s'élevèrent sur les hauts plateaux des montagnes, et avec eux les moines des
30 couvents. «En ce moment de dispersion, dit le P. Tchamitch, à-peine resta-t-il un habitant sur dix dans les villes et bourgades de l'Ararat, de la Siounie . . .;» Hist. d'Arm. t. II, p. 546.

Or il n'est pas douteux que Harhidjo-Vank subsista jusqu'à l'époque de dévastation et de captivité, sous Chah-Abas; car les districts de l'Aïrarat, voisins des frontières de Perse, tels que l'Aragadzotn, le Cotaïk et autres, étaient alors florissants, de même aussi leurs couvents, tels que Hohanavank, Havouts-Thar, Aïrivank, sur lesquels se déchargea principalement la fureur des Persans avant d'atteindre les districts éloignés. Ainsi ce fut le Chirac, avec ses monastères construits pour Dieu qui échappèrent aux ravages des Per-
31 sans jusqu'au temps de Chah-Abas; mais que plus tard celui de Harhidj soit tombé avec son territoire sous la main des dévastateurs, c'est ce que prouvent les circonstances relevées plus haut, d'après les dires des historiens.

Quelques-uns des vieillards appartenant précédemment à la population propre de Harhidj, et maintenant à celle du village de Paroni-Giough, l'ancien Mocoris, racontent que de leur temps, vers l'époque d'Héracl, roi de Géorgie, ils ne remarquaient pas à Harhidjo-Vank de communauté, comme il s'en trouve dans un lieu habité; que des vartabieds y venaient par hazard, y demeuraient un an, plus ou moins, puis se retiraient, laissant le lieu désert.

Mais sous le règne d'Héracl, maître d'une grande partie du Chirac, endeçà de l'Akhourian, pour ainsi-dire depuis l'époque du spasalar Zakaré[1]), un certain sultan persan Ghariman, ayant remporté un avantage sur les ennemis du roi, reçut de lui en présent et comme
32 domaine héréditaire une partie du Chirac. Il fixa sa résidence au bourg d'Ardic, et charmé de la majestueuse église de Harhidj, se mit à construire, outre des maisons d'habitation, des tours, sur le haut de l'église, ainsi qu'au couvent d'Ardic, afin de se défendre contre les ennemis, et pour, en cas d'attaque, y réunir ses trésors et ses vassaux, comme en lieu sûr.

Après la prise d'Erivan par les Persans[2]), Mahmad-Khan, commandant alors dans le pays, entendit parler de la force du lieu, de la forteresse et des tours de Harhidj, dans le Chirac, comme d'un repaire de rebelles et d'ennemis, et envoya sur le champ Kialb-Ali, un de ses généraux, pour démanteler la forteresse et l'église du couvent portant les tours.
33 Celui-ci partit, se posta en embuscade, d'où il fondit à propos sur l'ennemi, et ayant occupé les *dernières* tours, ordonna de démolir à l'instant l'église de la Résurrection, dont il sera parlé plus bas, construite sur un plateau, à la limite S. de l'ancien cimetière, dont la merveilleuse architecture arracha des larmes aux spectateurs. Il envoya alors des gens d'arme

---

1) Cette phrase serait un non-sens, si elle ne signifiait que la partie orientale du Chirac appartenait aux rois de Géorgie presque depuis le XIIIe s. B.

2) Erivan et les contrées voisines furent tributaires de la Géorgie depuis le milieu du XIXe s., et ne firent retour à la Perse qu'après l'annexion. Mahmad-Khan était gouverneur du pays en 1805, lors du siége par Tzitzianof. B.

contre la forteresse, démolie jusqu'à la porte orientale. Ghariman, blessé au coeur et ne
pouvant tenir contre l'impitoyable rigueur du général, qui avait décidé de ne pas laisser
pierre sur pierre du lieu saint, se jeta à ses pieds et le conjura instamment de respecter
seulement l'église où «disait-il, il n'y avait pas une position assez forte pour servir d'asyle
à l'ennemi;» sa demande lui fut accordée. 34

Quelques années après, un certain prêtre Sargis de Chirac, voulant se retirer du
monde après la mort de sa femme, vint habiter avec sa famille au couvent de Harhidj et
en fit sa résidence: il reçut même des supérieurs d'alors le capuce de vartabied. On lui
attribue un calvaire en pierre, non élégant, de l'autel de l'église de la Vierge, dont il ne
reste plus vestige. Cet homme ignorant, sans conscience et vaniteux, cédant à de mau-
vaises pensées, dégrada de sa main impure, mutila quelques inscriptions des murs du temple
de la Vierge, en fit aplanir certains endroits et voulait, l'impie, en effaçant le souvenir des
travaux de ses prédécesseurs, dénaturer et mettre sous son nom leurs dons et offrandes.
Alors son nom *glorieux*[1]), homophone de celui de Vest-Sargis, et ses actes impies passant
de génération en génération, auraient été proclamés avec ceux des bienfaiteurs du saint
couvent bâti de Dieu. Mais Dieu, vengeur de la gloire de son église, et qui ne donne pas 35
la sienne à d'autres, ne permit pas que ses projets réussissent. Après ses tentatives pour
faire disparaître les souvenirs du temple et les inscriptions qui les consacrent, Sargis fut
mandé incontinent par l'autorité spirituelle d'Edchmiadzin, pour quelques autres méfaits,
et détenu là pour ne plus revenir à Harhidj. Ce fut l'oeuvre de la divine Providence.

Depuis lors et jusqu'à l'occupation de ces contrées par les Russes, en 1827, le mo-
nastère était resté inoccupé; mais alors les émigrés arméniens de Cars et de Carin ayant
passé de la domination des Osmanlis dans les frontières russes, Harhidj se rétablit, les
ruines des villages, des villes et des couvents, se remplirent d'habitants. Ceux-ci s'étant en
grande partie fixés dans le Chirac, endeçà de l'Akhourian qui fait la limite entre les Rus- 36
ses et les Osmanlis, en 1830, l'évêque Stéphanos Khajaknian, d'Erzroum[2]), chef spirituel
de Cars, prit toute la communanté d'Horhomosi-Vank et la transféra, avec tous ses effets,
au couvent de Harhidj. Il orna magnifiquemment l'église de la Mère de Dieu, couvrit ces
ruines d'habitations réjouissant le regard et devint supérieur du couvent et de la popu-
lation émigrée, formant son troupeau; l'Empereur de Russie lui en conféra à perpétuité la
direction, comme à l'auteur de leur immigration en Russie.

Au même temps le vieux Poghos vartabied Dchalaldian[3]), d'Erzroum, chef spirituel du Basen, avec une communanté d'émigrants, apportant les effets du couvent de N.-D. d'Hasan-Qalé et l'image miraculeuse des 7 plaies de la Se-Vierge, passa dans les terres russes,

---

1) L'auteur joue sur le son de l'adjectif *վեստ* «noble, distingué,» pris ironiquement, et sur le nom de ce Sargis-Vest ou *Vestiarius*, célèbre traître arménien dans l'histoire du XIe s. B.

2) Le P. Sargis, Voyage, t. I, p. 212, le nomme «l'archevêque Stéphannos Tchakhalian.» B.

3) Chez le P. Sargis, «Djelléthian, chef spirituel du Basen, et du couvent d'Hasan-Qaleh, près de Carin.» B.

*

37 en Taïk. N'ayant pas trouvé là un asyle sûr, il vint en 1831 dans le Chirac, au couvent de Marmachen, vide depuis longtemps, et désira s'y fixer.

A cette nouvelle le catholicos Hovhannès de Carbi, craignant que deux couvents établis dans le même district, sans population indigène, n'y devinssent une charge, transféra le vartabied Poghos et son image à Harhidjo-Vank. Celui-ci y consentit, et quand l'évêque Stéphanos fut, par ordre suprême, nommé à un autre diocèse, lui-même devint et reste jusqu'à ce jour supérieur du couvent, comme on le verra dans la liste. A cause du séjour en ce lieu de l'image miraculeuse, Harhidj est pour tout le Chirac un but de pélerinage fécond en prodiges et comblé toute l'année des offrandes de nombreux et fervents visiteurs.

38 Quant à la chapelle de Sourb-Harouthioun, mentionnée ci-dessus, construite sur une éminence à l'E. de Sourb-Grigor de Harhidj, plus haut que le village actuel de Ghphtchakh, elle était environnée des tombes des anciens religieux, et maintenant en ruines. Les pierres de taille en ont été employées à d'autres constructions, après la démolition de l'édifice par Kialb-Ali-Khan, général de Mahmad-Khan. Il n'en reste que des monceaux informes de pierres et de chaux, des fondations.

La seconde chapelle, où il était réglé de célébrer une messe annuelle, à la fête du Tabernacle, pour Grigor, restaurateur du couvent après 100 ans d'abandon, suivant l'inscription de 641—1192, est située sur un rocher [1]) se dressant isolé au milieu d'une vallée latérale, an S. du couvent. Ce rocher semble séparé du haut plateau rocailleux où est con-
39 struit Harhidj, ce qui le rend inaccessible aux hommes. C'est une petite église en pierre, sans coupole (սադաշէն), n'ayant qu'une porte, au N.; mais nous ne savons rien de ce qui y est inscrit, parce qu'il n'y a pas moyen d'y *descendre* (sic), vu qu'elle a été arrachée de la plaine, du haut en bas, peut-être par un tremblement de terre, à une époque inconnue. Seulement on assure qu'il y a des lettres tracées sur la façade, qui deviennent, dit-on, imperceptibles à mesure qu'on approche, parce qu'on ne sait où poser le pied. Faute de meilleurs renseignements nous n'en donnons pas plus ample description.

II. SUPEPIEURS DE HARHIDJO-VANK, DEPUIS LA CONSTRUCTION DE SOURB-GRIGOR JUSQU'À NOS JOURS.

Le P. Hamazasp, à l'époque de la construction de Sourb-Grigor, fondé par Sargis Djon en 429—(lis. 424—) 975.

40 Le P. Grigor, supérieur lors de la restauration, après une ruine séculaire, opérée par lui. Il mourut en 1185. Sa tombe est jusqu'à présent dans l'ancien cimetière, à l'E. du couvent, avec cette épitaphe sur la pierre tumulaire:

«Ceci est le repos du bienheureux vieillard le S. Père Grigor, premier supérieur du

---

1) Le P. Chahkhathounof, p. 267, dit que ce rocher est au S. O. du couvent et, d'accord avec la notice donnée par M. Kästner, rapporte la tradition, qui en fait le tombeau de l'architecte. Le P. Sargis parle aussi de ce rocher isolé, sans donner d'autres détails. B.

S. couvent, docteur et modèle de tout bien. Nous vous prions, vous qui vous agenouillez devant la Se-Croix, de dire: Que Dieu se souvienne du P. Grigor dans sa miséricorde; et vous-même le Christ se souviendra de vous. En 634—1185.»

Le P. Pétros, 7 ans après la mort du même Grigor, devint supérieur et siégea 35 ans, car les inscriptions prouvent qu'il exerça l'autorité depuis 641—1192, jusqu'en 669— 41
1220, ce qui montre qu'il siégea après Grigor. Dans sa 9e année Zakaria spasalar bâtit la cathédrale de la Vierge, en 650—1201.

Le vartabied Grigor, supérieur en 670 — 1221, au temps du prince Vatché, allié de Zakaré.

Un certain Ter Hovhannès, supérieur après Grigor ci-dessus, en 673 — 1224. De son temps est mentionné un certain Ter Hamazasp, peut-être un moine du couvent.

Le P. Hamazasp II devient supérieur après Hovhannès ci-dessus, d'après deux inscriptions de l'an 684 — 1235.

Ter Hamazasp et Ter Hovhannès sont mentionnés dans l'inscription du clocher, par Hidchoub Vahram, mais si ce sont les mêmes ou d'autres que ceux ci-dessus, faute de date 42
sur le clocher, on n'a pu le vérifier.

III. SUPÉRIEURS DU COUVENT, AU XIXe S. 1)

L'évêque Stéphanos Khajaknian, d'Erzroum, premier supérieur depuis la 3e restauration du couvent, après environ 595 ans d'abandon, en 1830, au temps de l'émigration 43
venue des contrées osmanlies. Il se donna beaucoup de peine pour le nettoyer des ruines accumulées par les siècles, en fit une résidence convenable pour des ecclésiastiques et le rétablit sur le pied de son ancien état.

Plus tard il quitta ses fonctions de supérieur du couvent et de l'émigration et devint chef spirituel de la province de Chirwan, l'un des six siéges arméniens en Russie, par ordre du synode d'Edchmiadzin. Etant ensuite revenu dans son ancien diocèse de Goumri, dans le Chirac, il mourut en 1841.

Le vartabied Poghos Dchalaldian succéda à Stéphanos. De son temps il arriva des émigrés de la juridiction du Basen, de Hntzouts-Vank, à Hasan-Qal ou Hasan-Qala, qui 44
se réunirent à Harhidj, apportant avec eux l'image miraculeuse des sept plaies de la Vierge, peinte, dit-on, par saint Luc. Cette image est encore l'objet du respect des fidèles et de leurs voeux fervents. Les offrandes qu'elle reçoit suffisent pour entretenir le couvent. Poghos vit encore, dans une vieillesse très avancée.

Le vartabied Grigor Jamcotchian, l'un des émigrés, fut choisi pour supérieur après le P. Poghos, au temps de l'évêque Nicolaïos; il succéda à celui-ci dans la juridiction de Chirac, puis il fut enlevé à ses fonctions de supérieur, par ordre de l'administration

1) Au commencement de ce siècle siégait le supérieur intrus de Harhidj, Sargis de Chirac, que nous avons exclu de la liste, à cause de son indigne conduite.

du siége d'Edchmiadzin, vécut là, fut soumis à une enquête et mourut au village d'Ochacan, en 1850.

45 Le vartabied Poghos Djalaldian, ci-dessus, reprend le siége après Grigor et continue à-présent d'être supérieur, mais il est privé de tous les biens du couvent, dont l'administration et les revenus sont confiés par l'autorité ecclésiastique à des séculiers.

IV. PRPORIÉTÉS DU COUVENT DE HARHIDJ, DÉSIGNÉES DANS LES INSCRIPTIONS PAR LES DONATEURS, EN DIVERS TEMPS.

2 vignes à Aroudj-Supérieur, aujourd'hui Thalich, dans le quartier de Khatchcants, et
46 Leur pressoir, offert à Sourb-Grigor de Harhidj, par un certain Khatchatour, sous le supérieur Pétros, en 645 — 1196.

Le village de Mocoris, près du même village, aujourd'hui Parni-Giough, avec ses terres, eaux et collines, propriété particulière du spasalar Zakaré, ainsi que les NN. suivants.

Un moulin à Gétic, dit Givaghats.

Un moulin à Ani, dans Gli-Tzor.

Un jardin dans Dzaghcotsatzor (à Ani).

Une vigne à Erivan.

Une vigne à Thalin: tous ces immeubles, en souvenir de l'âme de Zakaré spasalar, offerts au S. couvent, pour l'entretien des moines et de l'administration, au temps du P. Pétros, mentionné ci-dessus, en 650 — 1201.

Une vigne à Pharbi et

Une autre à Tadjatagegh, que l'on croit être l'Agarac d'aujourd'hui, offerte par le
47 prince Vatché et par sa femme Mama-Khathoun, fondateurs de Tézérou-Vank, dans l'Aragadz-Otn, sous le supérieur Grigor vartabied, en 670 — 1221.

La vigne du fils d'Evagre, achetée à Erivan par un certain Mkhithar et appliquée au couvent, sous Ter Hovhannès, en 673 — 1224.

Une vigne, à Norachinic, offerte par Sanasar et Baghtasar, fils d'un certain Khoupasar, au temps d'Hamazasp II, en 684—1235.

La vigne de Khoubasarents, l'une des quatre achetées par un certain Tiratour et donnée en souvenir à Harhidj, sous Hamazasp ci-dessus; sans date.

Un moulin à huile, bâti pour le profit du couvent par un homme pieux, un certain Khouthlou, en 783—1334.

48

V. DESCRIPTION DES ÉGLISES DE HARHIDJ.

Le monastère de Harhidj, Ghphtchagha-Vank suivant d'autres, à cause d'un village ainsi nommé, au voisinage, et situé dans le Chirac méridional, dans les gorges du versant N. de l'Aragadz, sur le flanc de longues vallées, se prolongeant par en bas jusqu'à la plaine.

A l'O.[1]), deux petites vallées, hérissées de rochers, descendent le long des gorges et se réu-
nissent devant le plateau où est le monastère. Il en sort des ruisseaux à l'eau diamantine,
murmurant toute l'année, qui embellissent la localité pour le plaisir des yeux, y répandent
l'air pur des montagnes, égaient les sites des riches campagnes qui s'étendent au pied du
monastère et sont disséminées jusqu'aux limites septentrionales des caps les plus avancés. 49

A cette hauteur des gorges de la montagne est situé le couvent de Harhidj, dans une
position harmonieuse, un peu plus bas que le village, enceint d'une muraille qui coupe la
vallée, avec ses églises, oeuvres merveilleuses et présentant le coup-d'oeil que j'ai dit.

L'église cathédrale, sous le vocable de la Mère de Dieu, a été bâtie par le spasalar
Zakaré[2]), en pierres de taille, de 24 pas[3]) dans les deux sens, avec une belle coupole sans 50
colonnes, portant sur quatre contreforts qui, de la muraille, s'avancent vers le centre de
l'édifice. Les deux contreforts de l'avant touchent au sanctuaire, au N. et au S.; les deux
de l'O. se rattachant aux voutes occidentales supérieures, sont ornés de deux petits piliers 51
d'une seule pierre, avec arcade aux cintres sculptés, formant comme un avant-corps, dont
la partie antérieure va vers le centre, des deux côtés de la porte occidentale.

Deux petites fenêtres circulaires y sont ouvertes, comme pour éclairer le lieu où 52
priaient les dames arméniennes, où l'on aborde par des degrés de pierre, tenant au mur et
assemblés en spirale[4]). D'après cette disposition, l'espace central, entre les piliers, est très
considérable. Sur le haut des quatre piliers reposent quatre arcades à angles, en trois sec-
tions, au-dessus desquelles s'élèvent les arceaux ronds des voûtes latérales de la coupole. 53
Les chapiteaux et bases des piliers forment cinq retraits, de grosses et de fines arêtes.

---

1) Au S. et à l'O.; Chahkh. p, 262.

2) Il semble que le P. Chahkhathounian n'ait pas lu l'inscription de la fondation du clocher de l'église de la Vierge, par le prince Hidchoub Vahram, postérieure à celle de la cathédrale par Zakaré; car dans la courte description du couvent, t. II de son ouvrage, p. 262, il trace cet aperçu superficiel: «L'église bâtie plus tard, par l'amir-spasalar Zakaré, est double, intérieure et extérieure, ou porche,» attribuant ainsi à Zakaré le clocher. On sait pourtant qu'il a lu l'inscription, car il la donne, avec les autres, p. 269; or celle-ci prouve clairement que l'église et le clocher sont l'oeuvre de différentes personnes; la cathédrale, bâtie par Zakaré en 650 — 1201, sous le supérieur Pétros; le clocher, par Hidchoub Vahram, sans date inscrite, sous Ter Hamazasp et le P. Hovhannès, bien postérieur au P. Pétros. L'inscription de la fondation de la cathédrale confirme positivement ce qui est tracé sur le fronton de la porte, en ces termes: «Par la grâce de Dieu, moi Zakaré amir-spasalar, j'ai bâti cette cathédrale.» Il paraît donc que c'est par oubli que le P. Chahkhathounian dit: «La double église, bâtie par Zakaré,» puisqu'il a allégué à part, ainsi que nous l'avons exposé, l'inscription de la fondation du clocher par Vahram.

Mais le vartabied Sargis Djalalian, dans sa collection d'inscriptions des églises de Chirac et dans la description qu'il en fait, semble dans sa courte notice ne rien savoir de la cathédrale de la Vierge; car non-seulement il ne mentionne pas l'inscription de la fondation du clocher par Vahram, mais encore il passe entièrement sous silence celle de la fondation de la cathédrale. On verra en leur lieu les autres variantes dans la description et dans les inscriptions du dit couvent.

— Comme les PP. Chahkhathounof et Abel ne distinguent pas l'église de son clocher, qu'ils nomment porche *գաւիթ*, il résulte naturellement de là de grandes variantes dans l'indication de la situation des inscriptions, variantes insignifiantes au fond, et qui ne méritent pas d'être relevées. B.

3) Քայլ, pas; le P. Sargis emploie le le mot կանգուն coudée, et donne les mêmes nombres. B.

4) De chaque côté de la porte il y a des plates-formes avec degrés conduisant en haut, au lieu où, dit-on, se tenaient les princes et leurs épouses; Sargis, p. 212.

L'église n'a que quatre fenêtres, longues et étroites, une de chaque côté, et sur les faces N. et S. deux autres ouvertures rondes, étroites, mais s'élargissant à l'intérieur; deux chapelles, à droite et à gauche du sanctuaire; deux en avant de celles-ci, dont les portes donnent sur le sanctuaire, et encore deux aux côtés de la porte occidentale, en dedans des voutes supérieures mentionnées ci-dessus, avec une fenêtre circulaire. Sur la paroi de la chapelle du N. se lit une inscription, que l'on verra en son lieu.

54 Il n'y a ici qu'un autel, pour l'offrande du saint mystère de la messe[1]) mais on n'y voit pas de fonts antiques, comme dans toutes les églises construites sous les Bagratides dans le Chirac; mais dans la section du N.[2]) il existe une baie cintrée en forme de bassin, où l'on expose maintenant l'image des sept plaies de la Vierge, ci-dessus mentionnée.

Au temps de l'abandon du monastère il n'y avait pas de calvaire sur l'autel, mais
celui en bois, érigé par l'évêque Stéphanos Khajaknian, qui présida à la dernière restau-
ration de Harhidj, est maintenant fixé sur l'autel de Sourb-Grigor; il en est parlé dans la
55 description. Mais à une époque récente il en a été dressé un beau, de la forme ordinaire,
par des personnes pieuses, désireuses de la prospérité et du bon ordre du saint couvent,
dont nous rappellerons les noms et les bonnes oeuvres.

La paroi du sanctuaire est en assises de pierres sculptées, représentant des fleurs ciselées finement, en carrés séparés l'un de l'autre, comme des cadres.

Il n'y a qu'une porte, à l'O., dont la paroi est ornée d'arcades de bonne apparence,
avec des colonnes; au milieu de la première arcade sémicirculaire se voit cette courte in-
scription sans date, relative à la fondation: «Par la grâce de Dieu, moi l'amir-spasalar
56 Zakaré j'ai bâti cette cathédrale.» Plus bas, sur une pierre sémicirculaire, il y en a une
autre, qui sera rapportée en son lieu.

Sur cette même muraille occidentale, dans l'intérieur du clocher, on voit diverses inscriptions au nom des donateurs, sur trois rangs, à droite et à gauche de la porte, et sur la muraille septentrionale une longue inscription datée, également relative à la fondation.

IV. EXTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.

La coupole paraît du dehors très élevée, conique et anguleuse, et porte au sommet une croix argentée au four; dans l'intervalle des quatre fenêtres de la circonférence, il y a quatre petites ouvertures rondes,[3]) aux contours sculptés, et, dans les intervalles, des colonnes portant des arcades aigües; la largeur[4]) de la coupole est de 50 pas.

57 Sur la face orientale, où sont les fenêtres du sanctuaire et des chapelles, on voit s'ar-

---

1) Au lieu de cela, le P. Djalaliants compte neuf autels à célébrer la messe, et il prend pour tels les chapelles latérales ou sacristies.

2) A gauche de cette section, suivant l'usage, il a été construit tout nouvellement un bassin baptismal, aux frais de la pieuse dame épouse de Ter Minas, prêtre du lieu, qui prend à coeur la prospérité du monastère.

3) Notre Pl. XXXIII ne donne ni les fenêtres ni les oeils-de-boeuf; c'est sans doute un oubli de M. Kästner, que je n'ai su comment réparer. B.

4) I. e. la circonférence, ce qui donne le diamètre très respectable de 16 à 17 pas, environ 50 pieds. B.

rondir de magnifiques arcades sémicirculaires; les contours des fenêtres sont sculptés de grecques, qui s'élèvent en forme de croix dans les deux sens, en hauteur et en largeur, jusqu'au cintre du comble; à l'intérieur sont figurées les arcades, une croix à épanouissements, sur laquelle pose une colombe, puis deux serpents s'écartant de l'arcade sémicirculaire, passant à gauche et à droite, par-dessus les sommets des fenêtres des chapelles, sur les murailles du N. et du S., dont il sera reparlé.[1])

Sur la paroi du mur oriental, sous l'arcade du comble, terminée en ogive, un bloc
écarri de pierre noire, haut placé, offre les figures sculptées du brave spasalar Zakaré,
constructeur de l'église, et de son père Ivané, d'un aspect imposant et gracieux, dans toute 58
la majesté de leurs barbes, séparées en deux pointes, le bonnet militaire sur la tête. Leurs
visages redoutables, tournés l'un vers l'autre, expriment encore aujourd'hui la sublimité
de leurs pensées pour la prospérité d'une partie de l'Arménie.[2])

En outre les hautes proportions de leur corps, leur belle chevelure frisée, des épaules au cou, leur vêtement militaire à bordure, nous révèlent les richesses de leur taille héroïque. Tous deux, l'un au N., l'autre au S., ont une main placée sur la poitrine; l'autre, touchant au mur et tendue en avant, portait encore, il y a quelques années, la figure de la Vierge Mère de Dieu, au nom de laquelle est consacrée l'église; comme celle-ci est tombée, on l'a remplacée plus tard par une gouttière pour les eaux pluviales.

Derrière l'image placée au S. se voit un lionceau, accroupi dans la direction de la 59
figure, portant sur la tête une couronne royale et sur les flancs des ailes déployées. Ce
doit être un symbole de Zakaré, défenseur de Thamar, reine de Géorgie, ou, ce qui revient
au même, leur sceau royal, ce qui prouve que la figure au S. est celle de Zakaré, qui,
dans la grande inscription de la construction de l'église, dit: «Pour la vie de ma souveraine,
la pieuse reine Thamar.» En outre le personnage du S. est plus imposant que celui du N.,
il a le regard plus fier, des Asiatiques, d'où l'on conclut qu'il se montre ici, tel qu'au retour
d'une expédition en Perse, où il avait reconquis l'Aïrarat, dans l'éclat du triomphe et de *ses*
rudes travaux.

Les grecques que nous avons dites, passant à droite et à gauche de l'édifice, où elles 60
figurent des chapelles[3]), sont parfaitement semblables au N. et au S., et forment la même
ornementation et les mêmes croix, en s'arrondissant au-dessus des fenêtres; au milieu, sous

---

1) Je ne suis pas sûr d'avoir bien rendu ces détails architectoniques. B.

2) Le P. Chahkh. p. 266, décrit ainsi ces statues: «Il y a deux figures d'hommes, sculptées sur une pierre de la façade orientale, aux deux côtés de la fenêtre, sous le comble de l'église;» description qui établit clairement que les deux personnages sont séparés par la fenêtre. Mais le P. Sargis, p. 212, s'exprime ainsi: «Sur la muraille de l'E., sur un bloc monolithe, sont sculptées les figures en pied des braves spasalars Zakaré et Ivané, supportant une petite église.» Il est convenable d'ajouter que le P. Chahkhathounof a décrit les deux couvents de Marmachen, de Harhidj et quelques autres, non *de visu*, mais sur des notes qui lui ont été communiquées: ces descriptions occupent la fin de son second volnme.

3) խորանաձև, analogue au russe теремчатый, indique un genre d'ornementation en forme d'édifice, employé sur les anciens bonnets des Tsars et sur la thiare des papes. B.

l'ogive du comble s'élève également une croix, mais celle du S. est plus basse que sur les deux autres côtés et trop petite pour atteindre l'arcade. Cela se voit aussi à Hovhanna-vank, dans l'Aragadzotn, si bien que l'on croit que la même main d'architecte a tracé les sculptures sur la pierre, tant les décorations des deux églisses ont d'analogie.[1])

Sur ces trois faces de l'église il y a dans la muraille une couple de niches, avec des sculptures sémicirculaires au sommet, qui répondent aux quatre piliers intérieurs de la cathédrale. Ces niches ont été pratiquées au droit des piliers, pour ne pas surcharger la
61 maçonnerie, et se trouvent à droite et à gauche des grandes fenêtres.

Dans l'aile intérieure du contour oriental, environnant le bord des combles de l'église, derrière le lion dont on a parlé, on a gravé dans un cercle de fleurs, en lettres de fleurs, ces mots: «Dieu *Kéghoïs*[2]) ait pitié des ouvriers. Amen!»

Toute la maçonnerie de l'église, couverte de sculptures et ornée de croix, comme on l'a dit, est en pierres d'un rouge-foncé ou noir-bleuâtre, merveilleusement appareillées, si bien polies et dressées, que les spectateurs croient ne voir qu'un seul bloc.

VII. INSCRIPTIONS DE LA CATHÉDRALE DE LA MÈRE DE DIEU, A HARHIDJ.[3])

62 1) Sur la paroi extérieure du mur septentrional de l'église, du côté de l'O.[4])

«Par la grâce et la miséricorde du Dieu aimant les hommes, moi Zakaré chef des adjudants et amir-spasalar d'Arménie et de Géorgie, fils du grand Sargis, j'ai acheté le merveilleux et saint couvent de Harhidj de ses propriétaires héréditaires, pour la santé de ma souveraine la pieuse reine Thamar et pour mon salut, pour celui de mon frère germain
63 Ivané et de nos enfants; j'y ai bâti à grands frais une citadelle[5]) et une cathédrale, je l'ai orné de toute sorte d'ustensiles servant au culte, et j'ai offert à Sourb-Astovadzadzin mon village de Mokoris[6]), voisin du S. couvent, avec tous ses lots de terre avec les collines, et les

---

1) De son côté le P. Chahkhathounof, p. 267, compare l'église de Harhidj à celle d'Aïrivank ou Géghard et insinue que les deux édifices pourraient bien être l'ouvrage du même architecte. Je possède un joli dessin de l'église à moitié troglodytique de Géghard, et M. Dubois en a donné un dans l'Atlas de son Voyage. La plus ancienne inscription y est en effet de l'année 1214. B.

2) Malgré toutes nos recherches, ce mot est resté pour nous inexpliqué, dit le P. Abel. — Serait-ce un secret du genre de celui révélé plus haut, p. 38 sqq., à Sourb-Grigor d'Ani? B.

3) Ma traduction est faite d'après le texte, généralement exact et correct du P. Abel, mais j'indiquerai les variantes importantes, fournies par les deux autres éditeurs. Quant à la place occupée par les inscriptions, je ne crois pas devoir rapporter les notices que donnent ceux-ci, parce que pour la plupart les différences ne sont que dans les mots. B.

4) Cette inscription manque chez le P. Djalalian; v. Chahkh. t. II, p. 265. B.

5) Le P. Chahkh. p. 270, dit quil n'y a ici aucune trace de citadelle, et que par ce mot il faut entendre ou le mur d'enceinte, que possèdent tous les couvents arméniens, et dont il reste des traces, ou encore ces prolongements de la muraille de l'église et du porche, au-dessus du comble, sur les quatre façades, à la hauteur d'une brasse, exhaussements détruits aujourd'hui, excepté celui de l'E., où il y a une fenêtre, plus haut que le comble de l'édifice. B.

6) Dans la description du P. Chakhathounian, ce nom se lit Moghoris, que nous avons comparé avec l'inscription, et avons trouvé qu'il faut lire Mocoris.

eaux formant son domaine; j'ai donné un moulin sis à Gétic[1]), nommé Divaghats, un moulin à Ani, dans Gli-Tzor, un jardin dans Dzaghcotsatzor, une vigne à Erivan, une autre à Thalin; j'ai confirmé les limites lui appartenant anciennement, de Samanakhatch[2]) à la
rivière de Harhidj, avec les . . . . . .[3]) prairies, flaques, ...[4]) et l'ancien Harhidja. 64
J'ai ensuite imposé l'obligation de célébrer le sacrifice du Christ en mon nom, à perpétuité.

«Maintenant ceux qui observent ce mien souvenir, sont bénis de Dieu et de tous les saints; mais celui qui s'y oppose ou tente de l'annuler, grand ou petit, il héritera de la malédiction de Caïn et de Judas et sera maudit de Dieu au double. Si quelqu'un enlève *mes dons* par violence, qu'il soit maudit des 318 pontifes et de tous les saints . . . . Ce testament authentique a été écrit en 650—1201.»

2) Sur la face de la porte de la chapelle de droite, au N. de l'église.[5]) 65

Artévan, Serviteur du Christ, et sa femme Nourath, ont fait cadeau d'un voile[6]) moyennant quatre jours de messes, dont deux pour lui, 2 pour Nourath.[7])

3) Sur la face extérieure de la porte occidentale, répondant au centre du clocher, sur un bloc monolithe, sémicirculaire.[8])

«En 663—1214. Par la volonté de Dieu, nous le P. Pétros et les autres moines,
de Harhidj, avons fait une disposition à perpétuité, jusqu'à la venue du Christ, et avons dé- 66
cidé comme invariable, que quand un supérieur *du couvent* passe vers le Christ, on fera le service de nuit et trois quarantaines; pour un prêtre ou un religieux[9]), trois quarantaines; pour un pénitent, deux; par personne, pour un frère et pour chaque père, un jour de messes. Ceux qui l'observent exactement sont bénis de Dieu, ceux qui s'y opposent sont condamés par lui.»[10])

4) Tout auprès, à droite, sur le même mur.[11])

Toutic s'étant affilié à N.-D. et ayant fait une offrande suivant ses moyens, le P. Ho-

1) ibid. Gétouc. B.

2) I. e. la croix de limite. B.

3) կոռ ou կուռ chez le P. Chahkhathounian, reste inexpliqué dans le grand dictionnaire des Mékhitharistes. B.

4) Il y a ici plusieurs indications de localités, que je prends pour noms propres: Tsamak-Tzor, Djinarin-Har, Arian-Aghber i. e.: la vallée sèche, la coupe du platane, la source de sang. B.

5) Manque à Chahkh.; v. Sargis, t. II, p. 216 «dans l'intérieur du porche,» i. e. du clocher, sur la muraille de l'est. B.

6) Le rideau qui sépare le sanctuaire de l'église. B.

7) Noulath, chez S.

8) Chahkh. p. 268; S. p. 213.

9) կուսակրօն աբեղա, le second mot manque chez Chahkh. B.

10) N'oublions pas que c'est au-dessus de cette inscription que se trouvent ces deux lignes: «Par la grâce de Dieu, moi Zakaré, amir-spasalar, j'ai construit cette cathédrale.» Ignorant jusqu'ici ce détail de localité, j'ai été induit à dire, Add. et écl. p. 274, que l'église a été bâtie en 1214, bien que là même, p. 297, j'aie allégué le texte de la grande inscription, qui dit que le fait eut lieu en 1201. B.

11) Chahkh. p. 264; il écrit *Poutic.* B.

*

67 vhannès et les moines lui ont assuré, de l'assentiment de Ter Hamazasp, une messe annuelle dans toutes les églises, le jour de la Transfiguration.

5) Au dessous (en arménien vulgaire).

Sous le règne de l'Ilkhan Ghazan, Eolkhouthlou[1]), fils de Tchaghan, avec son fils Apaché et sa femme Khodlou[2]), s'étant affilié à N.-D., et ayant donné pour le rachat de leur âme un moulin à huile construit à ses frais, sur lequel ni fils, ni père, ni personne n'a rien à prétendre, celui qui élèvera quelque prétention est maudit[3]) de Dieu et des prophètes[4]). En 783 — 1334.

— La date est impossible, avec le nom de Ghazan figurant dans l'inscription, car Ghazan-Khan mourut en mai 1304. De quelque manière que cette difficulté soit levée, je dois faire remarquer que nos trois autorités donnent le même chiffre. Quant au nom du prince mongol, le P. Chahkhathounof écrit: եվլղանայ ղան ղազանին; le P. Sargis ելղանայ .....; le P. Abel, ելղանայ ղանղազանեան, variantes notables, sans compter les autres, purement philologiques, dans le cours de l'inscription, qui montrent que les textes dont il s'agit dont loin d'être corrects.

68 6) Loin de là, dans un angle.[5])

En 670—1221, Vatché[6]), fils de Sargis, avec sa mère Mama-Khathoun, donne à N.-D. deux vignes, à Pharbi et à Tadjatagegh, et se charge d'autres dépenses, à la prière de Grigor et des autres moines, moyennant quoi il fixe la fête des Rameaux pour lui Vatché et celle du Lazare pour[7]) Mama-Khathoun, afin qu'il soit dit une messe dans toutes les églises, à leur intention.

7) Plus bas.

Aslan s'affilie à N.-D. et construit un fenil[8]) en mémoire de lui et de ses parents.

69 VIII. Clocher de la cathédrale, dû a Hidchoub Vahram.

Joignant la cathédrale de la Mère de Dieu, devant la porte occidentale est un magnifique clocher[9]), construit postérieurement, par le seigneur Hidchoub Vahram, presque deux fois

1) Chahkh. p. 264, *Evolkhoutlou*. B.

2) S. p. 214, *Ichkhoutlou*, ... *Khouthlou*. B.

3) Նալաթ, *nalath*.

4) փեղամբար, *phégambar*.

5) Chahkh, ibid.; S. p. 215. B.

6) Vatché Vatchoutants était le représentant de l'autorité des Mkhargrdzel dans leurs domaines au S. de la Géorgie; v. IIIe Rapp. p. 100, sa généalogie et sa descendance. B.

7) S. pour Arghoutin Mama-Khathoun; addition qui, si elle est exacte (elle manque à Chahkh.), ferait supposer que la princesse était de la famille Mkhargrdzel. Le P. Abel a dit en effet, p. que Vatché était parent de Zakaré. B.

8) մարաք lis. մարագ. — Cette inscription manque à Ch. et à S. B.

9) Contre l'usage des historiens, qui emploient ordinairement le nom de clocher, le P. Chakhathounian appelle celui-ci un porche, Sargis également. B.

aussi grand que l'église, carré, de 24 pas en longeur et en largeur[1]), portant sur quatre colonnes monolithes, rondes. Les deux à l'E. sont de pierre noire, avec chapiteau carré; mais les piédestaux sont séparés et de pierre rouge. Les deux autres, à l'O., sont de pierre rouge, ainsi que les chapiteaux, et les bases noires, par opposition.

Les quatre voûtes angulaires, portant sur les piliers, sont ou carrées ou à renflement et chargées de sculptures, et se terminent en ogive ou en rond; la fenêtre en demi-coupole posant à l'intérieur sur les voûtes, s'élève, à partir de là, au-dessus des combles de l'édifice dans l'espace vide entre les quatre piliers. La sculpture est également sans régularité. Du N. et du S. des piliers partent d'autres voûtes allant aux murailles; la naissance en est sur les chapiteaux, et la retombée sur les piliers engagés dans les murs, mais faisant saillie dans l'église. D'autres voûtes se dirigent deux par deux à l'E. et reposent aussi sur les piliers 71
engagés.

Il n'y a qu'une fenêtre au N. comme au S., celle-ci condamnée, parce qu'elle touche par dehors à Sourb-Grigor, l'ancienne église de Harhidj, bâtie par Sargis Djou, bien des années avant la cathédrale, ainsi qu'on l'a dit.

Il n'y a également qu'une porte, à l'O., et une chapelle, au côté S. de l'église; à l'E. de celle-ci se trouve dans le mur un escalier étroit, par où l'on monte au comble.

Le toit ou plafond du clocher, entre les voûtes ci-dessus mentionnées, est partout plain et d'égale hauteur; mais ici les pierres sont carrées comme des cadres et sculptées là en forme de croix, et si bien appareillées entre elles que chacun les prend pour monolithes: c'est une grande difficulté, et le fait d'un art très distingué, que de dresser égale- 72
ment et ajuster l'une à l'autre les pierres d'un lambris. Pour ce faire, porte la tradition, l'on a inséré entre les pierres des morceaux de verre de différente couleur, et de la grandeur voulue.

La vue extérieure du clocher ne répond en aucune manière à la beauté de l'intérieur, étant sans ornements ni enroulements de sculptures comme ceux de l'église; mais les pierres en sont tout-à-fait semblables et paraissent dans les deux édifices provenir de la même carrière.[2])

IX. INSCRIPTIONS DU CLOCHER DE L'ÉGLISE DE LA MÈRE DE DIEU.[3]) 73

8) Inscription de la fondation du clocher, sur le mur de l'E., à l'intérieur, — à gauche de la porte de l'église.[4])

«Le pieux et généreux prince[5]) Hidchoub Vahram a construit cet élégant clocher et

1) Les dimensions de l'église sont juste les mêmes; v. p. 79 sup. B.

2) Sur le dessin de M. Kästner la corniche du mur occidental du clocher portait quelques lettres, ... ՄԱԻՐ ԱԾ ՄՐՄ ..... «de Marie, la Mère de Dieu,» comme s'il y avait en cet endroit une inscription; je les ai supprimées, parce que la notice du P. Abel ne dit rien à ce sujet. B.

3) Ce texte manque chez le P. Sargis; Chahkh. p. 269. B.

4) Peut-il y avoir un mur oriental, le clocher étant appliqué à la façade de l'O.? B.

5) պատրոն, mot d'origine géorgienne, au lieu de l'arménien պարոն. B.

amené un autre conduit d'eau, en souvenir de son âme, de ses enfants et de sa femme Thamar. A la prière de sa fille Khathoun, Ter Hovhannès[1]) et les moines ont décidé d'offrir le sacrifice du Christ, à la fête de l'empereur Théodose, sans opposition, dans cette seule église, au nom de Thamar. Ceux qui s'y conforment sont bénis de Dieu; en....» La date manque.

74 9) Sur le mur méridional du clocher.[2])

Mkhithar a acheté de ses deniers la vigne des fils d'Evagre, à Erivan, et l'a donnée à Harhidj. Ter Hovhannès et les moines lui accordent trois jours de messes,..... au nom (lacune), et deux jours pour lui. La messe sera célébrée le samedi de l'Invention de la croix.

10) Plus bas.[3])

Grigor, élevé par Nrdchis, fille du grand Sargis, a donné à l'église un Evangile; on lui accorde trois jours de messes, deux pour lui, un pour Banouhach; en 683 — 1234.

— Grigor n'est pas connu, mais Nerdchis ou Nerdchaumin, soeur des deux princes Zakaré et Ivané, est souvent mentionnée dans les inscriptions du temps.

Au lieu de Nerdchis, le P. Sargis, p. 214, écrit ici *Nana*, qui est le nom d'une autre fille de Sargis; au lieu de Banouhach, *Banoucha*, enfin la date 684 — 1235, variante sans valeur et facile à expliquer.

75 11) Plus bas.[4])

Arsen, élevé par la princesse Nrdchis, ayant fait des frais pour le couvent, on lui accorde deux jours de messe pour lui, un pour Khouchouch.

— Chez le P. Sargis, p. 214, il n'y a que «un jour de messe» pour le donateur.

12) Sur la muraille du N.[5])

«Par la volonté de Dieu, moi Sanasar avec Baghdasar, tous deux fils de Khoupasar, nous avons offert au saint couvent, sous le supérieur Hamazasp, notre vigne patrimoniale de Norachinic,....[6]) achetée de nos deniers. Celui qui y met opposition,....[7]) soit des miens, soit des étrangers, sera maudit de Jésus. Le Père et les moines m'ont assuré dix jours de messes après la fête de la Mère de Dieu: 2 pour Khoupasar, 2 pour Kimaïth, 2 pour Hovhannès, 4 pour Sanasar. Celui qui fait opposition à mon souvenir sera jugé par

---

1) Chahkh. «Ter Hamazasp et le P. Hovhannès (supérieur).» B.

2) P. 265 chez le P. Chahkh.; chez S. t. I, p. 214; le texte n'en est pas bon, mais il se termine par la date 663 — 1214. B.

3) Manque à Chahkh.; S. p. 214. B.

4) Manque à Chahkh.; S. p. 214. B.

5) Chahkh. p. 265; S. p. 215. B.

6) Il y a ici un mot, *սրտով*, dont le P. Sargis, p. 215, a fait, avec le précédent, ce nom propre «une vigne à Norachen, à Carth;» le P. Chahkh, p. 245, dit tout simplement «à Norachen.» B.

7) *խրամի*, mot non arménien, que nos trois auteurs transcrivent, avec variantes, mais qui reste inexpliqué. B.

le Christ. Amen! Ce mien testament a été confirmé par la volonté de Dieu[1]), en 684 — 1235.»

— Le nom de Khoupasar n'étant pas commun dans l'histoire, je suis bien porté à admettre qu'il s'agit ici du Khiptchakh, devenu généralissime géorgien[2]), prédécesseur de Sargis, père de Zakaré et d'Ivané, lequel fut destitué en 1191; en outre, il me paraît que Kimaïth doit être sa femme. Quant à Hovhannès, serait-ce le nom chrétien de 76
Baghdasar, frère de Sanasar?

13) Plus bas.

Tritour, serviteur de Dieu, ayant acheté l'une des quatre vignes des Khoupasarians[3]), l'a offerte au couvent; le P. Hamazasp lui a assuré trois jours de messes, à la fête de l'apôtre S. André.

14) Plus bas.[4])

Siméon ayant fait des dépenses pour l'église, le P. Hovhannès et les moines s'engagent à deux jours de messes, à la fête de S. Antoine, 2 pour lui, deux pour Grigor.

X. ANCIENNE ÉGLISE DE SOURB-GRIGOR, A HARHIDJ. 77

L'ancienne église de Harhidj, nommée dans les inscriptions «le couvent de Harhidja[5]),» a été construite antérieurement à la cathédrale de la Mère de Dieu, de Zakaré, sous le vocable de Sourb-Grigor, par Sargis Djon, supérieur du couvent d'Horhomos, au Xe s., environ l'an 429 (lis. 424) — 975, ainsi qu'il a été longuement démontré. Cette église de Sourb-Grigor jouxte le clocher au SO.; elle n'a qu'une porte, à l'O., fermée de nos jours, parce qu'on a construit au-devant une cellule[6]), et l'on a ouvert au coin SO. du clocher 78
un passage pour communiquer avec Sourb-Grigor.

Cette église a la forme d'une croix, avec des bras en forme de.....[7]); elle est sans colonnes, arrondie et très petite; le bras du N., se projetant par son extrémité arrondie dans

1) Ici les PP. Abel et Sargis mettent des mots impossibles. B.

2) V. Hist. de Gé. p. 402, 407; Add. et écl. p. 260. B.

3) S. p. 215 «des Elaparar.» B.

4) Manque à Chahkh. et à S.

5) Le lecteur aura déjà remarqué cette variante. Du mot arménien Հառիճ, Harhidj, peut se former le génitif Հառիճոյ, que le P. Abel emploie, toujours ou Հառիճայ, qui n'est guère moins usité; on trouve encore Հառիճու: delà le nom entier Harhidjo-Vank, Harhidja-Vank, ou par négligence, Haridja-Vank, couvent de Harhidj, d'où l'adjectif, seul usité, Harhidjetsi, de Harhidj. Mais lorsque, comme ici, le génitif est Հառիճայի, il faut supposer le cas direct Harhidja, d'où devrait se former l'adjectif, jamais employé, Harhidjaïétsi. Il se pourrait bien que l'étymologie du nom fût dans le mot *Hrdjovank* Հրճուանք, joie, faisant allusion à la grasse plaine de Chirac, où est situé le couvent; v. Sargis, t. II, p. 211; cet auteur écrit toujours Հարիճ et non Հառիճ. B.

6) C'est le vartabied Poghos Djallathian, qui a construit, pour s'y retirer, cette petite cellule, au long de Sourb-Grigor, et qui en a obstrué la porte. — V. la Pl. XXXIII. B.

7) բրդաձև «en forme de laine.» Ce mot ne se trouvant pas dans les dictionnaires, j'en suis réduit à me demander si cela ne signifie pas que les extrémités de la croix sont ornées de lignes circulaires comme des pelotes de laine, ce qui est assez fréquent dans les croix arméniennes sculptées. B.

l'angle SO. du clocher neuf, montre au spectateur que ce clocher a été construit bien après Sourb-Grigor, ainsi que le prouvent les dates. Il y a une fenêtre à chacun des quatre bras, dont celles du S. et du N. sont condamnées d'ancienne date, comme nous le dirons plus bas.

Il y a un seul autel pour la messe et deux chapelles, dans les première et seconde
79 section du S.[1]), malgré les petites dimensions de l'édifice. Mais comme l'ambon à été détruit à l'époque de l'abandon du couvent, le dernier supérieur, Poghos Djallathian, y a transféré de nos jours le calvaire en bois de l'église de N.-D. Par dedans l'église est en bon état, mais à l'extérieur la coupole s'est à moitié écroulée, et, comme nous l'avons dit dans notre récit, une tour ronde, en pierres cimentées, d'un travail grossier, a été construite par Ghariman-Soultan, pour se défendre contre les ennemis.

XI. INSCRIPTIONS DE L'ANCIENNE ÉGLISE DE SOURB-GRIGOR, A HARHIDJ.

16) Inscription relative à la construction de Sourb-Grigor, sur la face de l'O., sans date.[2])

«Moi Sargis Djon, j'ai construit cette église et fait à ce saint couvent des offrandes,
80 au prix de mes sueurs. Le P. Hamazasp m'a fixé la fête de Sargis et Bagos pour deux jours de messes à célébrer en mon nom (tout ceci est gravé en anciennes lettres capitales, comme les autres inscriptions; à la fin on lit, en petites capitales); celui qui s'y oppose sera jugé de Dieu.»

17) Sur le mur oriental, côté du S., sans date.[3])

«Moi Chataghec m'étant affilié au S. couvent, le P. Hamazasp et les autres frères ont décidé qu'à l'époque de ma mort, quoi qu'il arrive, on m'affiliera.»

— Il semble résulter de là que l'affiliation pouvait en certains cas n'être que conditionnelle, et c'est peut-être là ce qui explique le mot «les pénitents,» dans l'inscription 3).

18) Inscription de la restauration de Sourb-Grigor, voisine de la précédente et sans date.[4])

«Moi Grigor[5]), supérieur du S. couvent de Harhidja[6]), j'ai relevé de sa ruine sécu-
81 laire le lieu où j'ai été nourri; j'y ai établi des hommes de choix, pénétrés de la loi divine, et j'ai réglé, du consentement des frères, que quiconque des supérieurs touche aux offrandes faites à l'église et s'approprie le fruit des travaux de tous, les dons spirituels[7]), est maudit autant qu'est béni Dieu. Celui qui a égard aux présents est doublement maudit.»

---

1) Chahkh. p. 267: «L'une dans le coin S. E., l'autre dans le coin de l'O.» Il n'y a qu'un autel, et une porte à l'O. en dehors du porche. B.

2) Chahkh. p. 267, manque S. B.

3) Manque à Chahkh. et à S. B.

4) Chahkh. p. 267; S. p. 216. B.

5) Chez Chahkh. «Sargis.» B.

6) Ch. S. de Haridj. B.

7) I. e. les offrandes pieuses. B.

19) Plus bas.[1])

«Par la volonté de Dieu, moi le P. Pétros et les autres frères de Harhidj, nous avons fixé la fête du Tabernacle pour célébrer le sacrifice du Christ, dans la chapelle, au nom de Grigor, pour prix de ses dépenses. Ceux qui l'observent soient bénis; ceux qui s'y refusent hériteront de la malédiction du Christ. En 641 — 1192.»

20) Plus bas.[2]) 82

«En 645—1196, sous le P. Pétros, Astovadzatour a donné à S.-Grigor[3]) et à Notre-Dame de Harhidja sa vigne patrimoniale, sise au quartier[4]) de Khatchcants, à Aroudj-Supérieur. Les supérieurs[5]) lui ont promis deux jours de messe annuelle, un pour son père Chic et l'autre pour sa mère Vardiné[6]).

21) Tout auprès.[7]) 83

«En 645 — 1196, moi le vartabied Grigor, fils de Touta, j'ai donné à la S^e^ N.-D. de Harhidja, le saint signe lumineux (la sainte croix), avec son double reliquaire et trois parcelles, comme gage pour mon âme. La communauté me doit trois quarantaines et un officiant la veille de Pâques, tant que subsistera le couvent; celui qui l'enlève au couvent recevra la malédiction de Dieu[8]). *La croix* a été remise aux mains du P. Pétros. Vous qui demeurez dans ce saint lieu et lisez l'écrit de Pétros[9]), demandez au Christ, nous vous en supplions, la rémission des péchés de ses pères spirituel et charnel et de ses frères.»

XII. CLOCHER DE L'ANCIENNE ÉGLISE DE SOURB-GRIGOR. 84

Le clocher de l'ancienne église, au S. de celle-ci, est en pierres de taille, le côté S. posé immédiatement sur un rocher; aujourd'hui il est en grande partie effondré. La muraille N., qui touche *au clocher*[10]), est parfaitement saine d'un bout à l'autre, jusqu'aux deux piliers mitoyens latéraux, ainsi que les deux arcades du N., reposant sur les chapiteaux des piliers, et les plafonds. Mais de l'intervalle entre les piliers, que n'aurait pas ménagé la main impitoyable de la destruction, en établissant une séparation en pierres se prolongeant de l'E. à l'O., on a fait une chambre pour la conservation des effets du couvent. Par-là, ainsi qu'on l'a dit, les deux voûtes latérales, partant du mur du N. et posant sur les chapiteaux des piliers, sont assolidées ainsi que le plafond en pierres de taille. 85

1) Chahkh. p. 268; S. p. 216. B.
2) Chahkh. et S. ibid. B.
3) Ch. S. Sourb-Grigoris. B.
4) Թաղ, omis chez Ch. et S. B.
5) Ch. S. «Le P. supérieur.» B.
6) Ch. Nchikin ....Nvart; S. Nchik. B.
7) Chahkh. ibid., S. 217. B.
8) S. aj. et de tous les saints ....(lacune); Ch. aj. encore amen! B.
9) l'Inscription a été gravée par l'ordre du supérieur Pétros. B.
10) Il faut lire, je crois, *à l'église*. B.

Ces deux piliers, qui ne sont pas moindres que ceux du nouveau clocher, sont des monolithes ronds, ayant des chapiteaux carrés et anguleux, mais les bases sont rondes, comme les colonnes mêmes.

Deux autres piliers monolithes, avec leurs chapiteaux carrés, sont tombés et gîsent dans la masse des pierres du clocher, dont les unes sont endommagées, les autres saines encore.

Mais ici et peut-être dans d'autres couvents, restaurés par les modernes, on a tiré parti des pierres des saints lieux; car les débris de la sainte maison, les croix de pierre, les tombes à inscriptions de l'ancien cimetière, dont nous avons parlé en son lieu, les
86 restes des souvenirs du VIe s. et autres, ont été mis en oeuvre dans la construction des chambres de l'ignorant vartabied Grigor Jamcotchian, bâties aux frais de la communauté.

C'est une grande perte pour notre nation et un sujet de reproche pour l'avenir, que es saints édifices de nos aïeux aient été délaissés, et ce qui est pire, les inscriptions commémoratives des grandes actions de notre peuple, qui, si elles existaient encore, pourraient certainement répandre la lumière sur les points obscurs de nos antiquités, sur la construction des saints temples, sur les événements de l'histoire nationale.

Peut-être le bienheureux vieillard Grigor a-t-il aussi relevé ce clocher de ses ruines séculaires, pour prix de l'éducation reçue ici, comme on l'a dit plus haut.

87 A l'O. et tout auprès des demi-restes du clocher, jusqu'à l'extrémité du roc, on a établi des chambres pour les besoins de la communauté, du côté du S., au milieu du porche, et l'on y a englobé la face occidentale de l'église et du clocher. Par suite, comme on l'a dit, a été fermée la porte occidentale du temple, au moyen des assises du nouveau mur, et par ce travail inintelligent, l'édifice est devenu inutile.

L'ancienne muraille ou forteresse, mentionnée dans l'inscription de Zakaré, est tombée, dit-on, ayant été démolie lors de l'invasion de Kialb-Ali, khan persan, que nous avons racontée; il n'en reste qu'une partie, au NE., sur laquelle les artisans, de la communauté d'Alexandrapol, ont construit de nos jours leurs murailles en pierre cimentée, en laissant subsister les portes de l'E. et du N.; car l'enceinte n'est pas complète, et n'embrasse que
88 ces deux côtés; dans les deux autres directions il y a des vallées, dont on parlera plus bas.

On a retrouvé seulement dans les ruines de la muraille, dispersées çà et là, dans le porche, une pierre sémicirculaire du tympan de la porte du mur ancien, avec une inscription du temps, tellement dégradée qu'il a été impossible de la lire.

Comme les côtés O. et S. du couvent reposent sur un rocher, confinant à deux vallées, ils sont dépourvus de murs; mais il a été construit des chambres au point de partage de ces vallées, aux frais des mêmes artisans, pour les besoins des pélerins, qui y affluent toute l'année, de la partie du Chirac soumise aux Russes. Ainsi l'enceinte se trouve continuée jusqu'au
89 N.; à partir de là vient la muraille de nouvelle construction.

Toutes ces bâtisses ont eu lieu en 1830, comme on l'a dit dans le cours du récit; car à cette époque le Chirac s'étant rempli d'émigrés, l'évêque Stéphanos Khajaknian, de Carin,

chef spirituel de Cars, emmena la communauté d'Horhomosi-Vank sur les deux rives de l'Akhourian, et la conduisit avec tous ses biens à Harhidj; il nettoya l'église de tous débris, monta un autel à dire la messe, dans la cathédrale de la Mère de Dieu, ainsi qu'un calvaire sculpté, en bois, aux frais d'une dame pieuse, Vardichagh Matakiants, et avec l'aide des émigrés il bâtit à l'intérieur de l'enceinte, du côté du N., près de la grande porte, deux écuries pour les bêtes, un économat et six cellules en sus des dernières construites.

En 1839 et depuis on a bâti le mur et les chambres de l'O. et du S., dont il a été parlé sous les supérieurs Poghos et Grigor vartabieds, aux frais des artisans de la ville. Grâce aux legs spirituels et aux offrandes des paroissiens fervents, du diocèse de Chirac, les constructions se succèdent, tantôt par suite d'exhortations, tantôt par les dons dûs à la dévotion des seigneurs Aghabek Tigraniants, Ter Hovseph Pétrosian, Sahac Siméonovnian, Ter David Siméonovniants, Harouthioun Harouthiounian, et le médecin Grigor Hacobian, nobles habitants d'Alexandrapol. Animés d'un même esprit de religion et d'amour pour la splendeur de la maison de Dieu et du temple de N.-D., par eux-mêmes et par le concours de personnes pieuses, il pourvoient à ce qui manque aux bâtiments du merveilleux monastère de Harhidj, dans l'espoir de la rétribution que Dieu leur réserve pour récompense.

A ces renseignements si intéressants, on peut ajouter, d'après le P. Chahkhathounof, p. 269, qu'au S. de l'église de Harhidj, il existe des ruines d'un grand édifice à piliers, dont les parties O. et N. sont encore debout, et qu'il croit avoir été ou la résidence du supérieur, ou une école. A ce propos il dit que les écoles du Chirac, autrefois florissantes, ont produit le vartabied Stéphanos surnommé Krhthénavor[1]), de qui le catholicos Hovhannès Otzounetsi, du Tachir, avait pris les leçons, et dont l'historien Vardan a écrit l'éloge.

1) Je crains qu'ici la mémoire n'ait fait défaut au savant P. Chahkhathounof; car le vartabied portant le surnom de Khrthénavor', et qui vivait au VIIe s., s'appelait de son nom *Théodoros* et non Stéphannos; v. Quadro della st. lett. di Arm. p. 38,42; Bullet. de l'Acad. Imp. des Sc. t. II, p. 61. B.

IMPR.